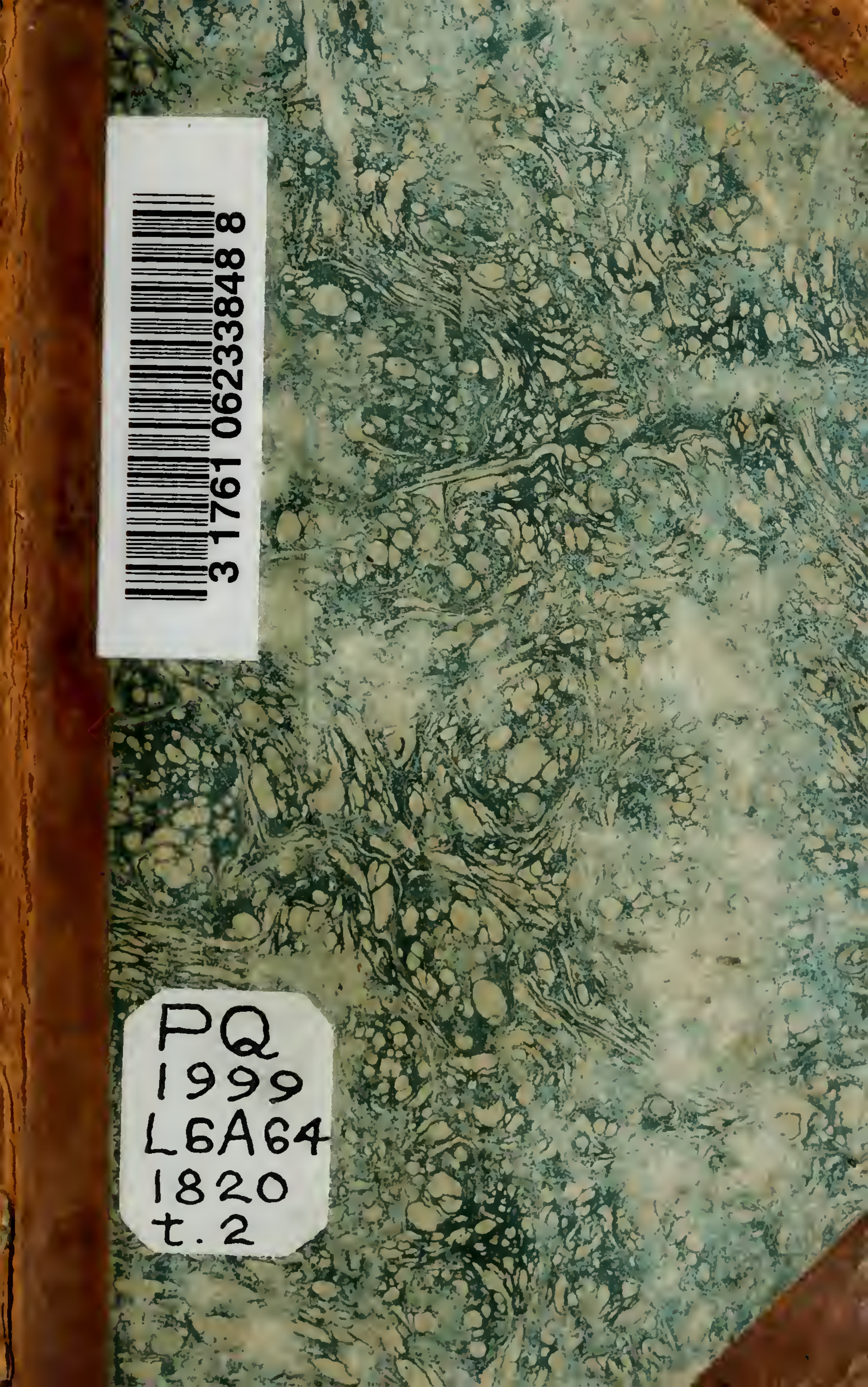

3 1761 06233848 8
PQ
1999
L6A64
1820
t.2

VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.
TOME II.

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE LAURENS AÎNÉ.



: fuyez, me dit-il, et soyez sûr que, si l'on vient à moi, j'indiquerai une route opposée .....

VIE

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS,

PAR

LOUVET DE COUVRAY.

AVEC FIGURES.

TOME II.

A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1820.

VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Oh! ma jolie cousine! Oh, combien, en songeant à vous, je m'applaudis de l'effort généreux que je venais de faire! Oh, qu'il me fut doux de penser qu'enfin je vous avais sacrifié un rendez-vous, et qu'à l'heure même où la marquise avait cru me revoir chez son *amie*, je jouirais près de vous du bonheur de vous admirer!

Hélas! elle ne vint pas au parloir! — Ah, ma sœur, pourquoi votre amie n'est-elle pas avec vous? — Je vous disais bien qu'elle était malade! Hier encore elle a pleuré toute la journée; de la nuit elle n'a fermé l'œil : la fièvre s'est déclarée ce matin. — La fièvre! Sophie a la fièvre! Sophie est en danger! — Ne parlez pas si haut, mon frère. Je ne sais pas s'il y a du danger, mais elle souffre. Elle a le teint pâle, les yeux rouges, la tête penchée, la respiration lente, la parole brève et entrecoupée; j'ai cru même surprendre quelques momens de délire. Ce matin, son visage s'est enflammé tout à coup, ses yeux sont devenus vifs et brillans; elle a prononcé très-vite et très-bas quelques mots que je n'ai pu entendre; mais bientôt elle est retombée dans un accablement plus

profond : *Non, non,* a-t-elle dit, *cela n'est pas possible...... je ne le puis, je ne le dois pas...... jamais il ne le saura....* J'ai vu des larmes couler de ses yeux. Elle a ajouté d'un ton douloureux : *Comme je me suis trompée! J'en mourrai! j'en mourrai! le cruel! l'ingrat!* J'ai pris sa main, elle a serré la mienne, et puis elle m'a dit ce qu'elle me répète sans cesse : *Adélaïde! Adélaïde! ah! que tu es heureuse!* Sa gouvernante rentrait : Sophie m'a encore conjuré de ne lui rien dire. Cependant, mon frère, il faudra que j'avertisse madame Munich (c'était le nom de la gouvernante de Sophie), parce que je crains pour ma bonne amie; qu'en pensez-vous? — Adélaïde, lui avez-vous dit que j'étais ici? — Oui, mais j'avais bien raison de vous soutenir hier qu'elle ne vous aimait plus; elle me l'a dit elle-même. — Sophie vous a dit?...—Oui, monsieur, elle me l'a dit; et elle m'a chargé de vous le dire. Hier, avant souper, je lui racontais que vous aviez amené avec vous un jeune monsieur fort aimable; elle a demandé son nom; j'ai répondu, le comte de Rosambert. *Rosambert!* a-t-elle répété avec étonnement, *Rosambert! c'est celui qui a mené votre frère chez la marquise de B***. Ce n'est pas un jeune homme honnête! votre frère en fait son ami, il gâtera tout-à-fait votre frère! Adélaïde, il commence à se déranger, votre frère!* Ah! ma bonne amie, je lui en ai fait des reproches; et je lui ai même dit que tu ne l'aimes plus. — *Vous lui avez dit que je ne l'aime plus?* — Oui, ma bonne amie; mais il n'a pas voulu me croire; et il s'est mis à rire, et

M. de Rosambert a ri aussi..... *Ces messieurs se sont mis à rire!* m'a répliqué Sophie d'un ton fâché. *Votre frère a ri, et n'a pas voulu me croire! Adélaïde, quand revient-il votre frère?* — Demain, ma bonne amie. — *Hé bien! dites-lui qu'il est vrai que j'ai eu de l'amitié pour lui; mais que je n'en ai plus, plus du tout; et qu'afin de l'en convaincre, je ne le verrai de ma vie.* Elle m'a quittée, et puis un moment après elle est revenue me dire en riant : *Oui, ma chère Adélaïde, tu as raison; je n'aime pas ton frère, je ne l'aime pas. Ne manque pas de le lui dire demain.* Elle riait; et cependant je vous assure, Faublas, que tout de suite elle s'est mise à pleurer.

Tandis qu'Adélaïde me parlait, mon cœur était pénétré de douleur et de joie.

Il faut, reprit ma sœur, il faut que je vous fasse part d'une singulière idée qui m'était venue dans l'esprit; je ne sais comment; je ne sais pourquoi.. En voyant ma bonne amie rire et pleurer en même temps, je ne puis m'empêcher de craindre qu'elle ne soit un peu folle; cependant il y a là-dedans quelque mystère que je ne pénètre pas. Sûrement quelqu'un lui donne du chagrin..... Mon frère, j'ai vraiment eu peur que ce ne fût vous. Pourquoi le hait-elle à présent? me suis-je dit. Pourquoi ne veut-elle plus le voir? Serait-ce lui qu'elle appelle ingrat et cruel?..... Vous sentez bien, Faublas, qu'en y réfléchissant un peu, je me suis convaincue que cette idée n'était pas raisonnable.... Mon frère, un ingrat, un cruel! cela ne se peut pas. Et

puis, quel mal a-t-il fait à ma bonne amie? quel mal aurait-il pu lui faire?

Adélaïde! m'écriai-je, ma chère Adélaïde!

Comment! vous pleurez! me dit-elle, seriez-vous fâché contre moi? Je vous assure que j'ai pensé tout cela malgré moi, et que je ne vous l'ai pas dit pour vous offenser. — Je le sais bien, ma chère sœur, je le sais bien; c'est la maladie de ta bonne amie qui me fait pleurer. — Mon frère, pensez-vous qu'elle puisse devenir sérieuse? Pensez-vous que je doive avertir la gouvernante de Sophie? — Non, Adélaïde, non, ne l'avertis pas. Ta bonne amie a la fièvre, comme tu dis bien; et je connais un remède qui la guérira. Adélaïde, je vous apporterai demain matin la recette écrite sur un morceau de papier soigneusement cacheté: vous ne montrerez ce papier à personne, vous le donnerez à Sophie, quand madame Munich ne sera pas avec elle; il est essentiel que madame Munich ne voie pas ce papier. Vous m'entendez bien? — Oui, oui, soyez tranquille. Ah! que je vous aurai d'obligations, si vous guérissez ma bonne amie! — Adélaïde, dites à ma jolie cousine que je crois connaître son mal, que je le partage, et que j'espère lui rendre sa tranquillité. Lui direz-vous bien cela, ma sœur? — Ah! mot pour mot; vous connaissez son mal, vous le partagez, vous le guérirez; mon frère, je lui dirai même que vous avez pleuré. Mais ne manquez pas de venir demain; demain apportez la recette, et, en attendant, ne négligez rien pour que son succès soit

entier. Gardez-vous de ne vous en rapporter qu'à vous seul; vous n'êtes pas médecin, mon frère; courez aujourd'hui chez les plus célèbres d'entre eux; voyez, interrogez, consultez. La maladie n'est pas ordinaire; jamais je n'en ai vu de semblable, et je tremble qu'elle ne devienne infiniment dangereuse. Bon Dieu! si, en voulant détruire le mal, vous alliez le rendre incurable!..... Mon frère, il faut que la guérison soit radicale.... Et prompte aussi! bien prompte! Hâtez-vous, hâtez-vous pour Sophie qui souffre, qui dépérit, qui brûle; pour moi qui suis si malheureuse de sa peine; et tenez, pour vous-même, mon frère! car ma bonne amie, dès qu'elle se portera bien, vous aimera sans doute autant qu'elle vous aimait autrefois.

Revenu chez moi, je ne m'occupai que des discours d'Adélaïde, que des peines de Sophie. Malheureusement mon père donnait à dîner ce jour-là. Il fallut d'abord tenir table, et faire ensuite un maudit brelan, qui me retint jusqu'à plus de minuit. Quel tourment, quand on aime bien, quand on se croit aimé, quand on veut écrire à sa maîtresse; quel tourment d'être obligé de jouer toute la soirée! Je ne le souhaite pas à mon plus cruel ennemi.

On devine que je dormis peu cette nuit. Le lendemain, je passai dans un petit cabinet pratiqué au fond de ma chambre à coucher : j'avais là quelques livres d'étude, dont mon commode gouverneur ne m'ennuyait pas souvent. Je me mis à mon secrétaire. J'écrivis une première lettre, que je dé-

chirai; j'en fis une seconde, pleine de ratures qu'il fallait bien corriger; et je prie le lecteur de ne pas dire que j'aurais dû recommencer encore la troisième que voici :

MA JOLIE COUSINE,

« Il est enfin venu ce moment tant souhaité, « où je puis librement vous ouvrir mon cœur, « solliciter de votre tendresse un aveu bien doux, « et peut-être assurer ainsi notre bonheur com-« mun.

« Ah! Sophie! Sophie! si vous saviez ce que « j'éprouvai le premier jour que je vous vis ! « Comme ma vue se troubla! comme mon cœur « fut agité! Mon amour n'a fait qu'augmenter de-« puis; un feu dévorant circule aujourd'hui dans « mes veines.... Sophie! je n'existe plus que par « toi. »

J'en étais là, quand Jasmin entrant brusquement, m'annonça le vicomte de Florville. — Le vicomte de Florville! je ne le connais pas. Dites-lui que je n'y suis pas. — Monsieur, il est dans votre chambre à coucher. — Comment! vous laisseriez donc entrer toute la terre? — Monsieur, il a forcé la porte. — Au diable le vicomte de Florville!

Tremblant que cet inconnu si peu civil ne vînt jusques dans mon cabinet, et que d'un œil profane, il ne parcourût ce papier, dépositaire de mes plus secrets sentimens, je me précipitai dans ma chambre à coucher. Un cri de surprise et de joie m'échappa. Ce prétendu vicomte, c'était la

marquise de B***! Mon premier mouvement fut de pousser Jasmin dehors; le second, de verrouiller la porte; le troisième, d'embrasser le charmant cavalier; le quatrième... Les esprits pénétrans l'ont déjà déviné.

La marquise, toujours étonnée de ma vivacité, dès qu'elle eut repris ses esprits, me dit : Vous êtes un bien singulier jeune homme! ne vous lasserez-vous jamais de prendre ainsi le roman par la queue? Il n'y a que vous dans le monde capable de commencer un raccommodement par où il doit finir! — Eh bien! maman, prenez qu'il n'y ait rien de fait; voyons, disputons-nous. — Oui, afin de nous raccommoder encore; n'est-il pas vrai, petit libertin? — Ah ma chère maman, je n'ai pas une idée que vous ne compreniez d'abord. — Hier pourtant vous ne m'avez pas compris, ingrat que vous êtes! — Hier, je boudais encore. — Et de quoi, s'il vous plaît? Pouvais-je soupçonner que vous fussiez sous cette ottomane? N'était-il pas essentiel pour vous et pour moi de retirer ce portefeuille des mains du marquis? — Tout cela est vrai, maman; mais le dépit... — Le dépit! Vous avez du dépit, vous, pour qui j'oublie mes devoirs... toutes les bienséances... le soin même de ma réputation; et de quel ton répondez-vous à la lettre la plus tendre? (Elle tira la mienne de sa poche.) Tenez, ingrat, relisez-la, votre lettre; relisez-la de sang-froid, si vous pouvez. Quelle cruelle ironie! quel persiflage amer! Et cependant je vous pardonne! et cependant je viens vous chercher! Je me conduis avec autant de faiblesse

et d'imprudence qu'un enfant de douze ans...... Faublas! Faublas! il faut que le charme soit bien fort... il faut que vous m'ayez ensorcelée! — Petite maman! — Eh bien? — Grondez-moi fort, parce que nous nous raccommoderons. — Comment, fripon, vous n'avouerez seulement pas que vous avez eu tort? Vous ne me demanderez pas pardon? — Si fait!... Oh! que vous êtes belle!... oh! que je vous demande pardon!

Les gens qui ont de l'esprit, et même ceux qui n'en ont pas, devineront encore qu'ici, la marquise et moi, nous nous raccommodâmes.

On croit que nous allons recommencer à nous quereller: point du tout. Voici l'instant des petites caresses et des complimens tendres.

Mon Dieu! Florville! que vous êtes séduisant dans ce négligé! Que ce frac anglais vous va bien! — Mon ami, je l'ai fait faire hier tout exprès. Il est, si je ne me suis pas trompée, de la même étoffe et de la même couleur que ce charmant habit d'amazone dans lequel l'amour, qui voulait ma défaite, te fit paroître à mes yeux pour la première fois. Devenue chevalier de mademoiselle Duportail, jai senti qu'il me convenait de prendre ses couleurs. (Je la serrai dans mes bras). — Et moi, désormais l'esclave du vicomte de Florville, je me plairai toujours à porter ses chaînes. Maman, quelle douce réciprocité! — Mon ami, l'amour est un enfant qui s'amuse de ces métamorphoses. Il fit de mademoiselle Duportail une vierge folle; il fait de la marquise de B***, un jeune homme imprudent. Ah! puisse le vicomte de Florville te

paraître aussi aimable que mademoiselle Duportail me sembla jolie! — Aussi aimable?... bien davantage! — Oh non! répondit-elle, en se mirant avec complaisance, en me considérant avec tendresse; oh non! Vous êtes mieux, mon ami; plus grand, plus dégagé. Il y a dans votre air quelque chose de hardi, de martial... — Oui, maman; et si j'en crois un grand physionomiste, quelque chose de plus nerveux... — Faublas, laissez-là M. le marquis... N'est-ce pas assez du mauvais tour que nous lui jouons?... Enfin, je ne suis pas venue ici pour m'occuper de lui..... Oh ça! mon ami, dis-moi sans flatterie comment tu me trouves? Bien, plus que bien. — Je n'aurais pas de peine à vous dire comment vous êtes mieux; mais puisqu'absolument, homme ou femme, il faut qu'on s'habille, ah! je défie que, d'une manière ou de l'autre, personne soit jamais aussi jolie que vous! — Voilà bien le langage d'un amant! toujours enthousiaste! toujours exagéré!... Mon cher Faublas, quelle femme sera plus heureuse que moi, si tu me vois toujours des mêmes yeux?... — Oh maman, toute ma vie!

Je la tenais dans mes bras, elle m'échappa pour aller prendre une épée qu'elle aperçut sur un fauteuil. En ajustant le ceinturon, elle me dit: J'ai un joli cheval anglais que je monte quelquefois. Nous touchons au printemps; j'aime beaucoup à me promener à cheval dans les environs de Paris: voudrez-vous bien m'accompagner quelquefois, Faublas?... Veux-tu, mon ami, t'égarer de temps en temps dans les bois avec le vicomte de

Florville ? — Mais, on nous verra. — Non, le marquis est souvent obligé d'aller à la cour. — Eh bien, maman, quel jour ? — Laissez donc paraître la verdure.

En me parlant, elle avait tiré mon épée, et s'escrimant en face de moi : En garde ! chevalier, me dit-elle. — Je ne sais pas si le vicomte est redoutable ; mais ce que je sais bien, c'est que ce n'est pas là ; ce n'est pas ainsi que je dois me battre avec la marquise. Ose-t-elle accepter une autre espèce de combat ? (Elle vola dans mes bras). Ah ! Faublas, me dit-elle en riant, ah ! s'il n'y en avait jamais de plus meurtriers ! ... — Maman, ce ne serait plus parmi les hommes qu'on chercherait des héros.

Je venais de mettre la marquise hors d'état de me battre, et bien m'en prit.

Ma belle maîtresse me donna encore deux heures, que nous employâmes passablement bien. Si je n'écoutais que mon cœur, me dit-elle enfin, je resterais ici toute la journée, mais voici l'heure à laquelle je dois rejoindre Justine dans un endroit, et mes gens dans un autre. Nous nous dîmes adieu ; je reconduisis poliment le vicomte de Florville. Déjà sortis de mon appartement, nous allions descendre l'escalier, lorsqu'à travers les rampes, je distinguai, dans le vestibule, Rosambert qui se disposait à monter. J'en avertis la marquise. Rentrons promptement, me dit-elle ; je vais me cacher dans quelque coin de votre appartement ; vous le renverrez vite. A ces mots, sans me donner le temps de la réflexion, elle rentra, tra-

versa ma chambre à coucher, comme une folle, et se jeta dans mon cabinet.

Rosambert entra : Bon jour, mon ami. Comment se porte Adélaïde ? comment se porte la jolie cousine ? — Chut ! chut ! ne parlez pas de cela, mon père est-là. — Où ? — Dans ce cabinet. — Dans ce cabinet ! votre père ? — Oui. — Et que fait-il là ? — Il examine mes livres. — Comment, vos livres ?.... Mais non, il n'est pas dans ce cabinet ; car, tenez, le voilà qui entre... Il y a de la marquise dans tout ceci ?..... Et pourquoi ne pas me dire tout bonnement que vous êtes en affaire ? Adieu, Faublas, à demain. Il passa devant mon père, et le salua : Monsieur, vous avez quelque chose à dire à M. votre fils, je vous laisse.

Cependant le baron me regardait d'un air sévère, et se promenait à grand pas. Impatient de savoir ce que m'annonçait cet abord sinistre, je lui demandais respectueusement pourquoi il m'avait fait l'honneur de monter chez moi. — Vous le saurez tout à l'heure, monsieur. Un domestique parut : Va-t-il venir ? cria le baron. — Le voilà, monsieur ; et mon cher gouverneur entra.

Le baron lui dit : Monsieur, ne vous ai-je pas chargé de la conduite et de l'éducation de mon fils ? — Oui, sans doute.... — Hé bien, monsieur, l'une est très-négligée, et l'autre très-mauvaise. — Monsieur, ce n'est pas ma faute ; monsieur votre fils n'aime pas l'étude.... C'est-là le moindre mal, interrompit le baron : mais comment ne suis-je pas instruit de ce qui se passe chez moi ? Pourquoi ne m'avertissez-vous pas des désordres

de mon fils ? — Monsieur, quant à ce qui se passe chez vous, je ne puis répondre que de ce que je vois ; au-dehors je ne puis répondre de rien. M. votre fils, quand il sort, souffre rarement que je l'accompagne; et... (un regard que je jetai sur M. Person l'avertit qu'il en avait assez dit). Le baron reprit : Monsieur, je n'ai qu'un mot à vous dire ; si ce jeune homme se conduit toujours aussi mal, je me verrai forcé de lui choisir un autre instituteur. Laissez-nous, je vous prie.

Lorsque M. Person fut sorti, le baron prit un fauteuil, et me fit signe de m'asseoir. — Pardon, mon père, mais j'ai affaire. — Je le sais, monsieur ; et c'est précisément pour que cette affaire ne s'achève pas, que je viens vous parler. — Mon père.....encore une fois pardon : mais il faut que je sorte.... — Non, monsieur ; vous resterez : asseyez-vous. Il fallut bien s'asseoir, j'étais sur les épines ; le baron commença :

Se peut-il que Faublas ait de sang-froid médité des horreurs ? Se peut-il qu'il veuille abuser la simple innocence, et préparer des piéges à la vertu ? — Moi, mon père ? — Oui, vous. Je viens du couvent, je sais tout.

Si mon fils, encore trop jeune pour sentir que plus une conquête est aisée, moins elle est flatteuse ; qu'il faut se garder de confondre une intrigue avec une passion ; que l'amour du plaisir ne fut jamais de l'amour.... — Mon père, daignez parler moins haut. — Si mon fils, trop enivré de ce qu'on ne peut appeler qu'une bonne fortune... — Plus bas, je vous en supplie. — Trop charmé

de la découverte d'un sens nouveau et de la possession d'une femme qui n'est pas sans attraits ; si mon fils dans les bras de la marquise de B***.... —C'en est trop! de grâce, mon père....—Avait oublié son père, son état, ses devoirs, je l'aurais plaint ; mais je l'aurais excusé, je lui aurais donné les conseils d'un ami, je lui aurais dit : Plus la marquise...—Mon père, si vous saviez....—Plus la marquise est belle, et plus elle est dangereuse. Examine avec moi la conduite de cette femme dont tu es épris. Au premier coup-d'œil ta figure la décide : elle te prend en une soirée...—Je vous conjure de ménager....—Pour satisfaire sa folle passion, elle expose sa vie et la tienne. Qu'elle doit être vive, ardente, emportée, celle...—Mon Dieu!—Celle qui sacrifie à la soif du plaisir son repos, son honneur, l'estime publique!....—Ah, mon père! Ah, monsieur!—Je le répète, mon ami ; plus la marquise est belle, plus elle est dangereuse! Tu croiras dans ses bras que la nature a des ressources inépuisables...

Désolé de ne pouvoir m'expliquer, bien convaincu que le baron ne se tairait pas, je me déterminai à attendre patiemment la fin de cette remontrance, que dans une autre occasion je n'aurais peut-être pas trouvée trop longue. Le coude gauche posé sur le bras de mon fauteuil, je mordais ma main de dépit ; et mon pied droit toujours en mouvement battait la mesure sur le parquet. Mon père cependant continuait :

Tu l'énerveras, la nature, au moment de la puberté, dans cet âge critique, où, travaillant au

développement des organes, elle a besoin de toutes ses forces pour achever son ouvrage. Je sais bien que l'excès des plaisirs produira la satiété : mais le dégoût viendra trop tard peut-être; mais déjà tu pleurerais ta santé détruite, ta mémoire perdue, ton imagination flétrie, toutes tes facultés altérées. Infortuné! tu deviendras, à la fleur de ton âge, la proie des noirs chagrins, des infirmités repoussantes; et dans les horreurs d'une vieillesse prématurée, tu gémiras d'être obligé de supporter le fardeau de la vie..... O mon ami! redoute ces malheurs plus communs qu'on ne pense; jouis du présent, mais songe à l'avenir! Use de ta jeunesse; mais garde des consolations pour l'âge mûr!

Cependant, ajouta le baron, mon fils, peu touché de mes représentations paternelles, aurait donné en m'écoutant mille signes d'impatience; il se serait dandiné sur son fauteuil, il m'aurait interrompu cent fois, je n'aurais pas eu l'air de m'en apercevoir. Plus effrayé de ses dangers, que sensible à mes injures, j'aurais continué tranquillement, je lui aurais dit : La marquise de B***...

On conçoit ce que je souffrais depuis un quart-d'heure. Je ne pus contenir davantage mon impatience long-temps concentrée. Hé! mon père, m'écriai-je, n'auriez-vous pas pu lui dire tout cela un autre jour? Le baron était naturellement violent, il se leva furieux. Craignant l'effet d'un premier transport, je me sauvai dans le cabinet voisin : je poussai la porte sur moi.

J'y trouvai la marquise dans une situation bien pénible. Les bras appuyés sur le devant de mon secrétaire, elle tenait avec ses mains ses oreilles bouchées, lisait, en sanglotant, un papier posé devant elle. Je m'approchai de ma belle maîtresse : Oh, madame, combien je suis désolé!... La marquise me regarda d'un air égaré : Cruel enfant! quelles fautes tu m'as fait faire!...— Parlez donc plus bas. — Mais quel châtiment j'en reçois! — De grâce, parlez plus bas. — Ton père!.... ton indigne père!..... il ose.... — Mon amie, vous allez vous perdre! — Mais tu es cent fois plus cruel que lui. Tiens. Regarde cet écrit funeste.... Vois ces caractères perfides... Mes pleurs les ont effacés. (Elle me montrait la lettre commencée pour Sophie.)

Faublas, cria le baron, ouvrez cette porte. Vous n'êtes pas seul dans ce cabinet? — Pardonnez-moi, mon père. — J'entends quelqu'un vous parler. Ouvrez cette porte. — Mon père, je ne le puis. — Je le veux : ne me laissez pas appeler mes gens. — La marquise se leva brusquement : Faublas, dites-lui que vous êtes avec un de vos amis qui demande la permission de sortir. — De sortir! — Oh oui, reprit-elle avec désespoir, quelque honte qu'il y ait à sortir, il y en aura moins qu'à rester. — Mon père, je suis avec un de mes amis qui demande la liberté de sortir. — Avec un de vos amis? — Oui, mon père. — Hé! que ne me disiez-vous plus tôt qu'il y avait quelqu'un dans ce cabinet? Ouvrez, ouvrez; ne craignez rien : je suis tranquille. Votre ami peut sortir.

Conduisez-moi, me dit la marquise. Elle se couvrit le visage avec ses mains. J'ouvris la porte, nous entrâmes dans la chambre à coucher; nous allions gagner la porte opposée qui conduisait à l'escalier. Mon père, étonné des précautions que l'inconnu prenait pour se cacher, se jeta sur mon passage; il dit à ma malheureuse amie : Monsieur, je ne vous demande pas qui vous êtes; mais vous permettrez au moins que j'aie l'honneur de vous voir. — Mon père, je vous conjure pour mon ami de ne pas exiger.... Que signifie donc ce mystère? interrompit le baron. Quel est donc ce jeune homme qui se cache chez vous, et qui craint qu'on ne le voie en face? Je prétends savoir à l'instant... — Mon père, je vous le dirai; je vous donne ma parole d'honneur que je vous le dirai. — Non, non, monsieur ne sortira pas que je ne sache...... La marquise se jeta dans un fauteuil, le visage toujours couvert de ses mains : Monsieur, vous avez des droits sur un fils; mais sur moi, je ne le crois pas. Le baron, entendant le son clair d'une voix féminine, soupçonna enfin la vérité : Quoi! s'écria-t-il, il se pourrait!..... Oh! que je suis fâché!..... que j'ai de regrets! Que d'excuses.... Mon fils, vous devez sentir que votre père, jaloux de vous rendre à vos devoirs, s'est permis, sur le compte de madame la marquise de B***, des expressions trop fortes que le baron de Faublas désavoue... Mon fils, reconduisez votre ami.

La marquise, dès que nous fûmes dans l'escalier, donna un libre cours à ses larmes. Que je suis cruellement punie de mon imprudence, di-

sait-elle! Je voulus hasarder quelques mots de consolation. — Laissez-moi! laissez-moi! Votre barbare père est moins barbare que vous.

Nous étions dans le vestibule. J'ordonnai qu'on allât promptement chercher un fiacre, et en attendant qu'il arrivât, je fis entrer la marquise dans la loge du suisse. Il n'y avait qu'un instant que nous y étions, lorsqu'un homme présenta sa figure par le vagistas entr'ouvert, et demanda si le baron était chez lui. La marquise se cacha le visage dans ses mains; je me jetai devant elle pour la couvrir de mon corps : mais tout cela ne put se faire assez promptement. M. Duportail (car c'était lui) eut le temps de jeter un coup d'œil sur la marquise. — M. le baron est chez moi; si vous voulez prendre la peine d'y monter, je vous rejoins dans un moment. Oui! oui! me répondit M. Duportail, en souriant.

On vint nous dire que la voiture était à la porte. La marquise monta promptement; je voulus m'y placer un moment auprès d'elle : Non, non, monsieur, je ne le souffrirai pas. La douleur dont je voyais son cœur serré passa dans le mien. Je laissai tomber quelques larmes sur une de ses mains que j'avais saisie, et qu'elle ne retirait pas : Ah, vous vous croyez auprès de Sophie! Je voulus encore entrer dans le carrosse; elle retira sa main, et me repoussa. Monsieur, si, malgré les discours de votre père, il vous reste encore quelqu'estime, quelque considération pour moi, je vous prie de descendre et de me laisser. — Hélas! ne vous reverrai-je donc plus? — Elle ne me ré-

pondit pas; mais ses larmes recommencèrent à couler avec plus d'abondance : Ma chère maman, quand pourrai-je vous revoir? Dans quel lieu me permettrez-vous?... — Ingrat! je suis trop sûre que vous ne m'aimez pas; mais vous devez me plaindre, au moins... Laissez-moi.... Remontez chez vous; le baron vous y attend. Elle dit au cocher de la conduire chez madame ***, marchande de modes, rue ***. Il fallut bien me décider à la quitter.

Je retrouvai dans l'escalier M. Duportail qui m'y attendait : Mon ami, si je suis aussi bon physionomiste que le marquis de B***, ce si joli garçon que vous quittez, c'est sa belle moitié... Mais qu'avez-vous donc? vous pleurez! — Je ne sais où M. Person s'était fourré; nous le vîmes tout à coup derrière nous; il me dit d'un ton suffisant : Je savais bien, monsieur, que tout cela finirait mal; vous ne faites aucun cas de mes avis. — Vos avis! monsieur, faites-m'en grâce..... En vérité, c'est précisément le maître d'école de La Fontaine; je me noie, et il me sermone! Mais qu'est-ce donc que tout cela? reprit M. Duportail. — Montez, montez chez moi, vous allez le savoir; mon père m'a fait une scène.

En entrant, M. Duportail demanda au baron ce qu'il y avait. Ce qu'il y a! répondit mon père. Je l'interrompis. Ce qu'il y a, monsieur Duportail, ce qu'il y a!.... Tenez, madame de B*** était dans ce cabinet : mon père entre ici, il s'assied là, il me fait des représentations sans doute très-justes, très-paternelles; mais la marquise entendait tout,

et mon père la traitait..... Ah! vous n'en avez pas d'idée! Moi, de peur de compromettre une femme... honnête...... oui, honnête, quoi qu'on en puisse dire, je n'osais m'expliquer. Mon père connaît le profond respect que je lui porte; jamais je ne m'en suis écarté.... Hé bien! il est témoin! que je souffre, que je m'impatiente, que je lui manque..... Monsieur, il ne sent pas qu'il y a là-dessous quelque chose qui n'est pas naturel! il continue toujours! il ne veut rien deviner! Jeune homme, répliqua le baron, votre excuse est dans vos pleurs; je vous pardonne les reproches que vous osez me faire, à cause de la douleur dont vous paraissez oppressé; mais plus vous semblez aimer la marquise... — Mon père... — Monsieur! madame de B*** n'est plus là. Pourquoi donc m'interrompez-vous?.... Plus vous semblez aimer la marquise, et plus je suis mécontent de vous. Si votre cœur est préoccupé de cette passion, c'est donc avec froideur que vous avez médité la perte d'une fille vertueuse, d'un enfant respectable, de Sophie! Vous n'êtes donc qu'un vil séducteur! — Mon père, entre Sophie et moi, il n'y a d'autre séducteur que l'amour — Vous n'aimez donc pas la marquise?—Mon père...—Monsieur, que vous soyez, ou que vous ne soyez pas véritablement attaché à madame de B***, vous concevez que je m'en soucie peu; mais ce qui m'importe, c'est que mon fils ne soit pas indigne de moi.—Ah! baron, interrompit M. Duportail.—Je ne dis rien de trop fort, mon ami. Apprenez des choses qui vont vous étonner. Ce matin je vais au couvent : je

trouve Adélaïde dans les larmes. Ma fille, ma chère fille, dont vous connaissez l'aimable candeur, m'apprend que sa bonne amie est malade, et que son frère tarde bien à apporter l'infaillible remède qu'il a promis pour Sophie. Je la presse de s'expliquer : elle me rend le compte le plus exact des symptômes et les effets de cette maladie, que vous devinez, que monsieur connaît, qu'il a causée, qu'il se plaît à nourrir, qu'il voudrait augmenter. Monsieur abuse de quelques dons naturels pour séduire un enfant trop sensible; il prend sur son esprit un empire absolu, il prépare par degrés son déshonneur. — Son déshonneur! le déshonneur de Sophie! — Oui, jeune insensé; je connais les passions... — Mon père, si vous les connaissez, vous savez que vous déchirez mon cœur! — Mon fils, modérez cette impétuosité qui m'offense... Oui, je connais les passions; oui, cette enfant que vous respectez aujourd'hui, demain peut-être vous la déshonorerez, si elle a la faiblesse d'y consentir... (Il s'adressa à M. Duportail.) La recette que monsieur destine à *sa jolie cousine* sera renfermée dans un papier soigneusement cacheté, qu'il ne faut pas que madame Munich voie... Vous comprenez, mon ami?... Ainsi tout est prêt; la correspondance va s'entamer : Sophie, la pauvre Sophie, déjà séduite par les yeux, va l'être bientôt par son cœur. Elle fut trompée par une belle figure, signe ordinaire d'une belle âme; elle va l'être par les charmes non moins perfides d'une éloquence apprêtée. On va, dans des lettres étudiées, affecter avec elle le

langage du sentiment : Sophie, attaquée de tous les côtés à la fois, tombera sans défense dans les piéges qu'on lui aura tendus... Et cependant son séducteur n'a pas dix-sept ans!... Et, dans un âge encore si tendre, il montre déjà les goûts funestes; il déploie les odieux talens de ces hommes aussi lâches que dépravés, qui, ne craignant pas de porter dans les familles la discorde et la désolation, se font un barbare plaisir d'entendre les gémissemens de la beauté malheureuse, contemplent, en s'applaudissant, l'opprobre et les anxiétés de l'innocence avilie. Voilà ce qu'auront produit les dons naturels que je me plaisais à voir en lui, dont j'étais peut-être fier en secret; voilà comment se réaliseront les grandes espérances que j'avais conçues! — Mon père, croyez que j'adore Sophie... — (Le baron, sans m'écouter, s'adressant toujours à M. Duportail.) Et savez-vous par quelles mains monsieur compte faire passer ses lettres corruptrices? Savez-vous à qui il confie l'honnête emploi de servir ses détestables projets?... A la vertu la plus pure et la plus confiante, à l'innocente Adélaïde, à ma chère fille, à sa sœur.

Mon père, ne me condamnez pas sans m'entendre. Vous doutez de mes sentimens pour Sophie? Hé bien, daignez nous unir. Donnez-la moi pour épouse. — Et vous disposez ainsi de Sophie et de vous! Les parens de mademoiselle de Pontis vous connaissent-ils? sont-ils connus de vous? savez-vous si cet hymen leur convient? savez-vous s'il me convient à moi? croyez-vous que je veuille vous marier à votre âge? A peine sorti de l'en-

fance, vous prétendez à l'honneur d'être père de famille! — Oui, et je sens qu'il vous serait aussi aisé de consentir à mon mariage, qu'il m'est impossible de renoncer à mon amour pour Sophie. — Monsieur, vous y renoncerez pourtant. Je vous défends d'aller au couvent sans moi, ou sans mon expresse permission; et je vous déclare que, si vous ne changez pas de conduite, une maison de force me répondra de vous. — Ah! si, au lieu de marier les jeunes gens qui s'aiment, on les renfermait!..... mon père, je ne serais pas au monde, et vous seriez en prison.

Le baron n'entendit pas ma réponse, ou feignit de ne pas l'entendre. Il sortit! Je retins M. Duportail qui se disposait à le suivre. Je le priai de vouloir bien être médiateur entre mon père et moi, et d'engager surtout le baron à révoquer l'ordre cruel qui m'interdisait les visites au couvent. Il m'observa que les précautions dont mon père usait étaient assez raisonnables. — Raisonnables! voilà comme parlent toujours les gens indifférens! Leur grand mot, c'est la raison! Monsieur, quand vous adoriez Lodoïska, quand l'injuste Pulanski vous priva du bonheur de la voir, vous ne trouvâtes pas ses précautions raisonnables! — Mais, mon jeune ami, remarquez donc la différence.... — Il n'y en a aucune, monsieur, il n'y en a pas. En France comme en Pologne, un amant digne de ce nom ne voit, ne connaît, ne respire que pour ce qu'il aime; le plus grand malheur qu'il imagine, c'est celui d'être séparé de l'objet adoré. Les précautions de mon père vous

paraissent raisonnables! Moi, je les trouve cruelles; je ferai tout ce que je pourrai pour les rendre inutiles. Sophie apprendra mon amour; elle l'apprendra malgré mon père; elle en sera bien aise : et malgré lui, malgré vous, malgré toute la terre, nous finirons par nous marier, monsieur, je vous le déclare, et vous pouvez le dire au baron. — Je n'en ferai rien, mon ami; je ne veux pas aigrir votre père, je ne veux pas vous chagriner. Dans ce moment-ci, vous avez la tête un peu exaltée, je vous laisse faire des réflexions sages, et dès demain sans doute vous serez plus raisonnable. — Raisonnable! oui, raisonnable! je m'y attendais bien.

Resté seul, je ne songeai qu'aux moyens d'éluder la défense du baron, ou de la rendre vaine. Censeur austère, qui me blâmez de mon indocilité, je vous plains. Si de vos maîtresses la première, ou la plus chérie, ne vous fit jamais faire de fautes, ah! c'est que vous n'avez jamais beaucoup aimé!

En y songeant mûrement, je vis que ma situation, quelque pénible qu'elle dût me paraître, n'était pas désespérée. Rosambert, compatissant aux peines de son ami, m'aiderait sans doute; Jasmin m'était entièrement dévoué; et je croyais connaître assez mon petit gouverneur, pour être sûr qu'avec de l'or je ferais de lui tout ce que je voudrais. M. Duportail paraissait vouloir rester neutre, je n'aurais que mon père à combattre. Mon père, occupé de son intrigue avec cette belle demoiselle de l'opéra, sortait tous les soirs; il ne

pouvait donc pas me veiller de très-près. Voilà les *réflexions sages* que je faisais; ce n'était pas celles que M. Duportail m'avait conseillées; mais je ne le trahissais pas, je l'avais prévenu.

Cependant il ne fallait pas dans les premiers jours heurter le baron de front; je devais prudemment m'interdire, pendant quelque temps, les visites au couvent : mais comment faire passer une lettre à Sophie? Cette lettre était si pressée, si nécessaire! Qui la porterait à ma jolie cousine? Je ne voyais aucun expédient pour me tirer de cet embarras. Parmi les ressources que je m'étais ménagées, je n'avais pas calculé celles qui me restaient dans l'amitié d'Adélaïde.

Une vieille femme m'apporte un billet, je l'ouvre : il est signé DE FAUBLAS! Ah, ma chère sœur! Je baise l'écriture, et je lis :

« Je crains bien d'avoir commis tout à l'heure « une indiscrétion, mon frère : j'ai appris à mon « père que vous m'aviez promis un remède qui « guérirait ma bonne amie, il s'est fâché; il a dit « que c'était du poison que vous prépariez pour « Sophie... Du poison!... Mon frère, en vérité, « je ne l'ai pas cru, quoique ce fût le baron qui « l'assurât.

« J'ai conté tout cela à ma bonne amie, qui « attendait impatiemment la recette en question. « Adélaïde, m'a-t-elle dit, vous avez eu tort d'en « parler au baron.... Ce remède de votre frère « n'est peut-être pas bien bon; mais enfin, nous « aurions vu ce que c'est. Au reste, mon frère,

« soyez tranquille; elle ne croit pas, plus que moi,
« que vous ayez voulu l'empoisonner.

« Comme j'ai vu qu'elle mourait d'envie d'a-
« voir la recette, je lui ai conseillé de vous l'en-
« voyer demander : elle m'a encore répété ces
« mots qui me chagrinent : Adélaïde! Adélaïde!
« ah! que tu es heureuse!

« Cependant je suis sûre qu'elle serait bien aise
« d'avoir la recette. Envoyez-la moi tout de suite,
« mon frère, je la lui remettrai; et je vous assure
« que je ne parlerai de rien à personne.

« Donnez trois livres à la femme porteuse du
« billet : elle m'a dit qu'elle ne jasait jamais,
« quand on lui donnait un petit écu, Votre sœur,
« etc. »

Adélaïde de Faublas.

P. S. Tâchez de me venir voir.

Transporté de joie, je vais à la vieille : Madame, voilà six francs, parce que je vais vous charger d'une réponse, que je vous prie d'attendre.

Je rentre dans mon cabinet, je me mets à mon secrétaire : la lettre commencée pour Sophie est devant moi, je la vois encore mouillée de larmes... Hélas! ces pleurs, c'est la marquise qui les a versés! quels discours elle a entendus! Quelle lettre elle a lue!... Pauvre vicomte de Florville! que de chagrins mon père et moi nous t'avons donnés!.... En me disant cela, je baise le papier sur lequel la marquise a tant gémi : et le sentiment que j'éprouve alors, s'il est moins vif que l'amour, est cependant plus tendre que la pitié.

Je reviens à moi, je songe à Sophie. Ce papier détrempé en plusieurs endroits n'est pas présentable, il faut recommencer la lettre trois fois écrite... Hé! pourquoi donc recommencer? Au nom, au seul nom de ma jolie cousine, je sens déjà mes paupières s'humecter, je vais sangloter en lui écrivant! Sophie saura-t-elle que deux personnes ont pleuré sur le même papier? Moi-même pourrai-je, entre ces larmes confondues, distinguer celles qui seront venues de la marquise de B*** et celles qui m'auront appartenu?.... Ces réflexions me déterminent, je ne recommence pas, je continue :

« .... Sophie, je n'existe plus que par toi! Et « cependant tu te plains! tu gémis! tu m'accuses « d'ingratitude et de cruauté! Tu crois, tu peux « croire qu'il existe au monde une femme, une « seule femme comparable à toi! une femme qu'on « puisse aimer, quand on connaît Sophie!

« O ma jolie cousine! avec quel transport j'ai « reçu la nouvelle de votre tendresse pour moi! « Mais quelle douleur j'ai ressentie, en apprenant « qu'un noir chagrin consumait vos beaux jours, « altérait vos charmes naissans, menaçait votre « vie... Votre vie!... Ah! Sophie! Si Faublas « vous perdait, il vous suivrait au tombeau!

« Ma sœur, qui m'a dévoilé, sans le vouloir, « les plus secrets sentimens de votre âme, m'a « annoncé de votre part une éternelle séparation... « Elle m'a dit que vous ne me reverriez de la vie... « Ma Sophie! s'il était vrai, elle ne durerait pas « long-temps, cette vie qui me deviendrait insup-

« portable; et vous-même! vous même!.... Mais « livrons-nous à des idées plus douces; un avenir « plus heureux nous attend. Qu'il me soit permis « d'espérer que ma jolie cousine sera bientôt mon « épouse, et que, tous deux réunis, nous ne ces- « serons jamais d'être amans! Je suis, avec autant « de respect que d'amour, votre jeune cousin. »

LE CHEVALIER DE FAUBLAS.

Cette lettre cachetée, il en fallut faire une autre.

« Que vous avez bien fait de m'écrire, ma chère « Adélaïde! Je suis privé du bonheur de vous « voir: le baron me défend de sortir; le baron « m'a fait une scène!..... Il ne fallait pas lui par- « ler de Sophie.

« Remettez promptement à ma jolie cousine le « billet que je lui adresse, et que je joins au vôtre; « ne le lui remettez que quand elle sera seule, et « surtout ne parlez de cela à qui que ce soit. « Adieu, ma chère sœur, etc. »

Je mis ces deux billets sous une même enveloppe, et je confiai le tout à la discrétion de la vieille.

Dès le même soir, je voulus travailler à former la grande confédération que j'avais méditée. Mon père venait de sortir. Je demandai M. Person; il était allé promener aussi. Il ne rentra qu'un peu tard, et vint à moi d'un air triomphant: Monsieur, vous avez entendu ce matin M. votre père. Il m'a remis sur vous un absolu pouvoir. — M. Person, vous m'en voyez ravi. Je suis, en effet, trop heureux d'avoir un gouverneur tel que vous.

un gouverneur complaisant, honnête, indulgent surtout... — Monsieur, je savais bien qu'un jour vous me rendriez justice. — Un gouverneur plein de politesse et d'aménité... — Vous me flattez, monsieur. — Un gouverneur qui sent bien qu'un enfant de seize ans ne peut être aussi raisonnable qu'un homme de trente-cinq... — Assurément. — Un gouverneur qui connaît le cœur humain... — Cela est vrai. — Et qui excuse dans son élève un doux penchant que lui-même il éprouve. — Je ne comprends pas trop... — Asseyez-vous, M. Person : nous avons à traiter ensemble une matière fort délicate qui mérite toute votre attention... Parmi tant de qualités qui brillent en vous, et dont j'aurais pu faire une énumération plus longue, si je n'avais craint de blesser votre modestie; parmi tant de qualités, il faut vous le dire franchement, M. Person, j'ai cru m'apercevoir qu'il vous en manquait une, qu'on dit fort importante, mais que je regarde comme assez inutile, moi; celle de savoir enseigner. — Monsieur, mais...... — Je ne dis pas cela pour vous mortifier. Je suis très-persuadé que ce n'est pas l'érudition qui vous manque; mais on voit tous les jours des gens aussi malheureux qu'habiles, qui enseignent très-mal ce qu'ils savent très-bien. Vous êtes dans ce cas-là, M. Person; et à cet égard, pour me servir des expressions dont usait le fameux cardinal de Retz, en parlant du grand Condé : vous ne remplissez pas votre mérite. — Oh! monsieur, la citation.... — N'est pas tout-à-fait juste, je le sens bien. Vous n'êtes point conquérant, vous! vous n'avez pas

une armée à conduire! Mais aussi, former le cœur d'un adolescent; étudier ses goûts, pour les combattre ou les diriger; amortir ou modifier ses passions, quand on n'a pu les prévenir; polir ses manières gauches, et orner son esprit inculte; croyez-vous que cela soit une chose si facile? — Non sûrement. Je sais que ma profession offre de grandes difficultés. — Eh bien! monsieur, les parens n'entendent pas cela. Ils cherchent un gouverneur qui ait tous les talens et toutes les vertus! Et ils croient que tout cela se trouve! C'est un homme qu'ils paient, et c'est un Dieu qu'il leur faudrait! Mais revenons à ce qui nous touche..... J'ai encore remarqué, M. Person, que votre attachement singulier pour tout ce qui porte le nom de Faublas, vous a mené trop loin. — Comment?... Oui, cette extrême affection que vous portez à la famille en général, vous ne l'avez pas également reversée sur chacun de ses membres! — Je n'entends pas. — Tenez, vous avez pour ma sœur des airs de prédilection!... Le baron appellerait cela de l'amour!.... La difficulté que vous éprouvez à enseigner, il la nommerait ineptie. Ce que je vous dis est exact. Si j'instruisais le baron de ces petits détails-là, vous ne resteriez pas vingt-quatre heures dans cet hôtel. Ce serait un grand malheur pour moi, M. Person, et un plus grand malheur pour vous. Je sais bien qu'on me chercherait vite un autre instituteur; mais, comme nous le disions tout à l'heure, il n'y a pas d'hommes parfaits sur la terre. En supposant que le nouveau venu se trouvât plus propre que vous à m'instruire, les

premiers jours il me donnerait, avec distraction, des leçons que je recevrais avec ennui; et au diable les livres, dès que je l'aurais surpris bâillant avec moi dessus! Cependant, mon nouveau Mentor participerait aux faiblesses de l'humanité; il aurait des défauts ou des passions que je connaitrais vite, parce que je serais intéressé à les étudier. Animé des mêmes motifs, il pénétrerait mes goûts avec le même discernement. La première semaine, nous nous serions observés comme deux ennemis qui se craignent; au bout de huit jours nous nous traiterions comme deux amis également intéressés à se ménager. Cependant, vous, M. Person, vous ne trouveriez peut-être pas à faire ce que vous appelez une éducation. Je sais que beaucoup de petits abbés, qui ont moins de mérite que vous, trouvent des élèves et même les conservent; mais tant d'autres aussi végètent sans emploi! Vous seriez peut-être réduit à recommencer le rudiment et la grammaire avec les enfans gâtés d'un notaire marguillier, d'un marchand presque échevin, ou de quelques gros employés, tous gens trop fiers pour envoyer messieurs leurs fils à l'université. Et prenez-y garde, les gens d'affaires qui savent calculer, veulent toujours accorder leur intérêt avec leur vanité : ils vous diront très-bien que Restaut tout entier ne vaut pas une page du Barème; et si vous n'apprenez à vos petits bourgeois qu'à parler leur langue; si vous ne possédez pas à fond la science des chiffres, le maître d'arithmétique sera beaucoup mieux payé que vous. Je veux vous épargner ces désagrémens-là, mon-

sieur. Je sens qu'il serait dur pour le gouverneur d'un noble, de devenir le précepteur d'un roturier. Je ne prétends pas changer votre condition, mais la rendre meilleure; au lieu de diminuer vos émolumens, je vais les augmenter. — Monsieur, je suis très-sensible... J'ai toujours bien dit que chez vous les qualités du cœur.... — Oh! les qualités du cœur! Oui, mon cher gouverneur, j'ai un cœur extrêmement bon, extrêmement sensible... Vous savez que j'adore Sophie: mon père veut m'empêcher de la voir. — Mais au fond, a-t-il tort? — Comment, monsieur, s'il a tort? Vous me demandez s'il a tort! Mais vous n'avez donc pas compris ce que j'ai dit? — Pas très-bien. — Je vais m'expliquer clairement. Si vous m'êtes contraire, je déclare au baron tout ce que je sais sur votre compte; on vous congédie, on me donne un autre gouverneur. Si vous voulez me servir...... M. Person, vous savez quelle somme le baron me donne par an pour mes menus plaisirs; je vous en livre la moitié, et voilà un à-compte. (Je lui présentai six louis). — De l'argent! monsieur, fi donc! Me prenez-vous pour un valet? — Ne vous fâchez pas; je n'ai pas voulu vous offenser, j'ai cru..... (Je remis les six louis dans ma bourse). — Monsieur, j'ai beaucoup d'amitié pour vous, et ce n'est pas l'intérêt... Vous l'aimez donc bien fort, mademoiselle de Pontis? — Plus que je ne saurais vous le dire! — Et que voulez-vous que je fasse à cela, moi? — Je vous demande seulement de prendre autant de peine pour détourner l'attention du baron, que vous en auriez pris à me

tourmenter. — Monsieur, vous n'avez sur mademoiselle de Pontis que des vues honnêtes...... légitimes? — Je serais un monstre, si j'en avais d'autres! Foi de gentilhomme! Sophie sera ma femme. — En ce cas, je ne vois pas d'inconvénient.... — Il n'y en a pas! Je n'en vois aucun. — Monsieur, pour une chose si simple, vous me proposez de l'argent. — Recevez mes excuses. — De l'argent! fi donc! quelques présens, passe.... J'ai demeuré deux ans chez M. L***; il faisait de temps en temps quelques cadeaux. Ses enfans m'en faisaient de leur côté, tout s'arrangeait assez bien. Un présent s'accepte. — Ainsi, M. Person, voilà qui est dit; je puis compter sur vous. — Assurément. — Écoutez donc, mon cher gouverneur; j'ai une observation à vous faire. Si ce que vous sentez pour Adélaïde est en effet de l'amour, ne croyez pas que je l'approuve, au moins. Celui dont je brûle pour Sophie est innocent et pur comme elle. Celui que vous éprouveriez pour ma sœur.... M. Person, prenez-y garde!..... Je suis très-convaincu que la vertu d'Adélaïde la défendrait contre les entreprises d'un suborneur; mais ces entreprises mêmes seraient un affront!... Un affront que tout le sang du coupable n'expierait que faiblement! — Monsieur, soyez tranquille. — Je le suis. — Monsieur, comptez sur moi. — Mon cher gouverneur, j'y compte.

Person sortait; il revint pour me dire que dans l'après-dîner il avait été au couvent de la part du baron. — Au couvent! Pourquoi faire? — Pour défendre expressément à mademoiselle

Adélaïde de paraître au parloir quand vous irez seul la demander. — Vous l'avez vue, Adélaïde ! — Oui, monsieur. — Elle ne vous a rien dit ? — Ah, qu'elle était bien fâchée de cette défense ! — Rien de plus ? — Rien du tout. — Et Sophie ? Avez-vous demandé comment elle se portait ? — Beaucoup mieux depuis midi. — Et à quelle heure avez-vous été au couvent ? — A cinq heures à peu près, il y a environ quatre heures. — Bien. Fort bien. (Person s'en alla.)

Beaucoup mieux depuis midi ! depuis midi ! C'est l'heure à peu près à laquelle elle a reçu ma lettre. Sophie, ma chère Sophie ! ne te hâteras-tu pas de me répondre ? Adélaïde, tu dois être bien contente : ta bonne amie est déjà guérie ! Et dans les transports de joie que me causait la nouvelle d'une cure aussi prompte, je me mis à faire des sauts, des gambades, au bruit desquels accourut Jasmin. J'achevais un superbe entrechat, quand il ouvrit la porte : Monsieur, je vous demande excuse ; j'entendais un vacarme ! J'étais inquiet. — Jasmin ; allez tout de suite chez le comte de Rosambert, et priez-le de passer ici demain matin, sans faute.

Rosambert n'y manqua pas. De tous les événemens de la veille, je ne lui racontai que ceux qui se rapportaient à Sophie : il me rappela en riant que ce n'était pas la jolie cousine qui était dans mon cabinet. Je voulus éluder ; le comte me pressa si vivement, qu'il fallut tout avouer. C'est une femme bien étonnante que la marquise de B***, me dit-il alors. Personne ne sait comme elle

commencer agréablement une intrigue, la filer vite, brusquer le dénoûment, le dénoûment qui ne lui déplaît pas, et que même on peut croire nécessaire à sa constitution. Personne ne possède mieux le grand art de retenir l'amant heureux, de supplanter une rivale dangereuse; ou, quand la chose est impossible, de tenir du moins la balance incertaine. Cette femme-là sait varier les plaisirs, de manière qu'avec elle, et pour elle, un amour de six mois est un amour nouveau. Un amour de six mois à la cour! Vous concevez que c'est un vieillard décrépit; hé bien, la marquise rajeunit ce vieillard-là! car, quoiqu'elle m'ait quitté brusquement, je lui rends justice; elle n'est pas volage. Je crois même lui avoir surpris quelques éclairs de sensibilité; au fond il se pourrait qu'elle eût le cœur tendre. Son génie intrigant s'est développé à la cour dans tous les genres. Peut-être que, si elle fût née simple bourgeoise, au lieu d'être femme galante, elle eût été tout bonnement femme sensible. Je vous répète qu'elle n'est pas ce qu'on appelle volage. Je l'avais depuis six semaines, je l'aurais peut-être gardée trois mois encore; mais votre déguisement a tout dérangé. Un novice à instruire! Un fat à corriger! (Il se montrait lui-même en riant.) Un mari presque jaloux à duper si plaisamment! Des obstacles de toute espèce à surmonter!... Elle n'a pu résister à ces idées-là. Oui, quoique vous soyez d'une figure charmante, je parierais que c'est surtout la difficulté de l'entreprise qui a déterminé madame de B***. D'abord la marquise a pris à tâche de ne

pas suivre la route battue. Prendre cette semaine, avec distraction, un amant qu'on renverra maussadement la semaine prochaine, rompre et nouer des engagemens uniformes : voilà l'éternelle occupation de nos femmes de qualité! Le personnage change, mais jamais la conduite de l'intrigue. On dit, on fait sans cesse la même chose. C'est toujours une déclaration à recevoir, un aveu à faire, quelques billets à écrire, deux ou trois tête-à-têtes à arranger, une rupture à consommer. Tout cela répété devient d'une monotonie assommante. La marquise, au contraire, n'est pas fâchée que le cavalier lui reste, pourvu que le manége varie. Ce n'est pas par le nombre de ses amans qu'elle s'affiche; c'est par la singularité de ses aventures. Une scène ne lui paraît piquante que quand elle n'est pas ordinaire. Elle ose tout pour la produire; elle se plait à braver les hasards et à lutter contre les événemens. Aussi le sentiment de sa force l'emporte-t-il quelquefois trop loin; quelquefois il arrive que toute son adresse ne peut lui épargner les désagrémens d'une démarche trop imprudente. Dans son aventure avec nous, par exemple, voilà deux terribles scènes qu'elle a essuyées. La première!.... c'est moi qui l'en ai tourmentée; et en conscience je la lui devais. Hier elle est venue très-inconséquemment chercher ici la seconde, et le hasard peut-être lui garde la troisième. Mais n'importe! la marquise, toujours supérieure aux petites mortifications, accoutumée à considérer froidement, sous tous les rapports, les événemens les plus fâcheux, la marquise tirera de ses mal-

heurs même un avantage contre ses ennemis, contre sa rivale et contre vous. — Contre sa rivale! ah! Rosambert, Sophie sera toujours préférée!.... Mais que dites-vous de ma jolie cousine qui ne répond pas? — Attendez donc qu'elle ait dormi. Ne vous souvenez-vous pas qu'il y a huit jours qu'elle n'a fermé l'œil. Votre lettre l'a doucement bercée.... Mais laissez-la donc goûter son bonheur. Savez-vous de quoi nous devons nous occuper? — Non. — Il faut aller acheter quelque bijou pour le cher gouverneur. Il vous a dit qu'un présent s'acceptait. — Vraiment, oui; mais si je sors, et qu'il me vienne une lettre de Sophie? — On fera attendre la vieille messagère. — Hé bien, allons donc vite. — Vous oubliez votre chapeau. — Vous avez raison, répliquais-je d'un air distrait, et j'allai m'asseoir. Rosambert me prit par le bras : Où diable êtes-vous? à quoi rêvez-vous? — Je songeais à ce pauvre vicomte de Florville!... Qu'elle doit être affligée, la marquise; Rosambert, croyez-vous qu'elle m'écrira? — Nous parlons de la marquise à présent? — Oui, mon ami.... Mais ne riez donc pas, répondez-moi! — Hé bien, mon cher Faublas, je crois qu'elle ne vous écrira pas. — Vous croyez. — Cela est très-vraisemblable. La marquise s'est déjà consultée sur votre situation présente et sur la sienne. En femme bien apprise, elle a sans doute compris que vous ne pourriez vous dispenser de venir à elle; elle n'ira point à vous. Elle vous attendra, soyez sûr qu'elle vous attendra.

Je sonnai Jasmin : Mon ami, tu connais l'hôtel

du marquis de B***; tu connais Justine; prends un habit bourgeois, va demander Justine; et tu lui diras que tu viens, de ma part, savoir comment se porte madame la marquise. Rosambert, qui riait de toutes ses forces, me dit : Ah! c'est que vous croyez qu'il ne serait pas poli de la faire trop attendre? Mais, dites-moi, vous désiriez une lettre de Sophie? — Sans doute. Jasmin, nous allons à deux pas; tu ne sortiras que quand nous serons rentrés. Jasmin, de la discrétion! Je compte sur toi : on nous fait la guerre; l'ennemi est là-bas : en garde, mon ami, en garde! — Oh, monsieur, dans toutes mes maisons, j'ai toujours été du parti des enfans contre les pères. — Bien, mon ami, sois sûr que je te récompenserai, quand je serai marié avec elle. — Marié avec madame la marquise, monsieur! — Rosambert riait : Venez, venez mon ami, me dit-il; vous n'y êtes plus.

J'achetai une bague assez belle. Mais, quand il fut question de nous en aller, je ne pus jamais arracher Rosambert de la boutique; la bijoutière était jolie.

A mon retour, Jasmin me remit une lettre. La vieille n'avait pas voulu seulement s'asseoir, parce qu'on lui avait défendu d'attendre une réponse.

Qu'on juge de ma douleur en lisant ce qui suit :

« Si je n'avais vu mon nom vingt fois répété « dans votre lettre, monsieur, je n'aurais jamais « pu croire qu'elle me fût adressée. Je n'imaginais « pas que quelques mots échappés sans consé-

« quence, recueillis au hasard par ma bonne
« amie, dussent être interprétés par son frère
« d'une manière si étonnante! Je n'imaginais pas
« que mon jeune cousin, qui se disait mon ami,
« dût me traiter jamais d'une façon si injurieuse.

« Qui vous a dit que je vous aimais, monsieur?
« Adélaïde! Elle n'en sait rien. Qui vous a dit que
« ces mots : *Cruel, ingrat, je ne le reverrai de ma*
« *vie*, vous fussent adressés? Qui vous a dit que
« je mourais de chagrin, parce que vous ne m'ai-
« miez pas? Si cela était, monsieur, il n'y aurait
« que moi qui puisse le savoir. Vous l'ai-je jamais
« dit, moi, monsieur?

« Et vous avez l'air d'être sûr de votre fait!
« Vous aimez quelqu'un, et vous me dites que
« vous m'aimez, parce que vous croyez que je
« vous aime? Vous pensez donc me faire une
« grâce, quand vous me demandez mon cœur et
« ma main? Monsieur, si je suis assez malheu-
« reuse pour n'inspirer jamais que de la compas-
« sion, je serai du moins assez sage pour ne pas
« aimer, ou assez discrète pour cacher mon
« amour; et certainement jamais l'amant d'une
« autre ne sera le mien.

« Maintenant c'est à vous et pour vous que je
« dis ces mots : Je ne vous reverrai jamais. Ma
« famille vaut bien la vôtre, monsieur; et vous
« devez me savoir quelque gré de ne pas pousser
« plus loin le ressentiment de l'outrage que vous
« n'avez pas craint de me faire. »

Cette fatale lettre n'était pas signée. Le chagrin
dont elle me pénétra est plus facile à imaginer

qu'à décrire. Sophie ne m'aimait pas! Sophie ne voulait plus me voir! Je tombai dans un accablément profond, dont je ne sortis que pour verser un torrent de larmes. Si du moins Rosambert était là, il m'aiderait de ses conseils; il me donnerait quelques consolations.

Je me levai brusquement; j'essuyai mes yeux; je volai chez la bijoutière. Elle n'était plus au comptoir; Rosambert n'était plus dans la boutique. Je parus si fâché de ce contre-temps, qu'une demoiselle de magasin eut pitié de moi. Elle me dit que, si je voulais entrer au *café de la Régence*, qu'elle me montra à dix pas de là, elle irait avertir le comte qui n'était pas loin, et qui ne manquerait pas de me joindre dans une demi-heure au plus tard.

J'entrai dans ce *café de la Régence*. Je n'y vis que des gens profondément occupés à préparer un échec et mat. Hélas! ils étaient moins recueillis, moins rêveurs, moins tristes que moi. Je m'assis d'abord près d'une table; mais, l'agitation que j'éprouvais ne me pèrmettant pas de rester en place, bientôt je me promenai à grands pas dans le café silencieux. Bientôt aussi l'un des joueurs haussant la voix, levant la tête et frottant ses mains, dit d'un ton fier : Au roi! Grands dieux! s'écria l'autre, la dame forcée! la partie perdue! Une partie superbe!... Oui, oui, monsieur, frottez vos mains! Vous vous croyez un Turenne! Savez-vous à qui vous avez l'obligation de ce beau coup? (Il se tourna de mon côté.) A monsieur, oui, à Monsieur. Maudits soient les amou-

reux! Étonné de la manière vive dont on m'apostrophait, j'observai au joueur mécontent que je ne comprenais pas...—Vous ne comprenez pas! Hé bién, regardez-y, un échec à la découverte! —Hé bien, monsieur, qu'a de commun cet échec?...—Comment! ce qu'il a de commun! Il y a une heure, monsieur, que vous tournez autour de moi. Et ma chère Sophie par-ci! et ma jolie cousine par-là!... Moi, j'entends ces fadaises, et je fais des fautes d'écolier... Monsieur, quand on est amoureux, on ne vient pas au *café de la Régence.* (J'allais répliquer; il continua avec violence.) Un échec à la découverte! Il faut couvrir le roi! nul moyen de sauver!... On profite des distractions que ce monsieur me donne!... Un misérable coup de mazette! Un homme comme moi! (Il se retourna vers moi.) Monsieur, une fois pour toutes, sachez que toutes les cousines du monde ne valent pas la dame qu'on me force... elle est forcée! Il n'y a pas de resource... Au diable soient la bégueule et son doucereux amant!

De toutes les exclamations du joueur, la dernière fut celle qui me piqua le plus. Emporté par ma vivacité, je m'avançai brusquement; mais, chemin faisant, je rencontrai sur la table voisine un échiquier qui débordait: mes boutons l'accrochèrent, il tomba; les pièces roulèrent de tous côtés. Voilà pour moi deux adversaires nouveaux. L'un me dit: Monsieur, prenez-vous quelquefois garde à ce que vous faites? L'autre s'écrie: Monsieur, vous m'enlevez une partie!.....—Vous, vous aviez perdu, interrompit son adversaire.—

J'avais gagné, Monsieur. — Cette partie-là, je l'aurais jouée contre Verdoni. — Et moi, contre Philidor! — Hé! Messieurs, ne me rompez pas la tête! je vais la payer votre partie! — La payer! Vous n'êtes pas assez riche. — Que jouez-vous donc? — L'honneur! Oui, Monsieur, l'honneur. Je suis venu en poste tout exprès pour répondre au défi de monsieur.... de monsieur qui croit n'avoir pas d'égal!.... Sans vous, je lui donnais une leçon! — Une leçon! et mais vous, vous êtes fort heureux que l'étourderie de monsieur vous ait sauvé; je forçais la dame en dix-huit coups! Et vous n'alliez pas jusqu'au onzième. En moins de dix vous étiez mat. — Mat! mat! C'est pourtant vous, monsieur, qui êtes cause que l'on m'insulte!.... apprenez, monsieur, que dans le *café de la Régence* on ne doit pas courir. Alors un autre joueur se leva : Hé! Messieurs, dans le *café de la Régence* on ne doit pas crier, on ne doit pas parler. Quel train vous faites!

D'autres encore se mêlèrent de la querelle; et, comme j'étais l'auteur de tout le mal, chacun me gourmandait : je ne savais plus à qui répondre, quand Rosambert entra. Il eut beaucoup de peine à me tirer de là : nous nous sauvâmes au *Palais Royal.*

Je pris Rosambert à l'écart; je lui montrai la lettre de Sophie. Et voilà ce qui vous afflige, me dit-il, après l'avoir lue... mais vous devriez baiser cent fois cette lettre-là! Ah! Rosambert, est-ce donc le moment de plaisanter! — Je ne plaisante pas, mon ami, vous êtes adoré. — Mais vous n'a-

vez pas lu ? — J'ai lu, je vous répète que vous êtes adoré. — Rosambert, nous sommes mal ici, revenez chez moi.

En chemin, le comte me dit : Sophie a cessé ses visites au parloir, à l'époque de votre liaison, avec madame de B***. C'est à cette époque aussi que les insomnies ont commencé ; c'est alors qu'elle a eu ce que mademoiselle votre sœur appelle la fièvre. Elle a désiré la recette, elle l'a demandée indirectement. Il y a plus : le remède avait fait un excellent effet, puisque hier à midi mademoiselle de Pontis se portait mieux. Il faut donc conclure de tout cela, que, dans l'après-dîner hier, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire au couvent. N'en doutez pas, mon ami ; cette lettre est l'effet d'une ruse du baron, ou d'une naïveté d'Adélaïde, ou d'une indiscrétion de M. Person. Au reste, le ton de cette épître prouve que vous êtes aimé. Un aveu tacite est même échappé à la jeune personne. Elle vous fait de terribles reproches. Vous avez cru qu'elle vous aimait ; elle ne peut supporter cette idée ; mais elle ne dit nulle part qu'elle ne vous aime pas.

Tout ce que Rosambert me disait me paraissait fort raisonnable ; cependant mon cœur était oppressé. Les amans espèrent follement ; ils s'alarment de même.

Savez-vous bien, reprit le comte, qu'elle est assez bien tournée, sa douce épître ? Oh ! la jolie cousine ne vous aura pas écrit dix fois, que vous trouverez son style tout-à-fait formé. — Rosambert, que vous êtes cruel, avec votre gaieté !

Jasmin rentrait chez moi en même temps que nous. Il me dit qu'il venait de chez madame la marquise. — Hé! bien? — Monsieur, j'ai parlé à mademoiselle Justine; elle m'a fait attendre assez long-temps, et elle est enfin revenue me dire que madame était très-sensible à votre attention; que madame s'était sentie fort incommodée hier en rentrant; que le docteur lui avait trouvé un peu de fièvre ce matin. — Voyez, Rosambert, voyez comme je suis malheureux! Elles ont toutes deux la fièvre en même temps! Celle que j'adore ne veut plus me voir!... — Et je ne verrai pas aujourd'hui celle qui m'amuse! ajouta le comte, en me contrefaisant. Pauvre jeune homme! que je le plains!.... Mon cher Faublas, consolez-vous. Pour guérir les maux que vous avez causés, vous serez tout seul plus docteur que tous les docteurs de la faculté. Mais, quoique la maladie de la jolie cousine soit à peu près celle de l'aimable marquise, je prévois cependant qu'il y aura quelque différence dans le traitement. On cherchera, dans les yeux de la jolie demoiselle, s'il n'y a pas quelque reste d'émotion; on prendra sa main pour tâter le pouls qui pourrait être un peu élevé; peut-être même qu'il faudra voir si sa bouche n'a rien perdu de sa fraîcheur;..... Mais pour la belle dame, oh! l'examen sera plus long, plus sérieux! Vous serez obligé de la considérer de plus près, et plus généralement.... de la tête aux pieds! mon ami!... Je crois même que la méthode de ce M. Mesmer... Oui, chevalier, oui, un peu de magnétisme! — De grâce! trêve de plaisanterie,

Rosambert! occupez-vous avec moi de Sophie.... Tâchons d'abord de découvrir ce qui m'a valu cette cruelle lettre; voyons ensuite par quels moyens je pourrais avoir une entrevue, une explication avec ma jolie cousine. — Très-volontiers, mon cher Faublas, commençons par appeler M. Person.

Mon père entra comme Rosambert sonnait. Il répondit froidement aux politesses du comte, et m'annonça d'un ton assez brusque que j'allais sortir avec lui. Les chevaux sont mis, ajouta-t-il; et se tournant du côté de Rosambert: Pardon, monsieur, mais l'heure me presse. Demain matin, de bonne heure, me dit le comte en nous quittant. Je suivis le baron avec inquiétude.

Il me conduisit chez M. Duportail. Lovzinski m'attendait pour achever de m'apprendre les aventures de sa vie les plus secrètes; et, de peur que le marquis de B***, ou quelque autre importun, ne vînt encore nous interrompre, il ordonna qu'on refusât la porte à tout le monde. Dès que nous eûmes dîné, il continua ainsi le récit de ses infortunes.

Vous devez être, mon cher Faublas, pénétré de l'horreur de ma situation. Le feu, devenu plus violent, s'allait communiquer à la chambre où nous étions enfermés; et déjà les flammes battaient au pied de la tour de Lodoïska. Lodoïska poussait de longs gémissemens, auxquels je répondais par des cris de fureur. Boleslas parcourait notre prison comme un insensé; il poussait d'affreux hurlemens, il essayait de briser la porte avec ses pieds

et ses mains; et moi, pendu à la fenêtre, je secouais avec rage les barreaux que je pouvais ébranler.

Tout à coup ceux qui étaient montés redescendent avec précipitation; nous entendons ouvrir les portes; Dourlinski leur demande quartier; les vainqueurs se précipitent dans le bâtiment enflammé; attirés par nos cris, ils enfoncent notre porte à coups de hache. A leur costume, à leurs armes, je reconnais des Tartares; leur chef arrive, je vois Titsikan. Ah, ah! dit-il, c'est mon brave homme! Je me jette à ses genoux : Titsikan!..... Lodoïska!.... Une femme!.... la plus belle des femmes!.... dans cette tour!.... Elle y va brûler vive! Le Tartare dit un mot à ses soldats, ils volent à la tour; j'y vole avec eux; Boleslas les suit. On enfonce les portes; près d'un vieux pilier, nous découvrons un escalier tournant rempli d'une épaisse fumée. Les Tartares épouvantés s'arrêtent, je veux monter : Hélas! qu'allez-vous faire? me dit Boleslas.—Vivre ou mourir avec Lodoïska! m'écriai-je.—Vivre ou mourir avec mon maître! répond mon généreux serviteur. Je m'élance : il s'élance après moi! Au risque d'être suffoqués, nous montons à peu près quarante degrés. A la lueur des flammes, nous découvrons Lodoïska dans un coin de sa prison; elle traînait faiblement sa voix mourante : Qui vient à moi? dit-elle. C'est Lovzinski, c'est ton amant! Sa joie lui rend des forces; elle se relève, et vole dans mes bras : nous l'emportons, nous descendons quelques degrés; mais une vapeur plus épaisse se répand dans

l'escalier, et nous force de remonter précipitamment; à l'instant même une partie de la tour s'écroule; Boleslas jette un cri terrible, Lodoïska s'évanouit.... Faublas, ce qui devait nous perdre nous sauva. Le feu, auparavant étouffé, se fait jour, il s'étend plus rapidement; mais la fumée se dissipe. Chargés de notre précieux fardeau, Boleslas et moi nous descendons promptement...... Mon ami, je n'exagère pas : chaque marche tremblait sous nos pieds! Les murs étaient brûlans! Enfin nous arrivons à la porte de la tour; Titsikan, tremblant pour nous, y était accouru : Braves gens! dit-il en nous voyant paraître. Je pose Lodoïska à ses pieds, et je tombe sans connaissance auprès d'elle.

Je restai près d'une heure dans cet état. On craignait pour ma vie; Boleslas pleurait. Je repris enfin mes esprits à la voix de Lodoïska, qui, revenue à elle, me nommait son libérateur. Tout était changé dans le château, la tour était entièrement tombée. Les Tartares avaient arrêté les progrès de l'incendie, avaient abattu une partie du bâtiment pour sauver l'autre; ensuite on nous avait transportés dans un vaste salon, où Titsikan était lui-même avec quelques-uns de ses soldats. Les autres, occupés à piller, apportaient à leur chef l'or, l'argent, les pierreries, la vaisselle, tous les effets précieux que les flammes avaient épargnés. Tout près de là, Dourlinski chargé de fers regardait en gémissant ce monceau de richesses dont on allait le dépouiller. La rage, la terreur, le désespoir, tout ce qui déchire le cœur

d'un scélérat puni, se lisait dans ses yeux égarés. Il frappait la terre avec fureur, portait à son front ses poings fermés; et, vomissant d'horribles blasphêmes, il reprochait au ciel sa juste vengeance.

Cependant mon amante pressait mes mains dans les siennes. Hélas! me dit-elle en sanglotant, tu m'as sauvé la vie, et la tienne est encore en danger! et, si nous échappons à la mort, l'esclavage nous attend! — Non, non, Lodoïska, rassure-toi. Titsikan n'est point mon ennemi, Titsikan finira nos malheurs. Sans doute, si je le puis, interrompit le Tartare; tu parles bien, brave homme. Oh! je vois que tu n'es pas mort, et j'en suis fort aise; tu dis et fais toujours de bonnes choses, toi! Et tu as là, ajouta-t-il en montrant Boleslas, un ami qui te seconde bien. J'embrassai Boleslas : Oui, Titsikan, oui, j'ai un ami. Ce nom lui restera toujours. Le Tartare m'interrompit encore : Ah ça! dis-moi, vous étiez tous deux dans une chambre basse; elle était dans une tour, elle? Pourquoi cela? Je parie, messieurs les drôles, que vous avez voulu souffler cet enfant à ce butor-là (en montrant Dourlinski); et vous aviez raison : il est vilain, et elle est jolie! Voyons, conte-moi cela. J'instruisis Titsikan de mon nom, de celui du père de Lodoïska, de tout ce qui m'était arrivé jusqu'alors. C'est à Lodoïska, lui dis-je ensuite, à nous apprendre ce que l'infâme Dourlinski lui a fait souffrir, depuis qu'elle est dans son château.

Vous savez, dit aussitôt Lodoïska, que mon père me fit quitter Varsovie, le jour même que la

diète fut ouverte. Il me conduisit d'abord dans les terres du palatin de ***, à vingt lieues seulement de la capitale, où il retourna pour assister aux états. Le jour que M. de P*** fut proclamé roi, Pulauski vint me prendre chez le palatin, et m'amena ici, croyant que j'y serais plus à l'abri de toutes les recherches. Il chargea Dourlinski de me garder avec soin; d'empêcher surtout que Lovzinski ne pût trouver le lieu de ma retraite. Il me quitta pour aller, disait-il, rassembler, encourager les bons citoyens, défendre son pays, et punir des traitres. Hélas! ces soins importans lui ont fait oublier sa fille. Je ne l'ai pas revu depuis.

Quelques jours après son départ, je commençai à m'apercevoir que les visites de Dourlinski devenaient plus fréquentes et plus longues; bientôt il ne quitta presque plus l'appartement qu'on m'avait donné pour prison. Il m'ôta, sous je ne sais quel prétexte, l'unique femme que mon père m'avait laissée pour me servir; et pour que personne, disait-il, ne sût que j'étais chez lui, il m'apportait lui-même tout ce qui était nécessaire à ma subsistance, et passait ainsi les journées entières près de moi.

Vous ne savez pas, mon cher Lovzinski, combien je souffrais de la présence continuelle d'un homme qui m'était odieux, et dont je soupçonnais les infâmes desseins. Il osa me les expliquer un jour; je l'assurai que ma haine serait toujours le prix de sa tendresse, et que son indigne conduite lui avait attiré mes profonds mépris. Il me

répondit froidement qu'avec le temps je m'accoutumerais à le voir, à souffrir ses assiduités, et même à les désirer. Il ne changea rien à sa conduite ordinaire; il entrait chez moi le matin, et n'en sortait que le soir. Séparée de tout ce que j'aimais, toujours gênée par mon tyran, je n'avais pas même la faible consolation de pouvoir me livrer tranquillement au souvenir de mon bonheur passé. Témoin de mes inquiétudes, Dourlinski se plaisait à les augmenter. Pulauski, me disait-il, commandait un corps de Polonais; Lovzinski, trahissant sa patrie qu'il n'aimait pas, et une femme dont il se souciait peu, servait dans l'armée russe; on ne doutait pas qu'il n'y eût bientôt un combat sanglant; au reste, il était bien certain que désormais rien ne pourrait réconcilier mon père avec Lovzinski. Quelques jours après, il vint m'annoncer que Pulauski avait attaqué pendant la nuit les Russes dans leur camp, et que, dans la mêlée, mon amant était tombé sous les coups de mon père. Le cruel me fit lire cet événement bien détaillé dans une espèce de papier public, que sans doute il avait fait imprimer exprès; d'ailleurs, à la barbare joie qu'il affectait, je crus la nouvelle trop véritable. Tyran impitoyable! m'écriai-je, tu jouis de mes pleurs, de mon désespoir; mais cesse de me persécuter, ou tu verras bientôt que la fille de Pulauski peut bien elle-même venger ses injures.

Un soir qu'il m'avait quittée plus tôt qu'à l'ordinaire, j'entendis vers le minuit ma porte s'ouvrir doucement. A la lueur d'une lampe que je laissais

toujours allumée, je vis mon tyran s'avancer vers mon lit. Comme il n'y avait pas de crime dont je ne le jugeasse capable, j'avais prévu celui-là, et je m'étais bien promis de le prévenir. Je m'armai d'un couteau que j'avais eu la précaution de cacher sous mon oreiller; j'accablai le scélérat des reproches qu'il méritait; je lui jurai que, s'il osait s'approcher, je le poignarderais de mes mains. Il recula de surprise et d'effroi : Je suis las de n'essuyer que des mépris, me dit-il en sortant : si je ne craignais d'être entendu, tu verrais ce que peut contre moi le bras d'une femme? Mais je sais un moyen sûr de vaincre ta fierté. Bientôt tu te croiras trop heureuse de pouvoir acheter ta grâce par les plus humbles soumissions. Il sortit : quelques momens après, son confident entra, le pistolet à la main; je dois lui rendre justice, il pleurait en m'annonçant les ordres de son maître : Habillez-vous, madame, il faut me suivre; c'est tout ce qu'il put me dire. Il me conduisit dans cette tour, où sans vous j'allais périr aujourd'hui; il m'enferma dans cette horrible prison; c'est là que j'ai langui pendant plus d'un mois, sans feu, sans lumière, presque sans habits; du pain et de l'eau pour ma nouriture; pour mon lit une simple paillasse; voilà l'état auquel fut réduite la fille unique d'un grand de Pologne! Vous frémissez, brave étranger; eh bien, croyez que je ne vous raconte qu'une partie de mes douleurs. Une chose du moins me rendait ma misère moins insupportable; je ne voyais plus mon tyran. Tandis qu'il attendait tranquillement que je sollicitasse mon

pardon, je passais les journées et les nuits entières à appeler mon père, à pleurer mon amant.... Lovzinski, de quel étonnement je fus saisie, de quelle joie mon âme fut pénétrée, le jour que je te reconnus dans les jardins de Dourlinski!....

Titsikan écoutait avec attention l'histoire de nos malheurs, dont il paraissait vivement touché, lorsque sa garde avancée donna l'alarme. Il nous quitta brusquement pour courir au pont-levis. Nous entendions un grand tumulte : Lovzinski, Lodoïska, couple lâche et perfide, s'écria Dourlinski, qui ne pouvait contenir sa joie, vous avez cru pouvoir m'échapper. Tremblez! vous allez retomber en mon pouvoir; au bruit de mon malheur les gentilshommes voisins se sont sans doute rassemblés, ils viennent me secourir.... ils ne pourront que te venger, scélérat! interrompit Boleslas, en saisissant une barre de fer dont il allait l'assommer; je le retins. Titsikan rentra aussitôt : Ce n'était qu'une fausse alarme! nous dit-il, c'est une petite troupe que j'ai détachée hier, pour aller battre la campagne : elle avait ordre de me rejoindre ici, elle me ramène quelques prisonniers, tout est d'ailleurs tranquille, rien ne paraît encore dans les environs.

Tandis que Titsikan me parlait, on amenait devant lui les malheureux que leur mauvais sort avait livrés aux Tartares. Nous en vîmes d'abord paraître cinq : ils disent que celui-là leur a donné bien de la peine; c'est pour cela qu'ils l'ont ainsi garrotté, nous dit Titsikan, en nous montrant le sixième. Dieux! c'est mon père! s'écria Lodoïska,

en courant à lui. Je me jetai aux genoux de Pulauski. Tu es Pulauski, toi? continua le Tartare; hé bien la rencontre n'est pas malheureuse. Tiens, mon ami, il n'y a pas plus d'un quart d'heure que je te connais; je sais que tu es fier et entêté; mais n'importe, je t'estime; tu as du cœur et de la tête, ta fille est belle et ne manque pas d'esprit; Lovzinski est brave!.... plus brave que moi, je crois. Tiens..... Pulauski, immobile d'étonnement, écoutait à peine le Tartare, et frappé de l'étrange spectacle qui s'offrait à ses yeux, il concevait d'horribles soupçons; il me repousse avec horreur: Malheureux! tu as trahi ta patrie, une femme qui t'aimait, un homme qui se plaisait à te nommer son gendre; il ne te manquait plus que de te lier avec des brigands!.. Titsikan l'interrompit: Avec des brigands, si tu veux. Mais des brigands sont quelquefois bons à quelque chose; sans moi, dès demain, peut-être, ta fille n'aurait plus été fille. N'ayez pas peur, ajouta-t-il, en se tournant vers moi, je sais qu'il est fier, je ne me fâcherai pas.

Nous avions porté Pulauski dans un fauteuil: sa fille et moi, nous baignions de nos larmes ses mains enchaînées; il me repoussait toujours, en m'accablant de reproches. Mais, que diable est-ce que tu lui contes donc, reprit Titsikan; je te dis, moi, que Lovzinski est un brave homme, que je veux marier; et ton Dourlinski un coquin que je vais faire pendre. Je te répète que tu es tout seul plus entêté que nous trois; mais écoute-moi, et finissons, car il faut que je m'en aille. Tu m'ap-

partiens par le droit le plus incontestable, celui de l'épée. Hé bien, si tu me donnes ta parole de te réconcilier sincèrement avec Lovzinki et de lui donner ta fille, je te rends la liberté. — Qui sait braver la mort, peut supporter l'esclavage; ma fille ne sera jamais la femme d'un traître. — Aimes-tu mieux qu'elle soit la maîtresse d'un Tartare? Si tu ne me promets pas de la marier sous huit jours à ce brave homme, je l'épouse ce soir, moi! Quand je serai las de toi et d'elle, je vous vendrai aux Turcs; ta fille est assez belle pour entrer au sérail d'un bacha : toi, tu feras la cuisine de quelque janissaire. — Ma vie est dans tes mains, fais-en ce qu'il te plaira. Si Pulauski tombe sous les coups d'un Tartare, on le plaindra, on se dira qu'il méritait une autre fin; mais, si je pouvais consentir...... Non, j'aime mieux mourir. — Hé, je ne veux pas que tu meures, moi! Je veux que Lovzinski épouse Lodoïska. Hé! nom d'un sabre! est-ce à mon prisonnier à me faire la loi! Quel chien d'homme! S'il n'était qu'entêté; mais c'est qu'il raisonne mal!

Je voyais la colère briller dans les yeux du Tartare; je le fis souvenir qu'il m'avait promis de ne pas s'emporter : — Sans doute! mais cet homme-là lasserait la patience d'un favori du prophète! Je ne suis qu'un voleur, moi! Pulauski, je te le répète; je veux que Lovzinski épouse ta fille. Nom d'un sabre! il l'a bien gagnée; sans lui, elle était brûlée ce soir. — Comment? — Hé! oui; regarde ces décombres : il y avait là une tour; cette tour était en feu, personne n'osait y monter; il y

a été avec Boleslas, lui! Ils ont sauvé ta fille. — Ma fille était dans cette tour? — Oui, elle y était; ce coquin l'y avait mise, ce coquin voulait la violer... Allons, vous autres, contez-lui tout cela, et dépêchez-vous, qu'il se décide! J'ai affaire ailleurs, je ne veux pas que vos quartuaires (1) me surprennent ici. En plaine, c'est autre chose, je me moque d'eux.

Tandis que Titsikan faisait charger sur de petits chariots couverts le butin considérable qu'il avait fait, Lodoïska instruisait son père des forfaits de Dourlinski, et mêlait si adroitement le récit de notre tendresse à l'histoire de ses malheurs, que la nature et la reconnaissance se firent entendre en même temps au cœur de Pulauski. Vivement touché des infortunes de sa fille, sensible au service important que je venais de lui rendre, il embrassait Lodoïska; et, me regardant sans colère, il semblait attendre impatiemment que j'achevasse de le déterminer. O! Pulauski, lui dis-je, ô toi, que le ciel m'avait laissé pour me consoler de la perte du meilleur des pères; ô toi, pour qui j'avais autant d'amitié que de respect, pourquoi as-tu condamné tes enfans sans les entendre? Pourquoi as-tu soupçonné de la plus horrible trahison un homme qui adorait ta fille? Quand mes vœux portaient sur le trône celui qui l'occupe maintenant, Pulauski, je le jure par celle que j'aime, je

---

(1) C'est le nom qu'on donne à des cavaliers établis pour veiller à la sûreté des frontières de la Podolie et de la Volhynie, contre les Tartares.

croyais faire le bien de mon pays. Les malheurs que ma jeunesse ne voyait pas, ton expérience les a prévus; mais, parce que j'ai manqué de prudence, dois-tu m'accuser de perfidie? Peux-tu me reprocher d'avoir estimé mon ami? Peux-tu me faire un crime de l'estimer encore? Depuis trois mois j'ai vu comme toi les maux de ma patrie, comme toi j'en ai gémi : mais je suis sûr que le roi les ignore, j'irai l'en instruire à Varsovie... Pulauski m'interrompit : ce n'est pas là qu'il faut aller. Tu dis que M. de P*** n'est pas instruit des malheurs de son pays; je le veux croire : mais qu'il les sache ou qu'il les ignore, peu nous importe aujourd'hui. Des étrangers insolens, cantonnés dans nos provinces, s'efforceront de s'y maintenir, même contre le roi qu'ils ont élu. Ce n'est pas un monarque impuissant ou mal-intentionné qui chassera les Russes de mon pays. Lovzinski, n'espérons plus qu'en nous-mêmes; vengeons la patrie, ou mourons pour elle; j'ai rassemblé dans le Palatinat de Lublin 400 gentilshommes, qui n'attendent que le retour de leur général pour marcher contre les Russes; suis-moi, viens dans mon camp... A cette condition, je suis libre, et ma fille est à toi. — Pulauski, je suis prêt; je jure de suivre ta fortune et de partager tes dangers. Et ne crois pas que Lodoïska seule m'arrache ces sermens! Je chéris ma patrie autant que j'adore ta fille; je jure par elle, et devant toi, que les ennemis de l'Etat ont toujours été et ne cesseront jamais d'être les miens : je jure que je verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang,

pour chasser de la Pologne des étrangers qui y règnent sous le nom de son roi! — Embrasse-moi, Lovzinski, je te reconnais; je reconnais mon gendre. Allons, mes enfans, tous nos malheurs sont finis.

Pulauski me disait d'unir mes mains à celles de Lodoïska; nous embrassions notre père quand Titsikan rentra. Bon! bon! s'écria-t-il, c'est cela: voilà ce que je voulais; j'aime les mariages, moi! allons, papa, je vais te faire délier. Nom d'un sabre! poursuivit le Tartare, tandis que ses soldats coupaient les cordes dont Pulauski était garrotté, je fais là une belle action, quand j'y pense! mais aussi elle me coûte bien de l'argent. Deux grands de Pologne! une belle fille! Cela m'aurait payé une grosse rançon! — Titsikan, qu'à cela ne tienne, interrompit Pulauski. — Hé, non, non, répliqua le Tartare; c'est une simple réflexion, une de ces idées dont un voleur n'est pas le maître!... Mes braves gens, je ne veux rien de vous... Il y a plus: vous ne vous en irez pas à pied; j'ai de bons chevaux à votre service. Et pour cette enfant, si vous le voulez, je vous donnerai un brancard sur lequel on m'a promené pendant dix à douze jours. Ce garçon-là m'avait si bien étrillé, que je ne pouvais plus me tenir à cheval... Il est mauvais, le brancard, grossièrement fait avec des branches d'arbres; mais je n'ai que cela, ou un petit chariot couvert à vous offrir: vous choisirez.

Cependant Dourlinski n'avait pas encore osé dire un seul mot, et baissait les yeux d'un air consterné. Indigne ami, lui dit Pulauski, tu as

pu abuser à ce point de ma confiance! Tu n'as pas craint de t'exposer à mon ressentiment! Quel démon t'aveuglait? — L'amour, répondit Dourlinski, un amour forcené. Tu ne sais donc pas à quels excès les passions peuvent porter un homme né violent et jaloux; que cet exemple effrayant t'apprenne au moins qu'une fille aussi charmante, aussi belle que la tienne, est un rare trésor, dont on ne doit confier la garde à personne. Pulauski, j'ai mérité ta haine, et pourtant tu me dois quelque pitié. Je me suis rendu bien coupable; mais tu me vois cruellement puni. Je perds en un seul jour mon rang, mes richesses, mon honneur, ma liberté; je perds plus que tout cela, je perds ta fille! O vous, Lodoïska! vous que j'ai tant outragée, daignerez-vous oublier mes persécutions, vos dangers, vos douleurs? Daignerez-vous m'accorder un généreux pardon? Ah! s'il n'est pas de forfaits qu'un vrai repentir ne puisse expier, Lodoïska, je ne suis plus criminel, je voudrais pouvoir, au prix de tout mon sang, racheter les pleurs que vous avez versés. Dourlinski, dans l'horrible esclavage auquel il va être réduit, n'emportera-t-il pas le souvenir consolant de vous avoir entendu lui dire qu'il ne vous est pas odieux? Fille trop aimable, et jusqu'à présent trop malheureuse, quelque grands que soient mes torts envers vous, je puis encore les réparer d'un seul mot. Venez, approchez-vous, j'ai un secret important à vous révéler.

Lodoïska s'approcha sans défiance. Soudain je vis un poignard briller dans les mains de Dour-

linski. Je me précipitai sur lui... Il était trop tard, je ne pus parer que le second coup; déjà mon amante, frappée au-dessous de la mamelle gauche, était tombée aux pieds de Titsikan. Pulauski furieux voulait venger sa fille. Non, non, s'écria le Tartare, tu donnerais à ce scélérat une mort trop douce. — Hé bien, me dit l'infâme assassin, en contemplant sa victime avec une cruelle joie : Lovzinski, tu paraissais si pressé de t'unir à Lodoïska? Que ne la suis-tu? Va, mon heureux rival; va joindre ton amante au tombeau. Qu'on prépare mon supplice, il me paraîtra doux : je te laisse livré à des tourmens non moins cruels et plus longs que les miens. Dourlinski ne put en dire davantage : les Tartares l'entraînèrent, ils le précipitèrent dans les décombres enflammés.

Quelle nuit! mon cher Faublas, que de soins différens, que de sentimens contraires m'agitèrent dans son cours! Combien de fois j'éprouvai successivement la crainte et l'espérance, la douleur et la joie! Après tant d'inquiétudes et de dangers, Lodoïska m'était remise par son père, je m'enivrais du doux espoir de la posséder; un barbare l'assassinait à mes yeux!.... Ce moment fut le plus cruel de ma vie!... Mais rassurez-vous, mon ami; mon bonheur si rapidement éclipsé ne tardera pas à renaître. Parmi les soldats de Titsikan, il s'en trouvait un qui se mêlait de chirurgie : nous l'appelâmes, il visita la blessure, il assura qu'elle était tres-légere; l'infâme Dourlinski, gêné par ses chaînes, aveuglé par son désespoir, n'avait porté qu'un coup mal assuré.

Dès que Titsikan fut sûr qu'il n'y avait plus rien à craindre pour les jours de Lodoïska, il nous fit ses adieux. Je vous laisse, nous dit-il, les cinq domestiques que Pulauski avait amenés, des provisions pour quelques jours, des armes, six bons chevaux, deux chariots couverts, et tous les gens de Dourlinski bien enchaînés. Leur vilain maître est mort. Je pars, le jour commence à paraître, ne sortez d'ici que demain; demain j'irai visiter d'autres cantons. Adieu, braves gens; vous direz à vos Polonais que Titsikan n'est pas toujours un méchant diable, et qu'il rend quelquefois d'une main ce qu'il prend de l'autre. Adieu. A ces mots, il donna le signal du départ; les Tartares passèrent le pont-levis, et s'éloignèrent au grand galop.

Il n'y avait pas deux heures qu'ils étaient partis, lorsque plusieurs gentilshommes voisins, soutenus de quelques quartaires, vinrent investir le château de Dourlinski. Pulauski lui-même alla les recevoir : il leur rendit compte de tout ce qui s'était passé; et quelques-uns d'entre eux, gagnés par ses discours, se déterminèrent à nous suivre dans le palatinat de Lublin. Ils ne nous demandèrent que deux jours pour réparer les choses nécessaires à leur départ. Ils vinrent en effet nous rejoindre le surlendemain, au nombre de soixante; et, Lodoïska nous ayant assuré qu'elle se sentait en état de supporter les fatigues du voyage, nous la plaçâmes dans une voiture commode, que nous avions eu le temps de nous procurer. Après avoir rendu la liberté aux gens de Dourlinski, nous

leur abandonnâmes les deux chariots couverts, dans lesquels Titsikan avait eu la singulière générosité de laisser une partie du butin, qu'ils partagèrent entre eux.

Nous arrivâmes sans accident dans le palatinat de Lublin, à Polowisk, où Pulauski avait marqué le rendez-vous général. La nouvelle de son retour s'étant répandue, une foule de mécontens vint dans l'espace d'un mois grossir notre petite armée, qui se trouva forte d'environ dix mille hommes. Lodoïska entièrement guérie de sa blessure, parfaitement remise de ses fatigues, avait repris son embonpoint, sa fraîcheur, tout l'éclat de sa beauté. Pulauski m'appela dans sa tente, il me dit : Trois mille Russes ont paru sur les hauteurs, à trois quarts de lieue d'ici; prends ce soir quatre mille hommes d'élite, va chasser les ennemis du poste avantageux qu'ils occupent; songe que du succès d'un premier combat dépend presque toujours le succès d'une campagne; songe qu'il faut venger ta patrie! mon ami, que demain j'apprenne ta victoire! Demain tu épouses Lodoïska.

Je me mis en marche sur les dix heures du soir. A minuit nous surprîmes les ennemis dans leur camp; jamais déroute ne fut plus complète : nous leur tuâmes sept cents hommes, nous fîmes neuf cents prisonniers, nous prîmes tout leur canon, la caisse militaire et les équipages.

A la pointe du jour, Pulauski vint me joindre avec le reste des troupes, il amenait Lodoïska : on nous maria dans la tente de Pulauski. Tout le

camp retentit de chants d'allégresse; la valeur et la beauté furent célébrées dans des vers joyeux; c'était la fête de l'Amour et de Mars. On eût dit que chaque soldat avait mon âme, et partageait mon bonheur.

Lorsque j'eus donné à l'amour les premiers jours d'une union si chère, je songeai à récompenser l'héroïque fidélité de Boleslas. Mon beau-père lui fit la donation d'un de ses châteaux, situé à quelques lieues de la capitale. Lodoïska et moi, nous y joignîmes une somme d'argent assez considérable pour lui assurer un sort indépendant et tranquille. Il ne voulait pas nous quitter : nous lui ordonnâmes d'aller prendre possession de son château, et de vivre paisiblement dans l'honorable retraite que ses services lui avaient méritée. Le jour qu'il partit, je le pris à l'écart : Tu iras de ma part, lui dis-je, trouver notre monarque à Varsovie; tu lui apprendras que l'hymen m'unit à la fille de Pulauski; tu lui diras que je me suis armé pour chasser de son royaume des étrangers qui le dévastent; tu lui diras surtout que Lovzinski est l'ennemi des Russes, et n'est pas l'ennemi de son roi.

Je ne vous fatiguerai pas, mon cher Faublas, du récit de nos opérations, pendant huit années consécutives d'une guerre sanglante. Quelquefois vaincu, plus souvent vainqueur; aussi grand dans ses défaites, que redoutable après ses victoires; toujours supérieur aux événemens, Pulauski fixa sur lui l'attention de l'Europe, et l'étonna par sa longue résistance. Forcé d'abandonner une

province, il allait livrer de nouveaux combats dans une autre; et c'est ainsi que, parcourant successivement tous les palatinats, il signala dans chacun d'eux, par quelques exploits glorieux, la haine qu'il avait jurée aux ennemis de la Pologne.

Femme d'un guerrier, fille d'un héros, accoutumée au tumulte des camps, Lodoïska nous suivait partout. De cinq enfans qu'elle m'avait donnés, une fille seulement me restait, âgée de dix-huit mois. Un jour, après un combat opiniâtre, les Russes vainqueurs se précipitent dans ma tente, pour la piller. Pulauski et moi, suivis de quelques gentilshommes, nous volâmes à la défense de Lodoïska; nous la sauvâmes; mais ma fille me fut enlevée. Ma fille, par une sage précaution que sa mère n'avait pas négligée dans ces temps de division, porte gravées sous l'aisselle les armes de notre maison : mais j'ai fait jusqu'à présent d'inutiles recherches.... Hélas! Dorliska, ma chère Dorliska gémit dans l'esclavage, ou n'existe plus.

Cette perte me causa la plus vive douleur. Pulauski y parut presque insensible. Soit qu'il fût déjà occupé du grand projet qu'il ne tarda pas à me communiquer, soit que les maux de la patrie eussent seuls le droit de toucher son cœur stoïque, il rassembla les restes de son armée, prit un camp avantageux, employa plusieurs jours à le fortifier, et s'y maintint trois mois entiers contre tous les efforts des Russes. Il fallait pourtant songer à l'abandonner, les vivres commençaient à nous

manquer. Pulauski vint dans ma tente, fit retirer tous ceux qui s'y trouvaient, et dès que nous fûmes seuls, Lovzinski, me dit-il, j'ai lieu de me plaindre de toi. Autrefois tu supportais avec moi le fardeau du commandement; je pouvais me reposer sur mon gendre d'une partie de mes pénibles soins : depuis trois mois tu ne fais que pleurer, tu gémis comme une femme! Tu m'abandonnes dans un moment critique où tes secours me sont le plus nécessaires! Tu vois comme je suis pressé de toutes parts : je ne crains pas pour moi, ce n'est pas ma vie qui m'inquiète; mais, si nous périssons, l'état n'a plus de défenseurs. Réveille-toi, Lovzinski! Tu partageas si noblement mes travaux! N'en reste pas aujourd'hui l'inutile témoin! Nous nous sommes baignés dans le sang des Russes; nos concitoyens sont vengés; mais ils ne sont pas sauvés; mais bientôt peut-être nous ne pourrions plus les défendre. — Tu m'étonnes, Pulauski! d'où te viennent ces pressentimens sinistres! — Je ne m'alarme pas sans raison; considère notre position actuelle : je me suis efforcé de réveiller dans tous les cœurs l'amour de la patrie; je n'ai trouvé presque partout que des hommes avilis, nés pour l'esclavage, ou des hommes faibles qui, pénétrés de leurs malheurs, se sont bornés cependant à de stériles regrets. Quelques vrais citoyens en petit nombre se sont rangés sous mes étendards; mais huit campagnes les ont presque tous moissonnés. Je m'affaiblis par mes victoires, nos ennemis paraissent plus nombreux après leurs défaites. — Je te le répète, Pulauski.

tu m'étonnes! Dans des circonstances non moins pressantes, je t'ai vu soutenu de ton courage...

—Crois-tu qu'il m'abandonne? La valeur ne consiste pas à s'aveugler sur le danger, mais à le braver en l'apercevant. Nos ennemis préparent ma défaite; cependant, si tu le veux, Lovzinski, le jour qu'ils ont marqué pour leur triomphe, sera peut-être celui de leur perte et du salut de nos concitoyens.—Si je le veux! en doutes-tu? Parle, que veux-tu dire? que faut-il faire?—Frapper le coup le plus hardi que j'aie jamais médité. Quarante hommes d'élite se sont rassemblés à Czenstockow chez Kalevski dont on connaît la bravoure; il leur faut un chef adroit, ferme, intrépide; c'est toi que j'ai choisi.—Pulauski, je suis prêt....—Je ne te dissimulerai pas le danger de l'entreprise, le succès en est douteux; et, si tu ne réussis pas, ta perte est infaillible.—Je te dis que je suis prêt; explique-toi.—Tu n'ignores pas qu'il me reste à peine quatre mille hommes, je puis sans doute encore beaucoup tourmenter nos ennemis; mais avec de si faibles moyens je ne dois pas espérer de les forcer jamais à quitter nos provinces.... Tous nos gentilshommes accourraient sous mes drapeaux, si le roi était dans mon camp.—Que dis-tu? Pulauski, espères-tu que le roi consente à venir ici?—Non, mais il faut l'y forcer.—Oui, je sais qu'une ancienne amitié te lie avec M. de P***; mais depuis que tu soutiens avec Pulauski la cause de la liberté, tu sais aussi qu'on doit tout sacrifier au bien de sa patrie; qu'un intérêt aussi sacré...—Je connais mes

devoirs, et je les remplirai; mais que me proposes-tu? Le roi ne sort jamais de Varsovie. — Hé bien, c'est à Varsovie qu'il faut l'aller chercher, c'est du sein de sa capitale qu'il le faut arracher. — Qu'as-tu préparé pour cette grande entreprise? — Tu vois cette armée russe trois fois plus forte que la mienne, campée depuis trois mois devant moi; son général, maintenant tranquille dans ses retranchemens, attend que, forcé par la famine, je me rende à discrétion. Derrière mon camp sont des marais qu'on croit impraticables; dès qu'il fera nuit, nous les traverserons. J'ai tout disposé de manière que mes ennemis trompés s'apercevront trop tard de ma retraite, j'espère leur dérober plus d'une marche; si la fortune me seconde, je puis gagner une journée sur eux. Je m'avancerai tout droit sur Varsovie par la grande route qui mène à cette capitale, et à travers les petits corps de Russes qui rôdent toujours dans ses environs. Je compte les battre séparément, ou, s'ils se peuvent réunir pour m'arrêter, je les occuperai du moins assez pour qu'ils ne puissent t'inquiéter. Toi, cependant, Lovzinski, tu m'auras devancé. Tes quarante hommes déguisés, armés seulement de sabres, de poignards et de pistolets cachés sous leurs habits, se seront rendus à Varsovie par différentes routes. Vous attendrez que le roi sorte de son palais; vous l'enlèverez, vous l'amènerez dans mon camp.... L'entreprise est téméraire, inouie, si tu veux: l'abord est difficile, le séjour dangereux, le retour d'un péril extrême. Si tu succombes, si l'on t'arrête, tu périras, Lovzinski;

mais tu périras martyr de la liberté; mais Pulauski, jaloux d'un trépas si glorieux, gémira d'être obligé de te survivre, et quelques Russes encore te suivront au tombeau. Si au contraire le Dieu tout puissant, protecteur de la Pologne, m'inspira ce hardi projet pour terminer ses maux, si sa bonté t'accorde un succès égal à ton courage, vois quelle prospérité sera le fruit de ta noble témérité! M. de P*** ne verra dans mon camp que des soldats citoyens, ennemis des étrangers, fidèles à leur roi; sous mes tentes patriotiques il respirera, pour ainsi dire, l'air de la liberté, l'amour de son pays; les ennemis de l'Etat deviendront les siens; notre brave noblesse, revenue de son assoupissement, combattra sous les drapeaux de son roi pour la cause commune; les Russes seront taillés en pièces, ou repasseront leurs frontières.... Mon ami, tu auras sauvé ton pays.

Pulauski me tint parole. Dès que la nuit fut venue, il fit heureusement sa retraite; les marais furent traversés en silence. Mon ami, me dit alors mon beau-père, il est temps que tu nous quittes: je sais bien que ma fille a plus de courage qu'une autre femme; mais elle est épouse tendre et mère malheureuse. Ses pleurs t'attendriraient; tu perdrais dans ses embrassemens cette force d'esprit, cette fierté d'âme qui te devient aujourd'hui plus nécessaire que jamais; je te conseille de partir sans lui dire adieu. Pulauski m'en pressait vainement, je ne pus m'y déterminer. Quand Lodoïska sut que je partais seul, et nous vit bien décidés à ne pas lui dire où j'allais, elle versa des torrens de

larmes, elle s'efforça de me retenir. Je commençais à balancer : Allons, s'écria mon beau-père, partez, Lovzinski; partez : père, épouse, enfans, il faut tout sacrifier, quand il s'agit de la patrie.

Je m'éloignai; je fis une si grande diligence, que j'arrivai, vers le milieu du jour suivant, à Czenstochow. J'y trouvai quarante gentilshommes déterminés à tout. Messieurs, leur dis-je, il s'agit d'enlever un roi dans sa capitale. Les hommes capables de tenter une entreprise aussi hardie, sont seuls capables de l'achever. Le succès ou la mort nous attend. Après cette courte harangue, nous nous préparons à partir. Kaluvski, prévenu, tenait prêtes douze charrettes chargées de paille et de foin, attelées chacune de quatre bons chevaux. Nous nous déguisons tous en paysans, nous cachons nos habits, nos sabres, nos pistolets, les selles de nos chevaux dans le foin dont nos charrettes sont remplies; nous convenons de plusieurs signes et d'un mot de ralliement. Douze des conjurés, commandés par Kaluvski, feront entrer dans Varsovie les douze charrettes, qu'ils conduiront eux-mêmes. Je divise le reste de ma petite troupe en plusieurs brigades; pour éviter tout soupçon, chacun doit marcher à quelque distance, et entrer dans la capitale par différentes portes. Nous partons; le samedi 2 novembre 1771, nous arrivons à Varsovie; nous allons tous nous loger chez les Dominicains.

Le lendemain dimanche, jour à jamais mémorable dans l'histoire de la Pologne, Stravinski, couvert de haillons, se place près de la collégiale.

et va demander l'aumône jusqu'aux portes du *palais-royal*; il observe tout ce qui s'y passe. Plusieurs de nos conjurés parcourent dans la ville même les six rues étroites, qui toutes aboutissent à la grande place, où je me promène avec Kaluvski. Nous restons en embuscade pendant la matinée entière et une partie de l'après-dînée. A six heures du soir, le roi sort de son palais : on le suit, on le voit entrer dans le palais de son oncle P***, grand-chancelier de Lithuanie.

Tous nos conjurés sont avertis; ils se dépouillent de leurs mauvais habits, ils sellent leurs chevaux, ils préparent leurs armes. Dans la vaste maison des Dominicains, nos mouvemens ne sont pas aperçus. Nous sortons tous les uns après les autres, à la faveur de la nuit. Trop connu dans Varsovie pour hasarder d'y paraître sans travestissement, je gardai mes habits de paysan; je monte un cheval excellent, mais couvert d'une housse commune, et grossièrement harnaché. Je vois nos gens prendre dans le faubourg les différens postes que je leur ai désignés avant de quitter le couvent; ils sont disposés de manière que toutes les avenues du palais du grand chancelier sont gardées.

Entre neuf et dix heures du soir, le roi sort; nous remarquons que sa suite est peu nombreuse. Le carrosse était précédé de deux hommes qui portaient des flambeaux; suivaient quelques officiers d'ordonnance, deux gentilshommes et un sous-écuyer. Je ne sais quel seigneur était dans la voiture auprès du roi; il y avait deux pages aux portières, deux heiduques et deux valets de pied

derrière. Le roi s'éloigne lentement; nos conjurés se rassemblent à quelque distance, douze des plus déterminés se détachent; je me mets à leur tête, nous avançons au petit pas. Comme il y avait garnison russe à Varsovie, nous affections de parler la langue de ces étrangers, afin que notre troupe passe pour une de leurs patrouilles... Nous joignons le carrosse à cent cinquante pas à peu près du palais du grand-chancelier, entre ceux de l'évêque de Cracovie et du feu grand-général de la Pologne. Tout à coup nous passons à la tête des premiers chevaux, nous coupons brusquement le cortége; ceux qui précédaient la voiture se trouvent séparés de ceux qui l'environnaient.

Je donne le signal. Kaluvski accourt avec le reste des conjurés; je présente un pistolet au postillon, qui arrête : on tire sur le cocher, on se précipite aux portières. Des deux heiduques qui veulent les défendre, l'un tombe percé de deux balles, l'autre est renversé d'un coup de sabre sur la tête; le cheval du sous-écuyer s'abat blessé, un des pages est démonté, et son cheval pris; les balles sifflent de tous côtés.... L'attaque fut si chaude, le feu si violent que je tremblai pour la vie du roi. Celui-ci, conservant dans le péril une tête froide, était descendu de sa voiture, et cherchait à regagner le palais de son oncle. Kaluvski l'arrête, le saisit aux cheveux : sept à huit conjurés l'environnent, le désarment, le saisissent de droite et de gauche, le pressent entre leurs chevaux, qu'ils poussent à toute bride jusqu'au bout de la rue. Dans ce moment, je l'avoue, je crus que Pu-

lauski m'avait indignement trompé, que la mort du monarque était résolue, qu'il y avait un dessein formé de l'assassiner. Tout à coup je prends mon parti, je pars ventre à terre, je joins ceux qui m'avaient devancés, je leur crie d'arrêter, je menaee de tuer celui qui n'obéira pas. Le Dieu protecteur des rois veillait au salut de M. de P***. Kaluvski et ses gens s'arrêtèrent à ma voix qu'ils reconnurent. Nous mîmes le roi sur un cheval; nous reprîmes notre course au grand galop, jusqu'aux fossés qui entourent la ville, et que le monarque fut contraint de franchir avec nous.

Alors une terreur panique se répandait dans ma troupe. A cinquante pas au-delà des fossés, nous n'étions plus que sept auprès du roi. La nuit était pluvieuse et sombre; il fallait à chaque instant descendre de cheval pour sonder le terrain, dans des marais bourbeux. Le cheval du monarque s'abattit deux fois, et se cassa la jambe à sa seconde chute; dans ces mouvemens violens, le roi perdit sa pelisse, sa botte et son soulier gauche : *Si vous voulez que je vous suive,* nous dit-il, *donnez-moi un cheval et une botte.* Nous le remontâmes; et, afin de gagner la route par laquelle Pulauski m'avait promis de s'avancer, nous prîmes le chemin d'un village nommé Burakow. Le roi nous dit tranquillement : *N'allez pas de ce côté, il y a des Russes.*

Je le crus, je changeais de route. A mesure que nous avancions dans le bois de Beliany, notre nombre diminuait. Bientôt je ne vis plus avec moi que Kaluvski et Stravinski; bientôt aussi nous en-

tendîmes l'appel d'une vedette russe, nous nous arrêtâmes alarmés : Tuons-le, me dit Kaluvski ; je lui témoignai sans ménagement l'horreur que m'inspirait une pareille proposition : Hé bien, chargez-vous donc de le conduire, s'écria cet homme féroce ; il s'enfonça dans le bois, Stravinski le suivit ; je restai seul auprès du roi.

Lovzinski, me dit-il alors, c'est vous, je n'en puis plus douter ; c'est vous, j'ai reconnu votre voix. Je ne répondis pas un mot ; il reprit avec douceur : C'est vous ! qui l'eût dit, il y a dix ans ? Nous nous trouvions alors près du couvent de Beliany, distant de Varsovie d'une lieue à peu près. Lovzinski, poursuivit le roi, laissez-moi entrer dans ce couvent, et sauvez-vous. Il faut me suivre, fut toute ma réponse. C'est en vain, me dit le monarque, que vous vous êtes travesti ; c'est en vain que vous voulez à présent déguiser votre voix ; je vous ai reconnu ; je suis sûr que vous êtes Lovzinski : Ah ! qui l'eût dit il y a dix ans ? Il y a dix ans, vous auriez donné vos jours pour conserver ceux de votre ami.

Il se tut. Nous avançâmes quelque temps, en gardant le silence ; il le rompit encore : Je suis accablé de fatigue ; *si vous voulez me mener vivant, souffrez que je me repose un instant.* Je l'aidai à descendre de cheval : il s'assit sur l'herbe ; et me faisant asseoir auprès de lui, il prit une de mes mains dans les siennes : Lovzinski, vous que j'ai tant aimé, vous qui connûtes mieux que personne la pureté de mes intentions, comment se peut-il que vous vous soyez armé contre moi ? Ingrat ! ne de-

vais-je vous retrouver qu'avec mes plus cruels ennemis ? ne deviez-vous me revoir que pour m'immoler! Alors il me retraça de la manière la plus touchante les plaisirs de notre adolescence, nos liaisons plus intimes dans notre jeunesse, la tendre amitié que nous nous étions jurée, la confiance dont il m'avait toujours honoré depuis; il me parla des honneurs dont il m'aurait comblé pendant son règne, si j'avais voulu les mériter; il me reprocha surtout l'indigne entreprise dont je paraissais être le chef, mais dont il savait bien, ajouta-t-il, que j'étais seulement le premier instrument. Il en rejeta toute l'horreur sur Pulauski, en me représentant cependant que l'auteur d'un pareil attentat n'était pas seul coupable; que je n'avais pu sans crime me charger de son exécution, et que cette horrible complaisance, déjà si punissable dans un sujet, était dans un ami plus inexcusable encore. Il finit par me presser de lui laisser sa liberté : *Fuyez*, me dit-il, *et soyez sûr que, si l'on vient à moi, j'indiquerai une route opposée à celle que vous aurez prise.*

Le roi me pressait vivement : son éloquence naturelle, augmentée par le péril, portait la persuasion dans mon cœur : elle y réveillait des sentimens bien doux. Je fus ébranlé, je balançai d'abord; mais Pulauski triompha. Je crus entendre le fier républicain me reprocher ma faiblesse. Mon cher Faublas, l'amour de la patrie a peut-être son fanatisme et ses superstitions; mais, si je fus coupable, je le suis encore. Vous me voyez plus que jamais persuadé qu'en forçant le mo-

narque de remonter à cheval, je fis une action courageuse et bonne. Ainsi, s'écria-t-il douloureusement, vous rejetez la prière qu'un ami vous adresse! Vous refusez le pardon que votre roi vous offre! Hé bien partons; je me livre à mon mauvais destin, ou je vous abandonne au vôtre.

Nous recommençâmes à marcher : mais les reproches du monarque, ses instances, ses menaces même, les combats que j'avais soutenus intérieurement, m'avaient tellement troublé, que je ne voyais plus mon chemin. Errant dans la campagne, je ne tenais aucune route certaine : après une demi-heure de marche, nous nous trouvâmes à Marimont (près de Varsovie); je m'étais égaré, nous étions revenus sur nos pas.

A un quart de lieue de-là nous tombâmes dans un parti russe. Le roi se fit reconnaître à celui qui le commandait, ensuite il ajouta : Ce soir je me suis égaré à la chasse; ce bon paysan que vous voyez, voulait, avant de me remettre dans mon chemin, me donner dans sa chaumière un frugal repas; mais, comme je crois avoir vu des soldats de Pulauski rôder dans les environs, je voudrais rentrer promptement dans Varsovie, et vous me feriez plaisir de m'accompagner jusque-là. Quant à toi, mon ami, me dit-il, je ne suis pas fâché que tu aies pris une peine inutile; car j'aime autant retourner dans ma capitale, accompagné de ces messieurs, que d'aller plus loin avec toi. Cependant il serait singulier que je te laissasse sans récompense; que veux tu? Parle, je t'accorderai la grâce que tu me demanderas.

Faublas, vous concevez combien je fus troublé; je doutais encore des intentions du roi. Je cherchais à démêler le véritable sens d'un discours équivoque, plein d'une ironie bien amère, ou d'une adresse bien magnanime. M. de P*** me laissa quelque temps ma pénible incertitude: Je te vois bien embarrassé, reprit-il enfin avec un air de bonté qui me pénétra; tu ne sais que choisir! Allons, mon ami, embrasse-moi; il y a plus d'honneur que de profit à embrasser un roi, ajouta-t-il, en riant: cependant il faut convenir qu'à ma place, bien des monarques ne seraient pas aujourd'hui si généreux que moi. Il partit à ces mots, et me laissa confondu de tant de grandeur d'âme.

Cependant le péril auquel le roi venait de me dérober si généreusement allait renaître à chaque instant pour moi. Il était plus que probable qu'un grand nombre de courriers, expédiés de Varsovie, répandaient de tous côtés l'étonnante nouvelle de l'enlèvement du monarque. Déjà sans doute on poursuivait chaudement les ravisseurs; mon équipage remarquable pouvait me trahir dans ma fuite; et, si je retombais entre les mains des Russes mieux instruits, tous les efforts du roi ne pourraient me sauver. En supposant que Pulauski eût obtenu tout le succès qu'il se promettait, il devait être encore éloigné, dix lieues au moins me restaient à faire, et mon cheval était rendu. J'essayai de le pousser: il n'eut pas couru cinq cents pas, qu'il creva sous moi. Un cavalier bien monté passait dans ce moment sur la route, il vit tomber

l'animal, et croyant pouvoir s'amuser aux dépens d'un pauvre paysan, il me dit : Mon ami, je t'avertis que ton bon cheval ne vaut plus rien. Piqué de la bouffonnerie, je résolus aussitôt de punir le railleur, et d'assurer ma fuite en même temps. Je lui présentai brusquement un de mes pistolets, je le forçai de me livrer sa monture; et je vous avouerai même que, pressé par la circonstance, je le dépouillai d'un bon manteau, aussi ample que léger, sous lequel je cachai mes habits grossiers qui m'auraient pu faire reconnaître. Je jetai ma bourse pleine d'or aux pieds du voyageur démonté, et je m'éloignai de toute la vitesse de mon nouveau cheval.

Il était frais et vigoureux; je fis douze lieues d'une traite : enfin je crus entendre le bruit du canon, je conjecturai que mon beau-père n'était pas loin et combattait les Russes. Je ne m'étais pas trompé ; j'arrivai sur le champ de bataille, au moment où l'un de nos régimens lâchait pied. Je me fis reconnaître des fuyards; et, les ayant ralliés derrière une colline prochaine, je vins prendre en flanc les ennemis, auxquels Pulauski faisait face avec le reste des troupes. Nous chargeâmes si à propos et avec tant de vigueur, que les Russes furent enfoncés après un grand carnage des leurs. Pulauski daigna m'attribuer l'honneur de leur défaite : Ah! me dit-il en m'embrassant, après avoir entendu les détails de mon expédition, si tes quarante hommes t'avaient égalé en courage, le roi serait à présent dans mon camp; mais le ciel ne l'a pas voulu. Je lui rends grâces de ce

qu'au moins il t'a conservé pour nous; je te rends grâces du service important que tu m'as rendu; sans toi Kaluvski assassinait le monarque; et mon nom était couvert d'un opprobre éternel. J'aurais pu, ajouta-t-il, m'avancer encore l'espace de deux milles; mais j'ai mieux aimé asseoir mon camp dans cette position respectable. Hier sur ma route j'ai surpris et taillé en pièces un parti russe; j'ai battu ce matin deux de leurs détachemens : un autre corps considérable, ayant recueilli les débris de ceux-là, a profité des ténèbres pour m'attaquer. Mes soldats, fatigués d'une longue marche et de trois combats consécutifs, commençaient à plier; la victoire est rentrée avec toi dans mon camp. Retranchons-nous ici : attendons-y l'armée russe, et combattons jusqu'au dernier soupir.

Cependant le camp retentissait de cris d'allégresse; nos soldats victorieux mêlaient mes louanges à celles de Pulauski. Au bruit de mon nom que mille voix repétaient, Lodoïska accourut à la tente de son père. Elle me prouva l'excès de sa tendresse par l'excès de sa joie; il fallut recommencer le récit des dangers que j'avais courus. Elle ne put, sans répandre des larmes, apprendre la rare générosité du monarque : Qu'il est grand! s'écria-t-elle avec transport, qu'il est digne d'être roi, celui qui t'a pardonné! Que de pleurs il épargne à l'épouse que tu délaissais, à l'amante que tu ne craignais pas de sacrifier! Cruel! n'est-ce donc pas assez des dangers auxquels tu t'exposes chaque jour?.... Pulauski interrompit durement sa fille : Femme indiscrète et faible! est-ce devant moi

qu'on ose tenir de pareils discours? Hélas! répondit-elle, faudra-t-il que je tremble sans cesse pour les jours d'un père et d'un époux? Lodoïska m'adressait ainsi ses plaintes touchantes, et soupirait après un avenir meilleur, tandis que la fortune nous préparait les plus affreux revers.

Nos cosaques venaient de tous côtés nous avertir que l'armée russe approchait. Pulauski comptait qu'il serait attaqué au point du jour, il ne le fut pas; mais, au milieu de la nuit suivante, on vint m'annoncer que les Russes se préparaient à forcer nos retranchemens. Pulauski, toujours prêt, les défendait déjà : il fit dans cette funeste nuit tout ce qu'on pouvait attendre de son expérience et de sa valeur. Nous repoussâmes les assaillans cinq fois, mais ils revenaient sans cesse à la charge avec des troupes fraîches; et leur dernière attaque fut si bien concertée, qu'ils pénétrèrent dans le camp, par trois endroits en même temps. Zaremba fut tué à mes côtés; une foule de noblesse périt dans cette action sanglante : les ennemis ne faisaient point de quartier. Furieux de voir périr tous mes amis, je voulais me jeter dans les bataillons russes : Insensé! me dit Pulauski, quelle aveugle fureur t'égare! Mon armée est entièrement détruite, mais mon courage me reste. Pourquoi mourir inutilement ici? Viens : je veux te conduire dans des climats où nous pourrons susciter aux Russes de nouveaux ennemis. Vivons, puisque nous pouvons encore servir notre pays; sauvons-nous, sauvons Lodoïska. — Lodoïska! j'allais l'abandonner! Nous courûmes à sa tente, il

était encore temps : nous l'enlevâmes, nous nous enfonçâmes dans les bois voisins, et une partie de la matinée, nous nous hasardâmes d'en sortir, et de nous présenter à la porte d'un château que nous crûmes reconnaître. C'était en effet celui d'un gentilhomme nommé *Micislas*, qui avait servi quelque temps dans notre armée. Micislas nous reconnut, et nous offrit un asile, qu'il nous conseilla de n'accepter que pour quelques heures. Il nous dit qu'une nouvelle bien étonnante s'était répandue la veille, et paraissait se confirmer; qu'on avait osé enlever le roi dans Varsovie même; que les Russes avaient poursuivi les ravisseurs, et ramené le monarque dans sa capitale; et qu'enfin, il était question de mettre à prix la tête de Pulauski soupçonné d'être l'auteur de la conjuration. Croyez-moi, ajouta-t-il, que vous ayez, ou non, trempé dans ce complot hardi, fuyez, laissez ici vos uniformes, qui vous trahiraient, je vais vous faire donner des habits moins remarquables; et quant à Lodoïska, je me charge de la conduire moi-même au lieu que vous aurez choisi pour sa retraite.

Lodoïska interrompit Micislas : le lieu de ma retraite! ce sera celui de leur fuite; je les accompagnerai partout. Pulanski représenta à sa fille qu'elle ne pourrait soutenir les fatigues d'une longue route, et que d'ailleurs nous serions exposés à des dangers toujours renaissans. Plus le péril est grand, lui répliqua-t-elle, plus je dois le partager avec vous. Vous m'avez répété cent fois que la fille de Pulauski ne devait pas être une femme

ordinaire; depuis huit ans, je n'ai vécu qu'au milieu des alarmes; je n'ai vu que des scènes de carnage et d'horreur. La mort m'environnait de toutes parts; elle me menaçait à chaque instant; vous ne me permettiez pas de la braver à vos côtés; mais la vie de Lodoïska ne tenait-elle pas à celle de son père? Lovzinski! le coup qui t'aurait frappé n'aurait-il pas entraîné ton amante au tombeau? et depuis quand ne suis-je plus digne....? J'interrompis Lodoïska; je me joignis à son père pour lui détailler les raisons qui nous déterminaient à la laisser en Pologne; elle m'écoutait avec impatience : Ingrat! s'écria-t-elle, vous partiriez sans moi! Oui, répliqua Pulauski, vous resterez avec les sœurs de Lovzinski, et je lui défends..... Sa fille, hors d'elle-même, ne le laissa pas achever : Mon père, je connais vos droits; je les respecte, ils me seront toujours sacrés; mais vous n'avez pas celui d'enlever une femme à son époux... Ah! pardon! je vous offense, je m'égare; mais plaignez ma douleur... excusez mon désespoir... Mon père! Lovzinski! écoutez-moi tous deux : je veux vous accompagner partout... Partout, oui, je vous suivrai malgré vous! Lovzinski, si ton épouse a perdu tous les droits qu'elle eut sur ton cœur, ressouviens-toi du moins de ton amante. Rappelle-toi cette nuit effroyable où j'allais périr dans les flammes, ce moment terrible où tu montas dans la tour embrasée, en criant : Vivre ou mourir avec Lodoïska! Hé bien, ce que tu sentais alors, je l'éprouve aujourd'hui! Je ne connais pas de plus grand malheur que celui d'être séparée de

vous; je dis à mon tour : Vivre ou mourir avec mon père et mon époux! Malheureuse! que deviendrai-je si vous me quittez? Réduite à vous pleurer tous deux, où trouverai-je des adoucissemens à ma peine? Mes enfans me consoleront-ils? Hélas! en deux ans la mort m'en a enlevé quatre; les Russes, aussi impitoyables qu'elle, m'ont arraché le dernier! Je n'ai plus que vous dans le monde, et vous voulez m'abandonner! O mon père! ô mon époux! que deux noms si chers ne vous trouvent pas insensibles! Ayez pitié de Lodoïska!

Ses sanglots lui coupèrent la parole. Micislas pleurait; mon âme était déchirée : Tu le veux, ma fille; hé bien, j'y consens, dit Pulauski; mais veuille le ciel ne pas me punir de ma complaisance! Lodoïska nous embrassa tous deux, avec autant de joie que si nos malheurs avaient été finis. Je laissai à Micislas deux lettres, qu'il se chargea de remettre. L'une était adressée à mes sœurs, et l'autre à Boleslas. Je leur disais adieu, je leur recommandais de ne rien négliger pour retrouver ma chère Dorliska. Il fallut déguiser ma femme : elle prit des habits d'homme; nous échangeâmes les nôtres, nous employâmes tous les moyens connus pour nous défigurer en apparence. Ainsi travestis, armés de nos sabres et de nos pistolets, chargés d'une somme assez considérable en or, de quelques bijoux, et de tous les diamans de Lodoïska, nous prîmes congé de Micislas, et nous nous hâtâmes de regagner les bois.

Pulauski nous communiqua le dessein qu'il

avait formé de se réfugier en Turquie. Il espérait obtenir du service dans les armées du Grand-Seigneur, qui depuis deux ans soutenait contre la Russie une guerre malheureuse. Lodoïska ne parut point effrayée du long trajet que nous avions à faire; comme elle ne pouvait être ni reconnue, ni recherchée, elle se chargea du soin d'aller à la découverte, et de nous apporter nos provisions. Dès que le jour paraissait, nous nous retirions dans les bois; cachés dans des troncs d'arbres, ou dans des touffes d'épines, nous attendions le retour de la nuit pour continuer notre marche. C'est ainsi que pendant plusieurs jours nous échappâmes aux recherches des Russes, qui nous poursuivaient vivement.

Un soir que Lodoïska, toujours déguisée en paysan, revenait d'un hameau voisin, où elle avait été acheter des vivres qu'elle nous apportait, deux maraudeurs russes l'attaquèrent à l'entrée de la forêt dans laquelle nous nous étions cachés. Après l'avoir volée, ils se préparèrent à la dépouiller. Aux cris qu'elle poussa, nous sortîmes de notre retraite : les deux brigands se sauvèrent dès qu'ils nous virent; mais nous craignîmes qu'ils ne racontassent leur aventure au corps dont ils faisaient partie, et que, cette rencontre singulière ayant excité les soupçons, on ne vînt nous arracher de nos asiles. Nous resolûmes de changer de route; et, pour qu'on ne pût soupçonner celle que nous avions prise, il fut décidé, qu'au lieu de nous avancer directement sur les frontières de la Turquie, nous gagnerions par un long detour la Po-

lésie, ensuite la Crimée, d'où nous passerions à Constantinople.

Après les marches les plus pénibles, nous entrâmes dans la Polésie. Pulauski pleura en quittant son pays. Au moins, s'écria-t-il douloureusement, je l'ai servi de tout mon pouvoir, et ne le quitte que pour le servir encore !

Tant de fatigues avaient épuisé les forces de Lodoïska. Arrivés à Novogorod, nous nous y arrêtâmes à cause d'elle. Notre dessein était de l'y laisser reposer quelques jours; mais les gens du pays, que nous questionnâmes sans affectation, nous dirent que des troupes parcouraient les environs, pour arrêter un certain Pulauski, qui avait fait enlever le roi de Pologne. Justement alarmés, nous ne restâmes que quelques heures dans cette ville, où nous achetâmes des chevaux. Nous passâmes la Desna au-dessus de Czernicove; et, suivant les bords de la Sula, nous la traversâmes à Perevoloczna, où nous apprîmes que Pulauski, reconnu à Novogorod, n'avait été manqué que de quelques heures à Nézin; et qu'il était suivi de près. Il fallut fuir, et changer encore de route : nous nous enfonçâmes dans les immenses forêts qui couvrent le pays entre la Sula et la Sem.

Nous vîmes une caverne, dans laquelle nous voulûmes nous établir. Un ours nous disputa l'entrée de cet asile aussi affreux que solitaire : nous le tuâmes ! nous mangeâmes ses petits. Pulauski était blessé; Lodoïska épuisée se soutenait à peine; le froid était déjà rigoureux. Poursuivis par les Russes dans les endroits habités, menacés par les

animaux féroces dans ce vaste désert, sans autres armes que nos épées, bientôt réduits à manger nos chevaux; qu'allions-nous devenir? Le danger de mon beau-père et de ma femme était si pressant, qu'aucun autre ne m'effraya plus. Je résolus de leur procurer, à quelque prix que ce fût, les secours qu'exigeait leur situation, plus déplorable encore que la mienne; et les quittant tous deux, en leur promettant de venir bientôt les rejoindre, j'emportai une partie des diamans de Lodoïska, et je suivis les bords du Varsklo. Vous remarquerez, mon cher Faublas, qu'un voyageur égaré dans ces vastes contrées, réduit à y errer sans boussole et sans guide, est obligé de suivre les rivières, parce que c'est sur leurs bords que se rencontrent plus communément les habitations. Il m'importait de gagner le plus tôt possible une ville marchande; je suivis donc les bords du Warsklo, et marchant jour et nuit, je me trouvai à Pultawa, à la fin de la quatrième journée. Je me fis passer dans cette ville pour un marchand de Bielgorod: je sus qu'on y cherchait Pulauski, que l'impératrice de Russie avait envoyé son signalement de tous les côtés, avec ordre de le saisir mort ou vif partout où on le trouverait. Je me hâtai de vendre mes diamans, d'acheter de la poudre, des armes, des provisions de toute espèce, différens outils, des meubles grossiers mais nécessaires, tout ce que je jugeai le plus propre à adoucir notre misère; je chargeai tout cela sur un chariot attelé de quatre chevaux, dont je fus l'unique conducteur. Mon retour fut

aussi difficile que fatigant; huit jours entiers se passèrent avant que j'arrivasse à la forêt.

C'était là que se terminait mon voyage pénible et dangereux; j'allais secourir mon beau-père et ma femme, j'allais revoir ce que j'avais de plus cher au monde; et cependant, mon cher Faublas, je ne pus me livrer à la joie. Vos philosophes ne croient point aux pressentimens..... Mon ami, je vous assure que j'éprouvais une inquiétude involontaire; mon âme était consternée, je ne sais quoi semblait m'avertir que je touchais au moment le plus douloureux de ma vie.

J'avais, en partant, placé par intervalle des cailloux pour reconnaître ma route, je ne les trouvai plus; j'avais enlevé avec mon sabre quelques parties de l'écorce de plusieurs arbres, que je ne pus reconnaître; j'entrai dans la forêt, je criai de toutes mes forces, je tirai de temps en temps des coups de fusil, personne ne me répondit. Je n'osais m'engager trop avant, de peur de me perdre; je n'osais m'éloigner beaucoup de mon chariot, si nécessaire à Pulauski, à sa fille, à moi-même.

La nuit qui survint, m'obligea de cesser mes recherches; je passai celle-là comme les précédentes. Enveloppé de mon manteau, je me couchai sous ma charrette, que j'eus soin d'entourer de mes gros meubles, dont je me faisais ainsi un rempart contre les bêtes féroces. Je ne pus dormir: le froid se faisait vivement sentir, la neige tombait en abondance; au point du jour la terre en était

couverte. Je ressentis alors un mortel découragement; mes cailloux, qui auraient pu m'indiquer ma route, étaient tous enterrés; il paraissait impossible que je retrouvasse mon beau-père et ma femme.

Le cheval qui leur restait à mon départ, les avait-il nourris jusqu'alors? La faim, l'horrible faim ne les avait-elle pas forcés à sortir de leur retraite? Étaient-ils encore dans ces affreux déserts? S'ils n'y étaient plus, où pourrais-je les retrouver? Où traînerais-je sans eux ma misérable vie?.... Mais pouvais-je croire que Pulauski eût abandonné son gendre, que Lodoïska eût consenti à se séparer de son époux? Non, sans doute. Ils étaient donc dans cette affreuse solitude; et, si je les abandonnais, ils allaient y mourir de faim et de froid! Cette réflexion désespérante me détermina; je n'examinai plus si, en m'éloignant beaucoup de mon chariot, je ne courais pas le danger de ne pouvoir plus le retrouver. Porter quelques secours à mon beau-père et à ma femme, voilà ce qui me pressait le plus!

Je pris mon fusil et de la poudre, je chargeai des provisions sur un de mes chevaux : je m'engageai dans la forêt beaucoup plus avant que la veille; je criai de toutes mes forces, je fis avec mon fusil de fréquentes décharges..... Le plus morne silence régnait autour de moi!

Je me trouvais dans un endroit de la forêt très-épais, il n'y avait plus de passage pour mon cheval, je l'attachai à un arbre, et mon désespoir l'emportant sur toute autre considération, je m'a-

vançai toujours avec mon fusil et une partie de mes provisions. J'errai plus de deux heures encore, et mon inquiétude ne faisait que redoubler, lorsqu'enfin j'aperçus des pas humains empreints sur la neige.

L'espérance me rendit des forces, je suivis les traces toutes fraîches : bientôt je vis Pulauski à peu près nu, exténué par la faim, presque méconnaissable à mes propres yeux. Il faisait des efforts pour se traîner vers moi et pour répondre à mes cris. Dès que je l'eus joint, il se jeta avec avidité sur les alimens que je lui offris, et les dévora. Je lui demandai où était Lodoïska. Hélas! me dit-il, tu vas la voir! Le ton dont il prononça ces paroles, me fit trembler. J'arrivai à la caverne, trop préparé au funeste spectacle qui m'y attendait. Lodoïska enveloppée de ses habits, couverte de ceux de son père, était étendue sur un lit de feuilles à moitié pourries. Elle souleva avec effort sa tête appesantie ; et refusant les alimens que je lui offrais : Je n'ai pas faim, me dit-elle; la mort de mes enfans, la perte de Dorliska, nos marches si longues, si pénibles, vos dangers toujours renaissans! voilà ce qui m'a tuée. Je n'ai pu résister à la fatigue et au chagrin.... Mon ami, je suis mourante.... J'ai entendu ta voix, mon âme s'est arrêtée..... Je te revois! Lodoïska devait mourir dans les bras de l'époux qu'elle adore!... Secoure mon père.... qu'il vive!.... Vivez tous deux, consolez-vous, oubliez-moi... Cherchez partout ma chère... Elle ne put prononcer le nom de sa fille, elle expira.

Son père lui creusa un tombeau à quelques pas de la caverne ; je vis la terre engloutir tout ce que j'aimais!... Quel moment!... Pulauski veilla sur mon désespoir; il me força de survivre à Lodoïska.

Lovzinski voulut continuer; ses sanglots l'interrompirent. Il me demanda un moment, passa dans un cabinet voisin, et ne tarda pas à rentrer, une miniature à la main. Voilà, me dit-il, le portrait de ma petite Dorliska; voyez comme elle était déjà belle! Dans ses traits à peine développés, je reconnais tous les traits de sa mère..... Ah! si du moins..... J'interrompis Lovzinski. La charmante figure! m'écriai-je; elle ressemble à ma jolie cousine! Voilà bien le propos d'un amant, répondit-il; l'objet qu'il adore, il le voit partout!..... Ah! mon ami, si du moins Dorliska m'était rendue! Mais depuis douze ans qu'on la cherche inutilement, je ne dois plus l'espérer.

Ses yeux se remplissaient encore de larmes qu'il s'efforça de retenir; il reprit d'un ton pénétré l'histoire de ses malheurs.

Pulauski, que son courage n'abandonnait jamais, et dont les forces s'étaient ranimées, m'obligea de m'occuper avec lui du soin de notre subsistance. En suivant sur la neige l'empreinte de mes propres pas, nous arrivâmes au lieu où j'avais laissé mon chariot, que nous déchargeâmes aussitôt, et que nous brûlâmes ensuite, pour ôter à nos ennemis le plus léger indice de notre retraite. A l'aide de nos chevaux, pour lesquels nous trouvâmes un passage, en faisant plusieurs détours,

nous parvînmes à transporter dans notre caverne nos meubles et nos provisions qu'il fallait ménager, si nous voulions rester long-temps dans cette solitude. Nous tuâmes nos chevaux, que nous ne pouvions nourrir. Nous vécûmes de leur chair, que la rigueur de la saison conserva pendant quelques jours : elle se corrompit enfin ; et, notre chasse ne nous procurant que des secours insuffisans, il fallut entamer nos provisions, qui se trouvèrent au bout de trois mois entièrement consommées.

Quelques pièces d'or, et la plus grande partie des diamans de Lodoïska nous restaient encore. Ferais-je un second voyage à Pultawa ? ou bien nous hasarderions-nous à quitter notre retraite ? Nous avions déjà si cruellement souffert dans cette solitude, que nous prîmes le dernier parti.

Nous sortîmes de la forêt, nous passâmes la Sem près de Rilks, nous achetâmes un bateau, et, déguisés en pêcheurs, nous descendîmes la Sem, nous entrâmes dans la Desna. Notre bateau fut visité à Czernicove : la misère avait tellement défiguré Pulauski, qu'il était impossible de le reconnaître. Nous entrâmes dans le Dnieper, nous traversâmes Kiove à Krylow. Là, nous fûmes obligés de recevoir dans notre bateau, et de passer à l'autre bord, des soldats russes qui allaient joindre une petite armée employée contre Pugatchew. Nous apprîmes à Zaporiskaia la prise de Bender et d'Oczakow, la conquête de la Crimée, la défaite et la mort du visir Oglou. Pulauski désespéré voulait traverser les vastes contrées qui le sépa-

raient de Pugatchew, et se joindre à cet ennemi des Russes; mais nos fatigues nous forcèrent de rester à Zaporiskaia. La paix, qui fut conclue bientôt après entre la Porte et la Russie, nous laissa les moyens d'entrer en Turquie.

Nous traversâmes à pied, et toujours déguisés, le Boudziac, une partie de la Moldavie, de la Valachie; et, après des fatigues inouïes, nous arrivâmes à Andrinople. On nous arrêta; on nous accusa devant le cadi d'avoir voulu vendre sur notre route des diamans que nous avions apparemment volés : les mauvais habits dont nous étions couverts avaient donné lieu à ce soupçon. Pulauski se découvrit au cadi, qui nous envoya sous sûre garde à Constantinople.

Nous fûmes admis à l'audience du grand-seigneur. Il nous fit donner un logement, et nous assigna sur son trésor un honnête revenu. Alors j'écrivis à mes sœurs et à Boleslas. Nous apprîmes, par leurs réponses, que les biens de Pulauski étaient saisis, qu'il était dégradé et condamné à perdre la tête. Mon beau-père fut consterné; il s'indigna qu'on l'eût accusé d'un régicide; il écrivit pour sa justification. Toujours dévoré de l'amour de son pays, toujours guidé par la haine mortelle qu'il avait jurée à ses ennemis, il ne cessa, pendant quatre ans que nous restâmes en Turquie, d'y intriguer pour que la Porte déclarât la guerre à la Russie. En 1774, il reçut avec des transports de rage la nouvelle de la triple invasion de la Pologne, qui enlevait à la république le tiers de ses possessions. Ce fut au prin-

temps de 1776 que les insurgens se décidèrent à soutenir par les armes leurs droits violés. Mon pays a perdu sa liberté, me dit Pulauski; ah! du moins combattons pour celle d'un peuple nouveau!

Nous passâmes en Espagne; nous nous embarquâmes sur un vaisseau qui faisait voile pour la Havane, d'où nous nous rendîmes à Philadelphie. Le congrès nous employa dans l'armée du général Washington. Pulauski, consumé d'un noir chagrin, exposait sa vie comme un homme à qui elle était devenue insupportable; on le trouvait toujours aux postes les plus dangereux : vers la fin de la quatrième campagne, il fut blessé à mes côtés. On l'emportait dans sa tente : Je sens que ma fin s'approche, me dit-il; il est donc vrai que je ne reverrai pas mon pays! Cruelle bizarrerie de la destinée! Pulauski tombe martyr de la liberté américaine, et les Polonais sont esclaves!... Mon ami, ma mort serait affreuse, s'il ne me restait un rayon d'espérance. Ah, puissé-je ne pas m'abuser!.. Non, je ne m'abuse point, poursuivit-il d'une voix plus forte. Un Dieu consolateur offre à mes derniers regards l'avenir, l'heureux avenir qui s'approche; je vois l'une des premières nations du monde sortir d'un long sommeil et redemander à ses oppresseurs son honneur et ses droits antiques, ses droits sacrés, imprescriptibles, ceux de l'humanité. Je vois dans une immense capitale, long-temps déshonorée par toutes les espèces de servitudes, une foule de soldats se montrer citoyens, et des milliers de citoyens devenir soldats. Sous leurs coups redoublés la Bastille s'é-

croule; le signal est donné d'une extrémité de l'empire à l'autre : le règne des tyrans est fini. Un peuple voisin, quelquefois ennemi, mais toujours généreux, mais toujours digne juge des grandes actions, vient d'applaudir à ces efforts inattendus, couronnés d'un si prompt succès. Ah! puisse une estime réciproque commencer et affermir entre les deux peuples une inaltérable amitié! Puisse cette horrible science de fourberies et de trahisons, que les cours ont appelée *politique,* ne pas apporter d'obstacle à cette fraternelle réunion! Nobles rivaux de talens et de philosophie, Français, Anglais, laissez enfin, et laissez pour jamais ces discordes sanglantes dont la fureur s'est trop souvent étendue sur les deux mondes; ne vous partagez plus l'empire de l'univers que par la force de vos exemples et l'ascendant de votre génie! Au lieu du cruel avantage d'épouvanter les nations et de les soumettre, disputez-vous la gloire plus solide d'éclairer leur ignorance et de briser leurs fers!

Approche, ajouta Pulauski, regarde à quelques pas de nous, au milieu du carnage, parmi tant de guerriers fameux, un guerrier célèbre entre tous par son mâle courage, ses vertus vraiment républicaines et ses talens prématurés. C'est l'héritier d'un nom depuis long-temps cher, mais qui n'avait pas besoin de la gloire de ses aïeux pour illustrer son nom. C'est ce jeune La Fayette, déjà l'honneur de la France et l'effroi des tyrans : cependant il commence à peine ses immortels travaux. Envie son sort, Lovzinski; tâche d'imiter ses vertus, marche le plus près que tu pourras sur

les pas d'un grand homme : celui-ci, digne élève de Washington, sera bientôt le Washington de son pays. C'est à peu près dans le même temps, mon ami ; c'est à cette mémorable époque de la régénération des peuples, que la justice éternelle doit ramener aussi pour nos concitoyens les jours de la vengeance et de la liberté. Alors, Lovzinski, en quelque lieu que tu sois, que ta haine se réveille ! Tu combattis si glorieusement pour la Pologne ! Que le souvenir de nos injures et de nos exploits échauffe ton courage ! Que ton épée, tant de fois rougie du sang ennemi, se tourne encore contre les oppresseurs ! Qu'ils frémissent en te reconnaissant ! Qu'ils tremblent en se rappelant Pulauski ! Ils nous ont ravi nos biens, ils ont assassiné ta femme, ils t'ont arraché ta fille, ils ont flétri mon nom !.... Les barbares ! ils se sont partagé nos provinces ! Lovzinski, voilà ce qu'il ne faut jamais oublier. Quand nos persécuteurs ont été ceux de la patrie, la vengeance devient indispensable et sacrée. Tu dois aux Russes une haine éternelle, tu dois à ton pays la dernière goutte de ton sang.

Il dit : il expira au siége de Savannah, en 1776. La mort, en le frappant, m'enleva ma dernière consolation.

Mon ami, j'ai combattu pour les États-Unis jusqu'à l'heureuse paix qui vient d'assurer leur indépendance. M. de C***, qui a long-temps servi en Amérique, dans le corps que commandait le marquis de la Fayette, M. de C*** m'a donné une lettre de recommandation pour le baron de Faublas. Celui-ci a pris à mon sort un intérêt si vif,

que bientôt nous nous sommes liés d'une étroite amitié. Je n'ai quitté sa province que pour venir m'établir à Paris, où je savais qu'il ne tarderait pas à me suivre. Cependant mes sœurs ont rassemblé quelques faibles débris de ma fortune, jadis immense. Mes sœurs, instruites de mon arrivée ici, et du nom que j'y ai pris, m'écrivent que dans quelques mois elles viendront consoler par leur présence l'infortuné Duportail.

Lovzinski resta comme abîmé dans ses réflexions douloureuses; enfin il me dit qu'il avait mis en moi ses plus chères espérances; que le dessein de mon père était de me faire voyager l'année prochaine. J'interrompis M. Duportail, pour l'assurer que je passerais quelques mois en Pologne, et que je ne négligerais rien pour me procurer quelques lumières sur le sort de Dorliska.

Il était tard quand je quittai M. Duportail; cependant mon premier soin, en rentrant à l'hôtel, fut d'appeler M. Person. Il accepta avec reconnaissance la bague que j'avais achetée le matin; et, sans se faire beaucoup presser, il m'avoua que la veille il avait instruit Adélaïde de l'étrange visite que madame de B*** m'avait rendue chez moi. J'avais remarqué ce joli cavalier, me dit-il, et vous devez vous souvenir que je me trouvai sur l'escalier, quand M. Duportail nomma la marquise de B***. Je priai M. Person d'être à l'avenir plus réservé : il me quitta en me renouvelant les assurances de son désintéressement et de sa discrétion.

Rosambert avait donc raison! Sophie m'aimait!

une indiscrétion de M. Person avait fait tout le mal. Sophie jalouse..... Mais comment l'apaiser ? comment dissiper ses alarmes? comment la voir?... J'aurais pu me dispenser de me mettre au lit; l'inquiétude chassa le sommeil : toute la nuit je m'occupai de mes peines, des peines de Sophie. Il faut avouer cependant que je songeai quelquefois au vicomte de Florville; mais la marquise était si malheureuse! les momens que je donnai à son souvenir furent si courts! les idées qu'il me fit naître furent si différentes!... On serait bien sévère si l'on ne m'excusait pas.

Je ne savais encore quel parti prendre, quand le jour parut. Mon conseiller arriva enfin pour me déterminer. M. Person a fait la faute, me dit Rosambert, c'est à lui de la réparer. Faites une lettre pour mademoiselle de Pontis; que le cher gouverneur s'en charge, et la remette à mademoiselle de Faublas, qui ne manquera pas de la porter à son adresse. J'écrivis; M. Person, devenu le plus complaisant des hommes, accepta sans difficulté la commission délicate que je confiais à son zèle. Il la fit assez promptement; il m'apporta une réponse de ma jolie cousine.

Elle était courte; elle fut bientôt lue.... Rosambert, sautez de joie; baisez ces deux lignes, écoutez :

« Vous dites que vous n'aimez pas la marquise! « ah, si je pouvais en être sûre! »

Dans l'excès de ma joie, je sautai au cou de M. Person, Vous êtes content de cette réponse, me dit-il; hé bien, j'ai encore une nouvelle plus

heureuse à vous apprendre. — Dites, mon cher gouverneur, dites vite. — Monsieur, mademoiselle votre sœur m'a d'abord demandé de vos nouvelles, avec beaucoup d'intérêt. Elle a rougi quand je l'ai priée de remettre votre lettre à mademoiselle de Pontis : *M. Person, vous direz à mon frère que depuis hier, Sophie désolée m'a tout conté; vous lui direz que maintenant je connais mieux que lui la maladie de sa cousine; et même que j'ai lu la recette en question. Je ne suis plus étonnée que le baron se soit fâché!... Monsieur, attendez un moment, je vais porter la lettre... C'est peut-être pousser la complaisance bien loin; mais mon frère se chagrine, ma bonne amie souffre, je n'examine que cela...* Elle est revenue quelques momens après avec ce billet. En me le donnant, elle m'a demandé d'un air embarrassé si l'on ne vous verrait pas. Je lui ai objecté l'expresse défense du baron. Elle m'a observé, en rougissant beaucoup, que madame Munich se levait rarement avant dix heures; que le baron ne se levait jamais plus tôt, et qu'enfin la porte du couvent s'ouvrait à huit heures précises. Hé bien, mademoiselle, lui ai-je dit, demain matin. M. votre frère... Elle m'a interrompu : *Oui, demain matin; qu'il n'y manque pas!*

Que la journée s'écoula lentement! quelle mortelle nuit la suivit! Cent fois je fus tenté d'arrêter mon horloge et d'avancer mes montres! Enfin j'entendis sonner l'heure tant désirée. Je volai au couvent : Adélaïde vint au parloir, Sophie l'accompagnait.

Ah, ma sœur! ah, mademoiselle! Je joignis

leurs jolies mains, que je baisai tour à tour. Sophie trop émue fut obligée de s'asseoir. Vous nous avez donné bien du chagrin, me dit-elle; et je vis ses yeux se remplir de larmes. Comment exprimer la douceur de celles que je versai : Vous souffrez, me dit Adélaïde. — Non, ma sœur; jamais un moment plus heureux.... Mais ceux que vous passez avec la marquise? interrompit Sophie en tremblant. — Ma jolie cousine, ma chère Sophie, croyez-vous que je puisse l'aimer? — Pourquoi donc la voyez-vous si souvent? — Je ne la verrai plus; je vous promets que je ne la verrai plus. — Ah! si vous me trompez..? — Pourquoi donc te tromperait-il, ma bonne amie, puisqu'il t'aime? Il est clair qu'il ne peut pas aimer cette madame de B***. Adélaïde, tu ne sais donc pas...? — Si fait, je sais ce que c'est que la jalousie; tu me l'as dit hier; mais c'est un sentiment qui fait du mal, et qui n'est pas raisonnable. Pourquoi mon frère te dirait-il qu'il t'aime, s'il ne t'aimait pas? — Et pourquoi le dit-il à la marquise? — Sophie, je vous jure que je vous adorai le premier jour que je vous vis. Vous seule m'avez fait éprouver ce sentiment tendre et respectueux qu'inspirent l'innocence et la beauté, cet amour véritable dont il faut brûler pour Sophie. C'est vous, c'est vous seule qui m'avez fait sentir que j'avais un cœur; et je n'aimerai jamais que vous. — Si vous saviez combien j'ai de plaisir à vous croire!

Sophie se pencha sur le sein d'Adélaïde qu'elle embrassa. Comme ton frère te ressemble! lui dit-elle; il a tes yeux, ton teint, ta bouche, ton front

Elle l'embrassa une seconde fois. En vérité, répondit Adélaïde d'un petit ton boudeur, autrefois vous m'aimiez pour moi; maintenant je crois que vous ne m'aimez plus qu'à cause de lui.... Voilà donc ce qu'on appelle de l'amour! J'avoue que, si je le trouvai triste hier, il me paraît aujourd'hui bien séduisant.... Mon frère, quand est-ce que vous épouserez ma bonne amie? — Le baron prétend que je suis trop jeune; mais si mademoiselle le permet.... — Pourquoi donc m'appelez-vous mademoiselle? Ne suis je plus votre jolie cousine? — Ah, jolie! plus jolie que jamais! plus que que jolie!.... Si vous le permettez, j'irai parler à M. de Pontis; je lui dirai que j'adore sa fille, que sa fille m'a choisie; je lui dirai qu'il me donne ma femme, qu'il m'unisse à Sophie. — Mon père n'est point à Paris.... des affaires de famille.... je vous conterai tout cela : mais il faut que je vous quitte. — Quoi, déjà! — Oui, il faut que je rentre avant que madame Munich se réveille. — Demain, j'aurai donc le bonheur?..... — Demain! tous les jours!.... Non, cela ne se peut pas. — Non, cela ne se peut pas, répéta Adélaïde; on s'en apercevrait.... Mon frère, une fois par semaine! — Oh! mais répliqua Sophie, tu sais bien comme madame Munich dort quand elle a bu, et elle boit souvent. — Quoi! ma jolie cousine, votre gouvernante..... — Aime le vin et les liqueurs fortes; c'est une Allemande. — Hé bien, en ce cas, je puis venir ici..... Dans trois ou quatre jours, interrompit encore ma sœur. Plus souvent ce serait nous exposer.... Sophie soupira. Hélas! oui, dit-

elle, si l'on allait nous séparer!.... Adieu, mon cher cousin. (Elle s'éloignait, elle revint.) Ah! je vous en prie; n'allez pas chez la marquise. N'y allez pas, mon frère, me dit aussi Adélaïde; n'y allez pas, entendez-vous! et, si elle vient chez vous, renvoyez-la.

Lecteurs septuagénaires et goutteux, c'est à vous que je m'adresse. La vieillesse et ses infirmités n'ont pas toujours roidi vos jambes et glacé vos cœurs. Il fut un temps où vous eûtes aussi vos rendez-vous. Alors vous partiez plus légers, plus prompts que les vents, et vous reveniez de même. Vous ne l'avez pas oublié, sans doute; et par conséquent vous jugez que mon père dormait encore, quand je rentrai chez moi.

Je ne m'occupai le reste de la journée que de mon bonheur; la nuit suivante fut aussi courte que la dernière m'avait paru longue. Les songes les plus doux embellirent mon paisible sommeil. Ils me montrèrent ma Sophie; et ce qu'on croira difficilement peut-être, ils ne me montrèrent qu'elle.

Il était près de midi quand je sonnai Jasmin : Tu ne m'as pas rendu réponse hier. Comment se porte madame de B*** ? — Hier, monsieur, vous ne m'avez pas dit d'y aller. — Comment, Jasmin; vous n'y avez pas été! vous savez qu'elle est malade!.... Courez-y donc vite!

Envoyer chez la marquise, ce n'était pas y aller, ce n'était pas manquer de parole à Sophie. D'ailleurs il y a des devoirs de société qu'un galant homme ne peut se dispenser de remplir.

Jasmin revint une heure après : Monsieur, mademoiselle Justine m'a dit que Madame était plus mal, et qu'on craignait que la fièvre ne se réglât. — On craint que la fièvre ne se règle ; mais cela est donc sérieux ? — Oui, monsieur. Mademoiselle Justine m'a dit tout bas de vous avertir de sa part, que M. le marquis était parti ce matin pour Versailles, où il doit rester trois jours. — C'est bon, Jasmin, allez.

La fièvre va se régler !... Pauvre vicomte de Florville !... ce sont les propos du baron... C'est mon ingratitude... car au fond elle a à se plaindre de moi. Je l'ai trompée.... Je n'avais qu'à lui dire que j'en aimais une autre.... Elle va plus mal ! Et si le danger devenait encore plus grand ! Si la marquise, à la fleur de son âge, périssait consumée d'une maladie lente !... j'aurais éternellement sa mort à me reprocher ! Cette idée est insupportable... O ma Sophie ! tu m'es bien chère ; mais faut-il, à cause de toi, laisser la marquise mourir de chagrin ?

J'appelai Jasmin : Retourne à Justine. Demande lui si, dans l'absence du marquis, je ne pourrais pas voir madame de B***... la calmer... la consoler un peu. Jasmin, si cela se peut, tu t'informeras de l'heure... de la porte par laquelle je dois entrer !... Enfin tu arrangeras cela avec Justine. — Oui, monsieur. — Va vite.

Il ne tarda pas à revenir. Justine lui avait dit qu'elle ne croyait pas que madame fût en état de recevoir personne ; qu'elle ne savait pas si madame serait bien aise de la visite de M. le cheva-

lier; que cependant il n'y avait qu'une scène à risquer. Je savais le chemin : ce soir, sur les neuf heures, je n'avais qu'à me glisser par la porte cochère, gagner promptement l'escalier dérobé, ouvrir la porte du boudoir avec la clef qu'elle donnait. Au reste, si madame se fâchait, Justine ne prenait rien sur elle, et ce serait mon affaire.

A neuf heures précises, je frappai à l'hôtel du marquis. Qui demandez-vous? cria le Suisse; je répondis : Justine; et je coulai rapidement. Je trouvai Justine en sentinelle dans le boudoir : comment va-t-elle? — Bien doucement. — Elle est là? dans sa chambre à coucher? — O mon Dieu! sûrement, et au lit. — Elle est alitée? — Oui, monsieur. — Cet imbécile de Jasmin ne m'a pas dit cela. Est-elle seule? ses femmes... — Elle est seule, monsieur; mais je n'ose vous annoncer, ajouta-t-elle en composant sa petite mine friponne. Je l'embrassai par distraction : Tiens, vois-tu cette chienne d'ottomane-là? je ne l'oublierai de ma vie; et toujours par distraction, je poussai Justine dessus. Elle parut véritablement effrayée. — Mon Dieu! madame va entendre, elle ne dort pas. Effectivement la marquise, forçant sa voix un peu éteinte, demanda qui était là. Justine ouvrit la porte de la chambre à coucher : Madame, c'est... J'approchai du lit, je pris la belle main qui entr'ouvrait les rideaux : C'est moi, c'est votre amant qui, plein d'inquiétude.... — Quoi! monsieur, qui vous a ouvert la porte? Qui vous a permis....? — J'ai cru que vous excuseriez.... — Hé bien, monsieur, que voulez-vous? Insulter à ma

douleur! redoubler mes chagrins! augmenter mon mal! — Je viens pour le calmer. — Le calmer! monsieur! ferez-vous que je n'aie pas entendu ce que votre père a dit, que je n'aie pas lu ce que vous avez écrit? (La marquise fit quelques efforts pour me cacher ses larmes.) — Madame, devez-vous m'imputer les torts du baron? Et quant à la lettre.... — Monsieur, je ne vous demande pas d'explieation, je n'en veux pas. — Au moins, dites-moi si depuis hier vous vous sentez un peu mieux. — Plus mal, monsieur, plus mal. Mais que vous importe? Quelle espèce d'intérêt prenez-vous à ce qui me touche? — Pouvez-vous le demander? Sans doute, j'ai tort. Je dois être assez convaincue que vous ne m'aimez pas. — Ma chère maman!... — Laissez ce nom qui me rappelle mes fautes, et mon bonheur, hélas trop court! ce nom qui me rappelle un enfant trop aimable et trop aimé! un enfant dont la fausse candeur me séduisit, dont les charmes peu communs égarent ma raison... Je me flattais qu'au moins sa tendresse était le prix de la mienne.... Hélas! il me trahissait froidement. Cruel! si jeune encore, vous possédez à ce point l'art de tromper! — Non, je ne vous trompe pas. — Allez, ingrat, allez aux pieds de votre Sophie vous faire un mérite de mes douleurs. Dites-lui que la marquise, indignement sacrifiée, gémit de vous avoir connu; et, pour qu'il ne manque rien à mon humiliation, allez trouver votre père, votre père, qui ose me faire un crime de ma tendresse pour vous. Apprenez-lui que son digne fils m'en a cruellement punie; mais, Faublas, sou-

venez-vous du moins, souvenez-vous toujours, que cette femme qu'on vous a dit ardente, vive, emportée, uniquement dévorée de la soif du plaisir, que cette femme ne put résister au chagrin d'avoir été si cruellement traitée, et ne se consolera jamais de vous avoir perdu. — Ma chère maman, pouvez-vous méconnaître le sentiment qui me ramène? — Oui! la pitié que vous ne pouvez refuser à mes peines! l'offensante pitié! — Non. L'amour, l'amour le plus vif.

Je pris une de ses mains qu'elle ne retira plus. On ne peut se figurer combien ses plaintes m'avaient ému, combien je souffrais de l'état où je la trouvais!

Ah! me dit-elle, que vous connaissez bien ma faiblesse et ma crédulité! Allons, Faublas, asseyez-vous là. (Je me plaçai sur le bord de son lit.) Hé mais, si quelqu'un entrait! si l'on vous voyait! Faites-moi le plaisir d'appeler Justine; elle est dans le boudoir... Petite, que ma porte soit fermée à tout le monde... Tu diras à mes femmes que je repose, et tu recommanderas bien dans l'antichambre qu'on ne laisse entrer personne... Mon ami, vous souperez ici. — De tout mon cœur. — Petite, demande une volaille... Tu leur diras que je suis assoupie, fatiguée; mais qu'avant de m'endormir je me sens quelque envie d'entamer une aile... surtout je veux être tranquille... Toi, Justine, tu auras un appétit excessif, tu m'entends bien? Oui, madame, répliqua la soubrette en riant, oui; il faut ce soir que je mange comme deux.

Dès que Justine fut sortie, je serrai la marquise dans mes bras; et, après avoir préludé par de petites caresses, je voulus pousser très-loin mes entreprises. On m'opposa une résistance à laquelle je ne m'attendais pas, et Justine qui apportait un poulet me força de suspendre l'attaque. La marquise ne voulut pas manger; moi, tout en dépeçant l'animal, je considérais l'appartement avec une attention que ma belle maîtresse remarqua.— Mais que regarde-t-il donc ainsi?—Cet appartement que je reconnais avec plaisir. Il me semble que c'est ici.... La marquise me comprit: Oui, c'est ici que la figure de mademoiselle Duportail m'a joué un vilain tour.—Pourquoi vilain?— Pourquoi? parce que Faublas est un trompeur. —Ah, vous allez recommencer la querelle! En vérité, maman, vous êtes ce soir bien singulière; vous voulez qu'on dispute, et vous ne voulez pas qu'on se raccommode!—Justement, monsieur le libertin et l'ingrat. Vous avez de bonnes raisons, vous, pour vouloir tout le contraire. C'est au raccommodement que vous visez, et vous esquivez la dispute. Au reste, puisque nous en sommes là-dessus, demandez au baron s'il ne faut pas....— Quoi! maman, il se pourrait que ce que mon père a dit?.... Ce serait là ce qui empêcherait....?— Que ce soit cela ou autre chose, toujours il est certain, monsieur le conquérant, que ce soir il n'y aura pas entre nous de raccommodement dans ce sens-là.—Ah! ma petite maman, c'est précisément dans ce sens-là qu'il y en aura.—Je vous assure que non.—Je vous proteste que si.

L'air déterminé dont j'affirmais parut effrayer la marquise; je la vis s'arranger de la manière qu'elle jugea la plus propre à me contrarier. — Oui, oui, faites vos dispositions; mais dès que j'aurai soupé, quand Justine ne sera plus là, vous verrez! — Justine ne s'en ira pas..... Petite, ne quitte pas mon appartement... Chevalier, asseyez-vous ici... un peu plus près de nous.... Là, bien, j'ai quelque chose à vous dire.

Elle passa un bras derrière moi, appuya sa tête sur mon épaule; et après m'avoir donné un baiser. Faublas, m'aimez-vous? dit-elle en baissant la voix. — Maman, n'en doutez plus. — Je vous en demande une preuve. — Quoi donc? m'écriai-je avec inquiétude. — De ne pas insister ce soir sur le raccommodement. — Pourquoi cela? — Mon ami, j'ai la fièvre, vous la gagneriez. — Hé bien, qu'importe? — Qu'importe! répéta-t-elle en m'embrassant, j'aime cette réponse-là! Que n'est-elle aussi sage qu'elle me paraît flatteuse!... Mon bon ami, mon cher Faublas, je ne veux pas d'un bonheur qui vous coûterait votre santé! Quelle femme assez peu délicate pourrait acheter à ce prix quelques instans rapides d'une jouissance, d'autant moins douce qu'elle est plus répétée? Quelle femme assez aveugle, assez insensible, pourrait, en se donnant à toi, ne céder qu'à l'attrait du plaisir? Qui, moi! j'énerverais tes forces! j'épuiserais ta jeunesse! j'altérerais un des plus beaux ouvrages de la nature! je détruirais un de ses chefs-d'œuvre les plus séduisans! Non, mon cher Faublas, non. Pour t'épargner des regrets, je com-

battrai tes désirs et ma propre faiblesse; dans tous les temps tu me trouveras prête à m'immoler pour ton bonheur; et, loin de te préparer des jours tristes ou douloureux, je donnerai, s'il le faut, ma vie pour prolonger, pour embellir la tienne. O des amans le plus aimable et le plus aimé, ce n'est pas pour moi seulement que je te chéris; va, quoi qu'on en puisse dire, c'est toi, c'est toi-même que j'adore en toi... Mon bon ami, promets-moi de ne pas insister ce soir..... Je renverrai Justine; tu seras là, je te verrai, je t'entendrai, je m'endormirai peut-être sur ton sein; je serai trop heureuse.... Mon bon ami, donne-moi ta parole d'honneur.... Chevalier; répondez-moi donc!... Mais voyez comme il réfléchit pour une chose si simple!

La marquise avait raison : je réfléchissais. Je pensais à Sophie; je faisais à ma jolie cousine l'hommage des privations qu'on m'imposait; et cette idée m'inspirant le courage de les supporter, je promis à sa rivale d'être sage. Aussitôt Justine reçut l'ordre de s'éloigner.

Faublas, je suis contente de vous, reprit la marquise d'un air de satisfaction. Causons tranquillement : ce plaisir-là, s'il est moins vif qu'un autre, est plus durable.... De quoi riez-vous? — D'une idée peut-être singulière. — Dites, mon ami, dites. — Si l'on pouvait imposer à une femme qui attend son amant, la condition de le garder pendant deux heures pour causer avec lui seulement, ou de le renvoyer au bout de cinq minutes,

qu'alors elle emploîrait à son gré ?..... — Mon ami, beaucoup de belles dames trouveraient l'alternative embarrassante. On dit qu'il y en a pour qui le plaisir de parler sentiment est le *nec plus ultrà* de l'amour; toutes les autres fonctions d'une maîtresse coûtent singulièrement à leur complaisance. D'honneur, je crois que, s'il en existe, elles sont du moins en bien petit nombre. En revanche je vous assure qu'il s'en rencontrerait beaucoup, mais beaucoup, à qui ce bavardage et cette inaction de deux heures paraîtraient fort ridicules. J'en connais qui aimeraient mieux rester muettes toute leur vie. — Ce n'est pas vous, maman. — Moi, je serais du parti qui accorderait les deux autres. — Oui ? — Oui, mon ami. Les deux heures de conversation, ce serait pour aujourd'hui, supposons; et les cinq minutes de bonheur, je les garderai pour demain. — Pour demain ! souvenez-vous-en bien. — Ah !.... — Ah ! vous l'avez dit. — Oui; mais ce n'était qu'une supposition.

La marquise mit beaucoup du sien dans l'entretien que nous eûmes ensemble; et je lui découvris mille perfections, que je n'avais pas encore eu le temps d'apercevoir. Elle m'étonna par une foule de traits satiriques, ingénieux ou brillans; il lui échappa même quelques pensées un peu philosophiques, mais pas une seule réflexion morale. J'admirai surtout en elle cette élocution élégante et facile, que l'usage du grand monde donne quelquefois; cet esprit naturel et fin qui ne s'acquiert jamais; un goût épuré dont auraient grand besoin beaucoup de nos beaux-esprits que

je ne nomme pas, et plus de savoir que n'en a communément une femme belle ou jolie.

Je ne croyais être auprès d'elle que depuis un quart d'heure, quand nous entendîmes sonner minuit. Voici le moment de la retraite, mon ami, me dit-elle; il faut que Justine vous reconduise elle-même jusqu'à la porte, à cause de mon Suisse qui n'entend pas raison. (La suivante attentive accourut au premier coup de sonnette.) Petite, tu vas reconduire ton amoureux. — Comment, son amoureux? — Hé, sans doute; vous ne comprenez pas que Justine, qui fait entrer un jeune homme le soir, qui le reconduit à minuit, a tout-à-fait l'air d'avoir une affaire de cœur. Je suis sûre que demain on le dira tout haut dans l'office; mais la petite sait bien que je la dédommagerai amplement de ce qu'elle pourra souffrir à cause de moi. Adieu, mon cher Faublas; on vous verra demain, sur les huit heures? — Au plus tard. — Mon ami, je serai malade pour tout le monde..... Allons, petite, reconduis-le; car enfin il faut ménager un peu ta réputation : plus il s'en ira tard, et plus on s'égaiera sur ton compte..... Allez sans lumière, pour qu'on ne vous voie pas dans le petit escalier, et marchez bien doucement, de peur de vous blesser.

Justine et moi nous entrâmes dans le boudoir. J'eus soin de bien fermer la porte de la chambre à coucher qui y communiquait, tandis que Justine ouvrait à tâtons celle qui conduisait à l'escalier dérobé. Au lieu de suivre sur cet escalier ma conductrice qui me tendait la main, je l'attirai dou-

cement vers moi. Mon enfant, lui dis-je si bas qu'à peine elle l'entendit, tu te souviens bien de la scène de l'ottomane; je veux me venger, aide-moi, ne dis mot. Justine, toujours disposée à me servir, me seconda si bien sur l'ottomane, que la marquise elle-même n'aurait pu mieux faire; jamais je n'éprouvai mieux combien eut raison celui qui le premier écrivit : La vengeance est le plaisir des dieux!

Si l'on veut se pénétrer de mon esprit, considérer mon âge, examiner ma position, on verra que je ne pouvais manquer au rendez-vous du lendemain. La marquise m'attendait avec impatience; elle me prodigua les caresses les plus flatteuses et les noms les plus doux. Elle satisfit même ma curiosité toujours empressée, avec une complaisance qui me parut du plus favorable augure : mais, comme la veille, elle arrêta mes transports au moment de les couronner; et, prétextant encore sa fièvre maudite, elle me refusa constamment la preuve la plus certaine de la tendresse d'une amante, cette preuve si chère à tous les jeunes gens, si nécessaire au plus ardent de tous! Je supportais ma peine assez patiemment, dans l'espérance qu'au moins la jolie suivante, au moment du départ, aurait pitié de moi : point du tout, la marquise, qui n'était plus alitée, me reconduisit elle-même jusqu'à l'escalier dérobé. Je voyais bien que Justine souffrait de ma douleur : mais pouvait-elle me consoler dans la cour? Je rentrai chez moi bien chaste et bien désolé.

Rosambert, que j'instruisis des rigueurs de ma

belle maîtresse, n'en parut point étonné. Il me dit : Je vous ai prévenu que madame de B*** réglait sa conduite sur les circonstances, et la changeait selon les événemens. Quelles que soient les qualités physiques et les facultés morales de mademoiselle de Pontis, puisque le chevalier l'aime, elle est à ses yeux spirituelle et jolie. Cette passion est légitime, honnête et vertueuse; c'est un premier amour. Il naquit de la sympathie; il vit de privations : il croîtra par les obstacles, l'habitude et l'espérance. Mademoiselle de Pontis est donc une rivale dangereuse. Voilà, n'en doutez pas, ce que s'est dit la marquise; mais, après avoir examiné les moyens de son ennemie, elle a calculé ses propres forces, et la faiblesse du jeune Adonis dont il s'agit de disputer le cœur irrésolu....—Irrésolu, Rosambert! — Hé! oui, irrésolu, quant à présent. Vous adorez l'une; mais vous ne pouvez vous décider à lui sacrifier l'autre... A votre âge l'attrait du plaisir a une force irrésistible. Vous savez de quel plaisir je veux parler; Sophie ne peut vous l'offrir, celui-là! C'est madame de B*** qui en est la dispensatrice intéressée : Hé bien, mon ami, irriter sans cesse vos désirs, les satisfaire quelquefois, ne les épuiser jamais : en deux mots voilà son plan. C'est pour rendre ses faveurs plus précieuses, qu'elle en sera désormais avare. Croyez qu'elle souffrira, comme vous, des privations qu'elle va vous imposer; mais, à quelque prix que ce soit, la marquise a juré de vous conserver.

Enfin, il est temps de retourner à Sophie! elle

luit enfin la troisième journée! Je puis aller au couvent voir ma jolie cousine. Oh! comme depuis trois jours elle était encore embellie!

Pendant deux mois à peu près, j'eus le bonheur de l'entretenir au parloir régulièrement deux fois par semaine. O! pouvoir prodigieux des vertus et de la beauté réunies! En quittant ma Sophie, j'imaginais toujours qu'il était impossible que je l'aimasse davantage, et chaque fois que je la voyais, je sentais que mon amour était encore augmenté.

Il faut avouer cependant, que, dans le cours de ces deux mois, je vis souvent la belle marquise, qui, toujours attachée au plan de réforme qu'elle avait en effet adopté, économisait nos plaisirs, au point de me refuser quelquefois le nécessaire. Il faut avouer encore que ma jolie petite Justine, qui savait très-bien mon adresse, venait, incognito chez moi, recueillir les épargnes de sa maîtresse.

M. Duportail, impatient de retrouver sa chère fille, était parti depuis six semaines pour la Russie, dans l'espérance de s'y procurer quelques lumières sur le sort de Dorliska.

Un jour que j'étais avec Rosambert à l'Opéra, nous y rencontrâmes le marquis de B***. Il salua le comte d'un air froidement poli; mais il me fit l'accueil le plus caressant. Il se plaignit de ce que, depuis plus de deux mois, il n'avait pas eu le bonheur de pouvoir me joindre, et il me demanda comment mon père se portait. — Fort bien, M. le marquis, il est actuellement en Russie. — Ah,

ah! cela est donc vrai? — Assurément. — M. et mademoiselle Duportail? — Ma sœur se porte à merveille. — Toujours à Soissons? — Oui, monsieur. — Et quand revient-elle dans ce pays-ci? — Au carnaval prochain, répondit aussitôt Rosambert.

Pour détourner cette plaisanterie dont je craignis l'effet, j'assurai le marquis que ma sœur viendrait passer l'hiver à Paris; mais, reprit M. de B***, vous ne demeurez donc plus à l'arsenal? — Toujours monsieur. — En ce cas, recommandez donc à vos gens d'être plus civils et plus attentifs. Ils m'ont bien dit que M. votre père était allé en Russie; mais, quand je leur ai demandé de vos nouvelles et de celles de mademoiselle votre sœur, ils m'ont répondu brusquement que M. Duportail n'avait pas d'enfans. C'est que son père le gêne beaucoup, interrompit Rosambert; il ne lui permet de recevoir personne. — Oui, monsieur, la réponse qu'on vous a faite est sans doute une suite des ordres que mon père aura donnés. — Hé bien, je croyais M. votre père plus raisonnable; un jeune homme doit avoir un peu de liberté. Une demoiselle! oh! c'est différent! on ne saurait veiller les filles de trop près! et je connais des demoiselles très comme il faut, qu'on ne tient pas assez.... à qui on laisse faire de mauvaises connaissances (en disant cela, il regardait Rosambert d'un air malin); mais vous! cela est trop rigoureux!.... Tenez, je veux vous procurer quelque agrément, quelque dissipation. La marquise est ici : je veux vous présenter à la

marquise. — Monsieur, je ne puis.... — Venez, venez, elle vous recevra bien. — Je ne doute pas que, présenté par vous..... Mais, monsieur.... — Hé! mais pourquoi toutes ces façons? me dit Rosambert, madame la marquise est très-aimable. — N'est-il pas vrai? monsieur, reprit le marquis, en s'adressant d'abord au comte et ensuite à moi; n'est-il pas vrai qu'elle est très-aimable, ma femme?.... Elle a beaucoup d'esprit! D'abord je ne l'aurais pas épousée sans cela. — La vérité est que madame la marquise a beaucoup d'esprit; et monsieur le sait bien, s'écria Rosambert. — Monsieur le sait bien, répéta le marquis? — Oui, monsieur, ma sœur me l'a dit. — Ah! mademoiselle votre sœur, oui... Je vous assure, monsieur, qu'il ne manque à ma femme que d'être un peu plus physionomiste. Mais cela viendra, cela viendra... J'ai déjà remarqué qu'elle a un goût naturel pour les belles figures.... M. Duportail, la vôtre est très-prévenante, et puis vous ressemblez singulièrement à mademoiselle votre sœur que la marquise aime beaucoup. Venez, suivez-moi, je vais vous présenter à la marquise. — En vérité, M. le marquis, je suis désolé de ne pouvoir mieux répondre à tant d'honnêtetés, mais je me suis, pour ainsi dire, dérobé de chez moi; je vais me cacher dans le parterre.... je ne puis paraître dans une loge..... Si quelqu'un des amis de mon père me voyait, il le lui écrirait sûrement, et vous n'avez pas l'idée de la scène que M. Duportail me ferait à son retour. — Il y a des parens bien ridicules!.... Je savais bien que j'avais quelque chose à vous deman-

der, monsieur.... connaissez-vous un certain M. de Faublas? Je répondis séchement : non. Mais le comte le connaît peut-être? continua le marquis. — De Faublas? répliqua Rosambert; mais oui, je crois avoir entendu ce nom-là...... j'ai vu cela quelque part (Il prit le marquis par la main, et affectant de parler plus bas) : Ne parlez jamais des Faublas devant les Duportail : ces deux familles-là sont ennemies!.... Il y aura du sang répandu au premier jour. — Tout cela est donc découvert, répliqua le marquis à mi-voix. — Quoi, tout cela? répondit Rosambert. — Bon, vous m'entendez de reste. — Non, le diable m'emporte. — Oh que si! mais vous avez raison : à votre place, je serais aussi discret que vous. — D'honneur! si je comprends un mot.... — Allons, brisons là, dit le marquis (il éleva la voix). Oh ça dis-moi, Rosambert, car je suis un bon diable, je ne sais pas garder rancune, moi! Dis-moi pourquoi, depuis plus de six semaines, tu n'es pas venu nous voir? — Des affaires!... — Bon, des affaires, des maîtresses!.. on ne m'attrape pas, va!... j'espère qu'au moins tu voudras bien venir saluer la marquise. — Assurément... Chevalier, vous voulez bien m'attendre ici un moment?

Le marquis, en me quittant, me répéta qu'il regrettait fort de ne pouvoir me présenter à sa femme.

Un quart d'heure après, Rosambert revint à moi, en riant. Madame de B*** n'a pas paru fâchée de me voir, me dit-il; elle m'a reçu poliment; nous nous sommes traités réciproquement comme

des gens de connaissance, qui se souviennent de s'être rencontrés souvent dans le monde. Pourtant la marquise a été un peu étonnée quand son bon mari lui a dit que j'étais ici avec M. Duportail le fils, qui n'avait jamais osé lui venir présenter ses devoirs. Vous concevez que, tout étant fini avec madame de B*** et moi, je n'ai pas cherché à augmenter l'embarras de sa position; au contraire, je l'ai charitablement aidée à me tromper moi-même : je suis entré dans toutes ses idées, aussi bonnement que son cher époux. Ce qu'il y a de fort singulier, c'est que j'ai trouvé de temps en temps de grandes obscurités dans cette plaisante scène, qui m'a d'ailleurs beaucoup amusé. Vous m'expliquerez cela, Faublas. Tenez, quoique M. de B*** parlât bas dans ce moment-là, j'ai pourtant bien entendu qu'il disait à la marquise : Madame, je vous le disais bien que cette demoiselle Duportail n'était pas une fille honnête. Tout cela s'est découvert! Les Duportail sont furieux; et, s'ils rencontrent ce M. de Faublas, ils lui feront un mauvais parti. Je suis sûr que le voyage de la demoiselle à Soissons, et celui du père en Russie, ne sont que des prétextes.... Aussi ce père a bien mérité cela; il gène horriblement son fils, et laisse faire à sa fille tout ce qu'elle veut. Voilà à peu près, continua le comte, ce que le marquis a dit. Faublas, vous êtes au fait, faites-moi le plaisir de m'apprendre ce que tout cela signifie.

Je contai à Rosambert comment le marquis avait trouvé mon porte-feuille dans un *mauvais lieu*, comment il avait prouvé à sa femme que ma-

demoiselle Duportail était une p....., comment la marquise s'était fait rendre mes lettres sur son ottomane, moi présent. Le comte donna un libre cours à sa gaieté, et finit par me demander pourquoi je n'avais pas voulu être présenté à madame de B***. Mon ami, lui répliquai-je, si j'étais follement épris de la marquise, et qu'il n'y eût pas eu d'autres moyens de la voir que celui-là, je l'aurais employé; mais, puisque nous nous joignons facilement tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, puisque les rendez-vous ne nous manquent pas, pourquoi aurais-je encore été chercher des dangers sous un travestissement nouveau? — Quoi donc, cela aurait produit des scènes plaisantes! A votre place, la marquise n'aurait pas balancé.

Après le spectacle, je suivis Rosambert à la loge de mademoiselle***, qu'il connaissait particulièrement. Une danseuse était avec la princesse. Il est joli! dit celle-ci, après m'avoir majestueusement toisé. C'est l'amour, répondit l'autre, ou c'est le chevalier de Faublas! Je remerciai vivement l'honnête personne qui m'adressait un compliment si flatteur. Chevalier, me dit-elle, je vous ai entrevu quelque part, et depuis plusieurs mois j'entends parler de vous presque tous les jours. Vous pouvez être une très-belle fille; mais, quant à moi, j'aime mieux un joli garçon. Je fixai le comte: Rosambert, il me paraît que vous m'aviez annoncé? Rosambert me donna sa parole d'honneur que non. Cependant les deux dames se parlaient à l'oreille, et Coralie (c'est le nom de la danseuse), Coralie riait comme une folle.

Ai-je besoin de dire que déjà la partie carrée se décidait; que nous soupâmes chez la déesse; que je ramenai la nymphe chez elle, et que j'y partageai son lit? Qui ne sait pas qu'à l'opéra les divinités sont de bien faibles mortelles; que c'est le pays du monde où les passions se traitent le plus lestement; que c'est là surtout qu'une affaire de cœur commence et s'achève dans la même soirée.

Coralie n'était ni belle, ni jolie; mais elle avait la vivacité qui plaît, les grâces qui attirent; on écoutait avec plaisir son petit jargon galant; sur sa figure mutine régnait la gaieté; son maintien un peu *dévergondé* provoquait le désir; au reste, grande et bien faite, belle main, joli pied, superbe peau! Coralie d'ailleurs possédait si bien l'art des voluptés secrètes! elle épuisait avec tant de discernement toutes les ressources du métier! J'oubliai dans ses bras Justine et madame de B***.

Mais, par une singularité que je n'entreprendrai pas d'expliquer, l'image des vertus les plus pures vint, au sein du libertinage, se présenter à mon esprit troublé; et, ce qui n'est pas moins digne de remarque, je m'avisai de vouloir passer dans un de ces momens, où l'homme le plus étourdi, exempt de toutes distractions, ne laisse échapper que de très-courts monosyllabes ou de longs soupirs étouffés. Ah, Sophie! m'écriai-je; j'aurais dû dire : Ah, Coralie! — Sophie! répéta la nymphe, sans se déranger; Sophie! vous la connaissez? Hé bien, c'est une sotte, une bégueule, une pécore, qui n'a jamais été jolie, qui

est fanée, et à qui il est arrivé la semaine passée... Elle ne put en dire davantage : mais, quoiqu'en parlant prodigieusement vite, elle avait si bien employé son temps, que je ne savais lequel admirer le plus, ou de l'étonnante agilité de ce corps si souple, ou de l'extrême volubilité de cette langue si déliée.

Il était dix heures du matin quand je quittai Coralie. Le baron, informé de mon absence, attendait impatiemment mon retour. Il me fit souvenir, d'un ton sévère, qu'il m'avait prié de ne jamais coucher ailleurs qu'à l'hôtel. Je montai chez moi; M. Person m'y attendait : j'allais lui reprocher sa trahison; il me prévint, il m'observa qu'il était impossible que le baron ignorât cette échappée nocturne; qu'en pareil cas, le devoir d'un gouverneur était d'avertir un père; et que se laisser prévenir par le Suisse, ou par quelque autre domestique, c'eût été fort maladroitement découvrir notre intelligence. Je n'avais rien à répondre à de si bonnes raisons, et puis j'étais déjà occupé de tout autre chose. Jasmin venait de me remettre une lettre qu'on lui avait laissée depuis plus d'une heure. Je voyais avec surprise qu'elle était adressée à mademoiselle Duportail. Je décachetai promptement; je lus :

« Quelqu'un qui part ce soir pour Versailles,
« m'assure que mademoiselle Duportail n'est point
« à Soissons, et que sans doute elle se cache dans
« les environs de Paris. Si cela est, cette charmante
« enfant, qui doit se souvenir de moi, montera
« demain matin à cheval, avec son habit d'ama-

« zone, et viendra, suivi d'un seul domestique, « couvert d'un habit bourgeois, me joindre, à « huit heures précises, au bois de Boulogne, à la « porte de Boulogne même. Je suis, s'il faut l'en « croire, celui qu'elle aime encore, etc. »

Le vicomte DE FLORVILLE.

En effet, m'écriai-je, j'ai depuis long-temps paroles avec le vicomte : allons, ce sera pour demain matin.... Jasmin, tu vas venir avec moi.

J'allai acheter un beau cabaret de porcelaine, et je chargeai Jasmin de le porter de ma part à mademoiselle Coralie, rue Mêlée, porte Saint-Martin.

Au retour de mon domestique, je lui demandai ce qu'avait dit mademoiselle Coralie : Monsieur, elle m'a fait répéter plusieurs fois votre nom : *C'est bien de la part du chevalier de Faublas? Un jeune homme?.... tout jeune?... qui a tout au plus dix-sept ans?* mais, mademoiselle, lui ai-je dit, est-ce que vous ne le connaissez pas? Elle a répondu : *Si fait; mais il est bon de s'expliquer; vous direz au chevalier de Faublas que je l'attends demain à souper.*

Demain à souper! Jasmin, mais cela s'arrange assez mal; je passerai la journée avec le vicomte de Florville! Allons, n'importe, je ne veux pas désobliger Coralie.

Jasmin me laissa, et je me livrai à mes réflexions : O ma jolie cousine! que d'injures, que d'infidélités je te fais!.... Des infidélités? mais non. J'offre à mes maîtresses un hommage impur

que ma vertueuse amante rejetterait, qui profanerait les charmes de Sophie .. Mais madame de B***, Justine, Coralie en même temps, trois à la fois!..... Hé bien, fussent-elles cent, qu'importe? Ou plutôt mon excuse n'est-elle pas dans le nombre? Si madame de B*** était aimée, lui donnerais-je des rivales? La marquise m'occuperait-elle, si j'avais un attachement sérieux pour Justine ou pour Coralie?... Non, non. Ces trois intrigues-là ne signifient rien... Ce ne sont que des goûts passagers... C'est l'effervescence de la jeunesse.... La marquise, il est vrai, me paraît beaucoup plus aimable que les deux autres; mais enfin il n'y a que ma jolie cousine qui m'inspire un amour pur et désintéressé.... Oui, ma Sophie, ma chère Sophie, il est clair que je n'aime que toi!"

Le lendemain, Jasmin et moi, nous étions à huit heures précises à la porte de Boulogne : j'avais l'amazone anglaise et le chapeau de castor blanc. Les passans s'arrêtaient pour me regarder. Les uns s'écriaient : Voilà une jolie femme! Cette Anglaise se tient bien à cheval, disaient les autres; et mon petit amour-propre était flatté de ces exclamations fréquentes. Le vicomte de Florville ne se fit pas long-temps attendre; il montait un très-joli cheval, qu'il maniait avec plus de grâce que de vigueur : Belle demoiselle, nous allons, si bon vous semble, déjeuner à Saint-Cloud.—Très-volontiers, monsieur; mais où descendrons-nous? Dans une auberge? — Non, non, mon bon ami. — Comment? votre bon ami! Oubliez-vous,

monsieur, que vous parlez à mademoiselle Duportail?—Oui, mon ami, je l'oubliais; et même je ne songeais pas que je suis aujourd'hui le vicomte de Florville.... Moi, un jeune étourdi!. et vous une jeune folle! Faublas, ne trouvez-vous pas cela singulier? — Très-singulier! Mais enfin vous voilà pour toute la journée le vicomte de Florville, et moi, mademoiselle Duportail. Souvenons-nous-en bien. Celui des deux qui se trompera......— Donnera un baiser à l'autre. — J'y consens, M. le vicomte.

Quand nous arrivâmes à Saint-Cloud, nous nous devions mutuellement cinquante baisers au moins. A une portée de fusil du pont, le vicomte m'invita à mettre pied à terre. Nous entrâmes dans une maison petite et jolie, où je ne vis personne. Il n'y avait qu'un premier étage. L'appartement que le vicomte m'ouvrit me parut encore plus commode qu'élégant. Pardon, mademoiselle; mais il faut que je fasse mettre les chevaux à l'écurie. Il remonta l'instant d'après, et m'apprit qu'il avait ordonné à Jasmin d'aller déjeuner de son côté, et de revenir nous prendre dans une heure. Ensuite il me montra dans une armoire des viandes froides, quelque dessert et du bon vin : Mademoiselle, nous ferons maigre chère, mais au moins nos gens ne nous troubleront pas. — Fort bien, vicomte; commençons par payer nos amendes. — Fi donc! une demoiselle! que dites-vous là?.... Moi! je veux d'abord manger un morceau.

Le vicomte de Florville, un peu petite maîtresse, suça un aileron. Mademoiselle Duportail,

fort mal élevée, mangea comme un clerc de procureur.

Ces amendes qu'il fallait acquitter me tracassaient. Je voulus donner un baiser au vicomte : Mademoiselle, me dit-il, c'est à moi qu'appartient l'attaque. Il me prit par la main, me fit quitter la table, et voulut m'embrasser. Je le repoussai vivement : Monsieur, laissez-moi, vous êtes un impertinent. Le vicomte, plus obstiné qu'entreprenant, semblait vouloir ne dérober qu'un baiser, et riait beaucoup de la résistance qu'on lui opposait. Apparemment plus accoutumé à résister qu'à poursuivre, il déployait dans l'attaque beaucoup d'adresse et peu de vigueur. Mademoiselle Duportail, au contraire, renversant tous les usages reçus, mettait dans la défense peu de grâce et beaucoup de force. Le vicomte bientôt épuisé se laissa tomber sur un canapé : c'est un dragon que cette fille-là, s'écria-t-il, il faudrait un Hercule pour la subjuguer! Que la nature est sage! elle a fait les autres femmes douces et faibles. Je vois bien que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles! Allons, que tout rentre dans l'ordre. Je ne suis plus que la marquise de B***; le vicomte de Florville vous cède tous ses droits.

Pour cette fois j'usai de la permission sans en abuser. Nous nous remîmes bientôt à table. Faublas, vous trouverez peut-être que j'ai de singulières fantaisies, mais je vous prie de ne pas me refuser. — Le pourrais-je? De quoi s'agit-il? — Mon bon ami, donnez-moi votre portrait. — Maman, vous appelez cela une fantaisie? C'est un dé-

sir bien naturel que je partage. Serait-ce commettre une indiscrétion que de vous demander le vôtre. — Non, mon ami : mais c'est celui de mademoiselle Duportail que je veux. — Ah, j'entends, et c'est celui du vicomte de Florville que vous me donnerez? — Précisément. — Ma petite maman, je m'en occuperai dès demain; nous verrons lequel des deux sera le plus tôt fait. — Le vôtre, assurément. Vous n'êtes pas gêné, vous, Faublas! Moi, je ne pourrai donner à mon peintre que quelques momens dérobés. Vous sentez bien que ce n'est pas à l'hôtel que cette miniature se fera? — Où donc, maman? — Chez cette marchande de modes.... au boudoir que vous connaissez. Les habits que vous me voyez, je les y laisse toujours dans une armoire dont j'ai la clef. — Quoi! c'est donc là que vous vous êtes habillée ce matin? — Sans doute, mon ami. Sous prétexte de prendre l'air aux Champs-Élysées, je suis sortie en robe de matin avec Justine. Nous nous sommes rendues chez ma marchande de modes, où la métamorphose s'est opérée; une voiture de place m'a conduite chez un loueur de chevaux, et voilà comme d'une marquise on fait un vicomte! Justine a congé pour toute la journée; elle ne doit se retrouver qu'à sept heures chez ma marchande de modes, où j'irai reprendre ma robe. En rentrant, je dirai, sans affectation, que j'ai rencontré au Champs-Elysées la comtesse de.... Mais, je crois entendre Jasmin. Allons faire un tour de promenade, mon cher Faublas, nous reviendrons dîner ici.

Nous remontâmes à cheval. Après de longs circuits, nous nous trouvâmes, vers le midi, au pont de Sèvres, que nous passâmes pour nous promener sur la grande route qui conduit à Paris. Une fort belle voiture, attelée de quatre chevaux, et précédée d'un domestique bien monté, venait à nous. Le brillant équipage n'était plus qu'à dix pas de distance, quand la marquise tourna bride, et repassa le pont au grand galop. Je crus que son cheval l'avait emportée. Au moment où je donnais un coup d'éperon pour la suivre, je vis du fond du carrosse, se jeter à la portière un homme qui, m'ayant reconnu, m'appela mademoiselle Duportail. C'était le marquis de B*** ! Je partis ventre à terre sur les traces de la marquise, qui courait à travers champs. Jasmin galopait derrière moi ; il me cria que nous étions poursuivis.

Bientôt j'entendis notre ennémi, déjà bien près de nous, exciter encore l'excellent cheval qu'il montait. Je tournai bride brusquement ; et piquant droit vers le zélé postillon, je le saluai d'un grand coup de fouet. Jasmin, brûlant d'imiter son maître, avait déjà le bras levé. Le pauvre domestique, étonné qu'une jeune dame eût frappé aussi rudement, retenu sans doute par le respect qu'il croyait devoir à mon sexe autant qu'à mon rang, ou peut-être par l'idée d'un combat très-inégal, puisque Jasmin se tenait prêt à me seconder ; le pauvre domestique, ne sachant s'il devait fuir ou se défendre, me regardait d'un air stupéfait. Je déterminai promptement ses résolutions par cette fière harangue, prononcée cependant

d'une voix féminine : Maraud, je te coupe le visage si tu poursuis, si tu ne retournes sur tes pas. Voilà de quoi boire à ma santé. Il prit mon écu, en louant à sa manière ma vigueur et ma générosité. Je le vis s'en retourner aussi vite qu'il était venu.

Ainsi débarrassé de mon ennemi, je promenai mes regards au loin, pour découvrir la marquise. Ou elle avait beaucoup modéré la course de son cheval, ou elle s'était arrêtée ; car je vis qu'elle avait peu d'avance sur nous. En peu de temps nous la joignîmes. Je lui rendis compte de la manière dont je venais de recevoir l'envoyé du marquis. Il était temps que je partisse, me dit-elle, je n'ai reconnu qu'un peu tard les chevaux et le cocher. — Maman, mais pourquoi vous êtes-vous éloignée sans m'avertir? — Parce qu'il était trop tard ; nous étions serrés de trop près. Cette amazone, que le marquis connaît, vous aurait trahi ; j'ai voulu qu'il fût tout d'un coup sûr de son fait. — Je ne comprends pas trop la raison... — Elle est pourtant bien simple. Mon ami, il importait peu que le marquis vous vît, pourvu qu'il ne me vît pas, moi ! J'ai senti que, dès qu'il aurait reconnu mademoiselle Duportail, il ne s'occuperait plus que d'elle. En vous laissant là, j'assurais ma fuite. — Ah ! bien vu.... Mais que va dire de moi le marquis? (La marquise s'approchant de moi, me dit bien bas en souriant :) Il dira que mademoiselle Duportail est une p..... Il m'annoncera d'un ton capable, qu'elle est effectivement dans les environs de Paris, qu'il l'a rencontrée avec ce

M. de Faublas; et le plaisir d'avoir deviné tout cela, le consolera de la petite mortification que lui cause le bonheur de son rival..... Mais, ajouta-t-elle d'un ton plus réfléchi, mon tendre époux me rend bien les infidélités que je lui prête. — Comment donc? — Vous ne voyez pas cela! Il est parti hier au soir pour Versailles, où il ne se rend qu'aujourd'hui. Il a couché à Paris..... Il m'attrape! poursuivit-elle en riant de toutes ses forces, il m'attrape!.... Au reste, mon cher Faublas, je ne me sens pas le courage de lui en vouloir! — Gardez-vous bien de lui pardonner cette offense, maman. Venez vous venger à Saint-Cloud. — A Saint-Cloud? Non vraiment! non: ce serait aussi trop hasarder, ce serait nous livrer comme des enfans. Dans ce moment-ci, M. de B*** est peut-être encore à Sèvres; le pauvre la Jeunesse.... — Maman, il s'appelle la Jeunesse, ce monsieur que j'ai étrillé? — Oui, mon ami; si c'est celui qui précédait la voiture, il s'appelle la Jeunesse. — Mais, puisque vous l'avez vu d'assez près pour le reconnaître, il vous a peut-être reconnu aussi? — Impossible! mon ami, cet habit de cavalier, ce chapeau rabattu sur mes yeux! Non; je suis tranquille.... Je présume donc que ce pauvre la Jeunesse, déjà revenu, raconte au marquis le malheureux événement de sa course. Maintenant mon pénétrant mari commente, réfléchit, devine. Il devine, j'en suis sûre, que vous demeurez à Sèvres, ou non loin de là. Je parierais que, curieux de découvrir votre retraite, il charge la Jeunesse de rôder dans les environs, de chercher, d'atten-

dre, de s'informer, de bien examiner toutes les physionomies. Non, mon amie, ce n'est pas à Saint-Cloud qu'il faut aller. Regagnons Paris. Je ferai le moins long détour pour arriver la première chez ma marchande de modes, où vous ne tarderez pas à me venir retrouver. C'est au boudoir que nous dînerons; c'est là que vous me ferez compagnie jusqu'au retour de Justine.

A un quart de lieue de la capitale, nous nous séparâmes. La marquise, à qui je voulais donner Jasmin, m'observa qu'un jeune cavalier pouvait se promener seul; mais qu'il ne serait pas décent qu'une jolie femme, surtout dans l'équipage où j'étais, ne fût pas suivie au moins d'un domestique. Madame de B*** entra par la grille de la Conférence. Jasmin et moi, nous allâmes gagner la barrière du Roule, et de là la rue de.... A la porte de la marchande de modes, nous trouvâmes un petit Auvergnat qui tenait un cheval par la bride, et qui remit à Jasmin un bout de papier, sur lequel étaient écrits ces mots : « Jasmin reconduira mon cheval chez M. T***, loueur de chevaux, rue...., de la part du vicomte de Florville. »

Je ne sortis du boudoir qu'à huit heures du soir. La marquise, toujours fidèle à ses principes économiques, me renvoya dans un état honnête qui me laissait encore l'espérance de me présenter devant Coralie, d'une certaine façon. Je retournai d'abord à l'hôtel, où je me débarrassai de mon accoutrement féminin. Avant dix heures, j'étais chez la danseuse.

Bon soir, mon petit chevalier, mettons-nous vite à table. — Volontiers. — Sais-tu qu'il y a plus d'une demi-heure que je t'attends pour te gronder. — Parce que? — Parce que tu me traites mal, chevalier; j'ai toujours un homme entre deux âges qui me paie pour être aimé, et un joli garçon qui m'aime sans me payer. Quelques-unes de mes camarades joignent à cela un grand laquais à large poitrine, une manière d'Hercule qu'elles paient pour les aimer. Moi, qui n'ai pas de si grands besoins, je ne veux pas de satyre; je me contente de mon joli garçon. — Hé bien, Coralie, qu'a cela de commun avec la querelle que tu veux me faire! — Attends donc. Le monsieur qui paie, je l'ai; et j'ai de bonnes raisons pour ne pas te dire son nom; toi, tu es le joli garçon qui m'aime! n'est-il pas vrai? — Après? la querelle.... — Tu vas voir. Je t'ai pris, parce que tu me plaisais, et je te quitterai quand tu ne me plairas plus. — Enfin? — Enfin, je n'attends pas de cadeaux de toi; tu m'en as fait un dont je ne veux pas. — Quoi! ce cabaret de porcelaine? — Oui. — Je ne le reprendrai pourtant pas. D'ailleurs, Coralie, tes arrangemens ne me conviennent point; je veux être seul et payer. — Bon! chevalier, tu es trop jeune, et tu n'es pas assez riche. Et puis, tiens, tu ferais un mauvais marché. Tu es beau, tu as de l'esprit; hé bien! dès que tu paierais, je ne t'aimerais plus. Je ne sais pas comment cela se fait; mais voilà comme nous sommes toutes! Un billet de caisse d'escompte est, pour celui qui le donne, le gage d'une infidélité. — Je ne te donne

pas d'argent, ce n'est qu'un petit présent...—Je n'en veux point.—Je te répète que je ne le prendrai pas.—En ce cas, je le jetterai par la fenêtre. —Si cela t'amuse!...

Nous nous disputions beaucoup, lorsqu'une espèce de femme de chambre à Coralie entra d'un air effrayé et cria : C'est lui! —C'est lui? répéta la maîtresse. Les deux femmes me saisirent par les bras, m'entraînèrent dans la chambre à coucher, ouvrirent dans le fond de l'alcove une petite porte, par laquelle elles me firent passer, et je me trouvai dans un couloir qui faisait le tour des appartemens. Je me fâchais et je riais en même temps. L'une me tirait par les bras, l'autre me poussait par les épaules : elles firent si bien, qu'elles parvinrent à me mettre à la porte. J'allai dormir tranquillement chez moi; le baron n'était pas rentré.

Le lendemain, je fis avertir un peintre habile qui donna toute la journée à mademoiselle Duportail. Comme il me quittait, il m'arriva une invitation de Coralie pour le soir même. La scène de la veille m'avait paru fort désagréable; mais qu'on se souvienne que je n'ai pas dix-sept ans! A dix sept ans, refusa-t-on jamais de passer une nuit avec une fille aimable?... Un adolescent prétend-il qu'à ma place il aurait résisté? Qu'il se montre! et, s'il n'est pas malade, je lui dirai qu'il ment.

L'homme le plus robuste n'est pas infatigable. Au milieu de la nuit, je m'endormis dans les bras de la danseuse, et le bruit d'une sonnette vigoureusement tirée me réveilla en sursaut, à sept heures du matin. Je parie, s'écria Coralie, que ces

deux sottes-là sont sorties en même temps, et qu'elles n'ont pas pris leur clef; cependant je me tue de le leur dire tous les jours!..... Chevalier, fais-moi le plaisir d'aller ouvrir la porte.

J'y cours en chemise, et même sans pantoufles; j'ouvre, je vois un homme!... je vois!... je crois me tromper, je me frotte les yeux, je regarde encore; je m'écrie : Quoi! se peut-il!... quoi! c'est vous, mon père! Le baron recule de surprise en me reconnaissant; il m'adresse avec violence cette question au moins inutile : Que faites-vous ici, monsieur? Qu'aurais-je répondu? Je garde un profond silence.

Cependant, au son d'une voix qu'elle a cru reconnaître, Coralie est accourue aussi légèrement vêtue que moi; mais, trop pressée pour y regarder de bien près, au lieu de mettre ses pantoufles, elle a fourré ses petits pieds dans mes souliers. La nymphe, en arrivant sur le lieu de la scène, s'est pénétrée tout d'un coup des comiques effets d'une rencontre aussi inattendue. Elle admire le père, muet d'étonnement, immobile de fureur, appuyé sur la rampe de l'escalier. Elle admire le fils, presque nu, planté comme une idole, au milieu de l'antichambre. Le moyen qu'une fille, naturellement folle, se contienne en pareil cas! La danseuse me jette les bras au cou; elle penche sa tête sur la mienne; on croirait qu'elle m'embrasse! elle ne fait que rire pourtant; mais elle rit si fort que tous les voisins peuvent l'entendre. Le baron rougit, et pâlit successivement; il entre, il ferme la porte, il met les verroux. Coralie se sauve en riant tou-

jours; mon père vole sur ses pas; il se précipite en même temps que nous dans la chambre à coucher. Il fait un geste menaçant, il va briser ses meubles. Je me jette sur sa canne déjà levée, je la saisis, je m'écrie: Ah! mon père! oubliez-vous que votre fils est là?

Cette exclamation, peut-être un peu hardie, produisit tout l'effet que j'en avais attendu. Le baron encore ému, mais beaucoup plus calme, se jeta sur un fauteuil, et m'ordonna de m'habiller. Coralie s'était enfermée dans son cabinet de toilette, où elle riait à son aise, et dont elle voulut bien entr'ouvrir la porte pour me rendre ma chaussure et reprendre la sienne. Je fus bientôt prêt; nous descendîmes, le baron était venu à pied et sans domestiques. Nous montâmes dans un fiacre; et, quoique le trajet fût long, mon père, triste et pensif, ne me dit pas un mot sur la route; mais, en arrivant à l'hôtel, il me pria de le suivre chez lui. Ce jour était un de ceux marqués pour mes visites au couvent; et, comme je voyais s'écouler l'heure à laquelle Sophie m'attendait au parloir, j'essayai de prétexter quelques affaires pressantes. Mon père insista d'un ton presque suppliant; nous montâmes dans son appartement, il ordonna qu'on nous laissât seuls, me fit asseoir, se plaça près de moi, garda quelque temps le silence, et me dit enfin: Faublas, oubliez pour un moment que je suis votre père, et répondez-moi comme à votre ami. Avant-hier, entre dix et onze heures du soir, étiez-vous chez Coralie? — Oui, mon père. — C'était donc vous qui soupiez avec

elle quand je suis arrivé? — Cela est vrai. — Le bruit que vous avez fait en sortant m'a donné quelques soupçons, que j'ai dissimulés. J'ai prétexté un voyage à la campagne, afin de surprendre mon rival préféré; je n'imaginais pas que ce fût le chevalier de Faublas. — M. le baron me ferait-il l'injure de croire que je savais qu'il y eût entre nous rivalité? — Non, mon ami, non. Je sais qu'au milieu des égaremens de votre âge, vous vous êtes rarement écarté du respect que vous devez à un père qui vous aime; je sais que vous n'êtes pas capable de me préparer de sang froid des chagrins, des humiliations. Faublas, il me reste peu de questions à vous faire. Y a-t-il long-temps que vous connaissez Coralie? — Depuis quatre jours. — Et vous avez passé avec elle?... — Deux nuits, mon père. — Deux nuits en quatre jours! Des nuits entières! Ah, jeune insensé! Et comment avez-vous récompensé ses bontés? — Je ne lui ai fait qu'un très-petit présent. — Quoi! serait-ce vous qui lui auriez donné ces porcelaines de Sèvres que j'ai vues chez elle... avant-hier, je crois? — Oui, mon père. — Mon ami, quand un jeune homme comme vous a le malheur d'avoir une fille de théâtre, il doit la payer plus généreusement. Restez ici, tout à l'heure je je suis à vous.

Il me fit attendre assez long-temps, et revint enfin, tenant un papier à la main. Tenez, Faublas, lisez :

« Coralie, je vous quitte, et je crois que les « meubles, les bijoux, les diamans, que je vous

« ai donnés, et que je vous laisse, m'acquittent « assez envers vous. »

Quand j'eus fini de lire cette courte épître, mon père la cacheta. Ensuite, il me présenta une feuille de papier blanc; j'écrivis sous sa dictée :

« Coralie, je vous quitte, et comme j'ai évalué « à vingt-cinq louis les deux nuits que vous m'a-« vez données, je vous envoie trois billets de « caisse de 200 francs chacun. »

Mon père envoya les deux lettres par le même commissionnaire; je croyais tout fini, je me disposais à sortir; le baron me pria d'attendre la réponse de Coralie.

Mon fils, me dit-il, vous voyez si je profite des leçons que vous me donnez. Pourquoi, moins docile que moi, vous obstinez-vous à rejeter mes conseils paternels? Avant-hier encore, vous êtes sorti avec cet habit d'amazone que je vous ai défendu de porter! Vous voyez tous les jours la marquise! Vous aviez Coralie en même temps! Vous en avez peut-être encore une autre que je ne sais pas!... Soyez donc sage, ménagez donc votre santé. Vous ne savez pas comme il est précieux, ce bien que vous prodiguez! Et d'ailleurs, depuis que nous sommes à Paris, vous négligez singulièrement vos études. Il ne suffit pas de briller dans ses exercices, il faut aussi cultiver son esprit. Que vous excelliez à faire des armes, à la bonne heure! Il faut qu'un gentilhomme sache se battre; et malheur à celui qui aime à verser du sang! Mais la passion de la chasse, la fureur de

la danse, la manie des chevaux; tout cela n'a qu'un temps. Vous aimez encore la musique, il est vrai, et la musique peut remplir agréablement quelques heures de loisir; mais tout cela ne suffit pas. Si vous atteignez la quarantaine sans savoir autre chose que tirer un coup de fusil, manier un cheval, danser et chanter, oh! que votre automne sera fastidieux et long! que vous trouverez de momens d'ennui dans la journée! que vous regretterez votre jeunesse perdue dans les vains plaisirs!... Faublas, vous ne manquez pas d'intelligence; je vous connais des dispositions... Ménagez-vous, dès à présent, dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie, ces ressources toutes puissantes et respectées, qui embellissent l'âge mûr, abrégent la vieillesse, occupent les désœuvremens du riche, allégent les travaux du pauvre, consolent nos infortunes ou perpétuent notre bonheur... Mon ami, commencez par aller moins fréquemment chez madame de B***; vous trouverez à cela le double avantage d'employer plus de temps à des travaux utiles, et d'en donner moins à des plaisirs dangereux. Vous formerez le moral et vous n'épuiserez pas le physique. Quant à votre passion du couvent, je ne vous en parle pas; je sais que sur ce point très-essentiel vous êtes déjà raisonnable. Madame Munich, à qui j'ai parlé l'un de ces jours, m'a dit qu'il y avait plus de deux mois qu'elle ne vous avait vu. Je suis content de vous, Faublas; que vous trompiez la marquise ou quelque autre folle, on ne saurait les plaindre d'un malheur qu'elles cherchent. S'il y

a, par rapport à vous, quelques inconvéniens, ils ne touchent pas à l'honneur. Mais abuser la faible innocence!.... Je ne vous l'aurais jamais pardonné.

Tandis que le baron me félicitait de mon indifférence pour mademoiselle de Pontis, j'avais peine à contenir mon impatience; je gémissais de voir s'échapper le moment du rendez-vous.

Le domestique, envoyé chez la danseuse, revint enfin. Coralie avait beaucoup ri au nom de Faublas. Elle remerciait le baron; et, quant au chevalier, j'accepte ce qu'il m'envoie, avait-elle dit; mais en vérité, il ne fallait rien pour ça.

Je remontai chez moi, désespéré d'avoir manqué ma visite au couvent. Mon peintre m'attendait pour finir le portrait, beaucoup avancé la veille. Il fallut endosser l'habit d'amazone pour représenter mademoiselle Duportail, et ensuite redevenir M. de Faublas, pour aller dîner avec le baron. Quand je sortis de table, je trouvai chez moi la vieille femme aux petits écus. Elle me dit qu'Adélaïde, étonnée de ne m'avoir pas vu ce matin, envoyait savoir de mes nouvelles, et me priait de passer tout à l'heure au couvent. J'y courus. Adélaïde m'amena sa bonne amie, accompagnée de madame Munich, qui ne parut pas fâchée de me revoir, après une aussi longue absence. J'en fus quitte pour plusieurs histoires fort longues, que j'eus l'air d'entendre; et, comme à tout hasard il m'importait de gagner l'amitié de la gouvernante dont je connaissais les goûts, je lui promis de lui envoyer une bouteille d'excel-

lente eau-de-vie d'Andaye dont on m'avait fait présent.

Ce jour malheureux était celui des rencontres. En sortant du parloir, je trouvai mon père qui allait y entrer. C'est donc ainsi qu'on m'obéit! me dit-il tout bas; c'est donc ainsi qu'on me joue! Monsieur, je vous déclare que, si vous ne renoncez pas à ce fol amour, vous me forcerez à user de rigueur.

De retour chez moi, j'enveloppai soigneusement mon portrait qui était fini. J'appelai Jasmin; je lui recommandai de porter, le lendemain de bonne heure, ce petit paquet à Justine, qui le remettrait à madame de B***, et cette bouteille d'eau-de-vie d'Andaye à madame Munich, au couvent de ***. Mon très-exact domestique partit de bonne heure et revint tard. Il avait tant bu, que je ne pus tirer de lui aucune réponse satisfaisante; mais la manière dont il avait fait sa double commission me valut, dans la soirée, un billet et un message.

Un billet de madame de B***, qui, en me remerciant beaucoup de mon charmant cadeau, me demandait ce que je voulais qu'elle en fît.

Madame Dutour, je ne comprends pas ce que madame la marquise me veut dire. — Et moi, monsieur, je l'ignore; mais elle s'expliquera sans doute demain matin chez sa marchande de modes; ne manquez pas de vous y rendre à huit heures précises, parce qu'à dix heures elle part pour Versailles. — Madame Dutour, vous pouvez l'assurer que je n'y manquerai pas.

Une heure après vint cette vieille femme à qui je ne donnais jamais un petit écu sans tressaillir de joie. Elle m'apprit que mademoiselle de Pontis, qui avait quelque chose de très-pressé à me dire, me priait de venir au parloir le lendemain matin, à huit heures au plus tard. — Ah! ma bonne dame! j'aimerais mieux passer la nuit entière à la porte du couvent, que de faire attendre mademoiselle de Pontis un quart d'heure.

La vieille, dès qu'elle eut son argent, me tira sa petite révérence, et s'en alla.

Demain, à huit heures précises au couvent! Demain, au boudoir à huit heures précises! Oh! cette fois, madame de B***, vous aurez tort! Si vous voulez que j'aille à vos rendez-vous, ne les donnez jamais aux heures que mademoiselle de Pontis aura choisies. Croyez-moi, n'essayez pas de soutenir la concurrence. Un regard, un seul regard de ma jolie cousine m'est plus doux, plus précieux que toutes les faveurs de la plus belle femme..... d'une femme aussi belle que vous! et toutes les marquises de l'univers ne valent pas ensemble un cheveu de ma Sophie!

Dès que les portes du couvent s'ouvrirent, je demandai Adélaïde. Elle vint au parloir; sa bonne amie ne tarda pas à l'y joindre. Bon jour, monsieur, me dit Sophie. — Monsieur! m'écriai-je. — Tenez, monsieur, dit à son tour Adélaïde, en me présentant un petit paquet. — Et vous aussi, ma sœur? monsieur! — Prenez donc. Hier, votre Jasmin était gris : il a remis ce portrait à madame Munich. Et la bouteille d'eau-de-vie d'Andaye,

poursuivit Sophie, il l'a portée à la marquise de B***! — Oui, mon frère, oui, vous abusez de mon amitié; vous trompez la tendresse de Sophie, cela n'est pas bien. Sophie, qui s'expose tous les jours pour vous! Moi, à qui le baron a fait hier encore une scène terrible! Monsieur, cela n'est pas bien. Quand il nous aura fait mourir de chagrin, reprit Sophie en sanglotant, il regrettera sa cousine et sa sœur. (Je voulus prendre sa main, elle la retira.) Laissez vos caresses, monsieur, elles sont douces, mais elles sont trompeuses. Oui, monsieur, oui, elles vous ressemblent, s'écria Adélaïde; ma bonne amie a raison. (Elle passa son mouchoir sur les yeux de Sophie, qu'elle embrassa ensuite.) Console-toi, ma Sophie, lui dit-elle, ne pleure pas si fort; je t'aime, je t'aimerai toujours, je ne te tromperai pas, je ne trompe personne, moi. — Adélaïde, vois s'il prend seulement la peine de se justifier. — Ah, Sophie! mon agitation, mes larmes, mon silence même, tout ne vous annonce-t-il pas les remords dont mon cœur est déchiré? Oui, je vous l'avoue, ce portrait, ce fatal portrait était pour madame de B***. — Vous nous l'avouez, parce que nous le savons, me dit Adélaïde. — Il était pour madame de B***! s'écria Sophie d'un ton douloureux. — Mais, ma jolie cousine, n'excuserez-vous pas un moment d'erreur? — Un moment d'erreur! Depuis qu'il me connaît, il me trahit! Un moment d'erreur!... Adélaïde, depuis plus de deux mois, tu le sais, il me dit presque tous les jours, tous les jours il m'écrit qu'il m'adore, qu'il n'adore que moi!....

Un moment d'erreur! — Sophie! ma jolie cousine!... — Et j'ai la faiblesse de le croire! et j'ai le malheur de l'aimer!.... et il le sait, hélas! il le sait! Mais, dis-moi, ma chère Adélaïde, ce qu'il attend de ses trahisons? qu'en attend-il? qu'espère-t-il?... Ingrat que vous êtes! je ne l'ai pas exigé, votre amour! N'en ayez pas pour moi, si cela vous est impossible; mais, au moins, ne dites point : Ah, mademoiselle!... — Ah, ma jolie cousine!... vous ne savez pas combien vous m'êtes chère!... Le jour, votre image me suit partout; la nuit, elle embellit tous mes songes.... Sophie, vous êtes ma vie, mon âme, mon Dieu! je n'existe que par vous, je n'adore que vous! — Eh bien, Adélaïde, tu l'entends! comme le cruel se plaît à redoubler mes agitations, mon trouble, mes incertitudes! Ses discours sont toujours les mêmes; mais sa conduite.... Il veut ma mort! il veut ma mort! (Je me jetai aux genoux de mademoiselle de Pontis.) — Mon frère, que faites-vous? Si quelqu'une de nos religieuses passait! si l'on nous voyait!... (Sophie se leva tout effrayée.) — Monsieur, si vous ne vous asseyez pas, je m'en vais. (Je me remis à ma place en pleurant amèrement.) — Ma bonne amie, dit Adélaïde, ce qu'il te dit paraît bien vrai, pourtant; et il l'assure d'un ton bien naturel. — Va, tu ne le connais pas! En sortant d'ici, il va courir chez cette marquise, pour lui en dire autant. — La marquise! je vous jure que je ne la reverrai jamais, jamais. — Mon frère, foi de gentilhomme? — Foi de gentilhomme! ma sœur; foi de gentilhomme! ma Sophie. — Mon

Dieu! dit-elle d'une voix faible, en posant sa main sur son cœur, mon Dieu! Elle pencha la tête sur son sein et s'appuya sur sa chaise; ses sanglots, qui redoublaient, lui coupèrent la parole. — Ma chère Adélaïde, elle se trouve mal! — Non, non, dit Sophie. (Adélaïde essuyait les larmes dont le visage de son amie était couvert.) Laisse-les couler, continua Sophie, laisse, ma bonne amie; elles sont de plaisir, celles-là! elles sont de joie... Mon Dieu! mon Dieu! quel pesant fardeau j'avais sur le cœur! comme je me sens soulagée!

Je pris sa main, sur laquelle je posai mes lèvres brûlantes. Ce nuage de douleur, dont ses charmes avaient paru voilés, se dissipa tout d'un coup. Tant de joie brilla sur son visage embelli! Ses yeux s'animèrent d'un feu si doux! elle laissa tomber sur moi un regard si tendre!.... Avec quelle ardeur je renouvelai le serment de lui être à jamais fidèle! comme elle prit plaisir à me faire entrevoir dans l'avenir un hymen fortuné!

Adélaïde, cependant, tenait toujours le portrait de mademoiselle Duportail : Mon frère, madame Munich m'a bien recommandé de vous renvoyer cela. Vous l'avez mise dans une belle colère, madame Munich! *Voyez donc ce fou*, m'a-t-elle dit, *qui m'envoie son portrait! est-ce que je suis d'un âge...? Mais c'est sans doute pour mademoiselle de Pontis; il l'aime, le baron a raison de le dire. Ah, que M. le chevalier revienne ici! qu'il y revienne!...* Tenez, mon frère, reprenez-le, votre vilain portrait. — Vilain? mais non, dit ma jolie cousine, en l'ôtant des mains d'Adélaïde, il est joli ce por-

trait; on dirait que c'est le tien. — Eh bien, ma bonne amie, garde-le. — Oui, gardez-le, ma jolie cousine. — Ce portrait, M. de Faublas? Oh! non, il me ferait mal; il me rappellerait toujours cette madame de B***. Je n'en veux pas; je n'en veux pas.... D'ailleurs, ces habits de femme..... C'est un portrait qui vous ressemble, ce n'est pas le vôtre. — Ma Sophie, si vous vouliez... — Quoi? — Mon peintre est habile et discret. Il ferait mon portrait et le vôtre. — Et le mien aussi? répliqua-t-elle d'un air incertain, en regardant Adélaïde. — Oui, ma bonne amie; lui répondit celle-ci, le tien, et même le mien, et peut-être une copie de chacun; nous ferons des échanges. — Eh bien, mon jeune cousin, quand l'amènerez-vous votre peintre? — Mais demain, depuis huit heures jusqu'à dix; et tous les jours pareille séance, jusqu'à ce que cela soit fini. — Tous les jours! mais ma gouvernante.... Il est vrai qu'elle dort, et que jusqu'à présent elle ne s'est aperçue de rien. — Oui, interrompit Adélaïde, elle dort; mais le baron? Prenez-y garde, mon frère. — Le baron, ma chère Adélaïde! S'il lui arrivait de se lever un jour plus tôt que de coutume, il m'en coûterait beaucoup, sans doute; mais je remettrais la séance au lendemain. — A demain donc, mon cher cousin. — Sans faute.

Au moment où je lui disais adieu, au moment où elle paraissait lire avec attendrissement sur mon visage le vif plaisir que me causait une très-légère faveur, qui m'était plutôt donnée que permise; au moment même, une religieuse entra

brusquement. Elle commença par jeter sur toute ma personne un regard curieux, mais rapide ; puis avec une douceur mêlée de quelque fermeté : Il me semble, Adélaïde, qu'il y a long-temps que vous causez avec M. votre frère ? Et vous, mademoiselle de Pontis, comment ne vous apercevez-vous pas que je dois avoir commencé la leçon depuis plus d'un quart d'heure ? Je retourne au clavecin où je vous attends. Les disciples voulaient bégayer une excuse : la maîtresse se retira sans les écouter. — Mon Dieu, dit Sophie, qui tremblait, ne vous a-t-elle pas vu me baiser la main ? — Je ne sais. Ma sœur ?... — Je ne sais pas non plus ; mais voulez-vous que je lui demande ? Je ne pus m'empêcher de sourire. Adélaïde parut d'abord s'en offenser ; puis ayant un peu réfléchi : Que je suis bonne ! s'écria-t-elle Allez, allez, soyez tranquille, je ne le lui demanderai pas. — Ma jolie cousine, c'est la maîtresse de musique, cette religieuse ? — Oui, mon cher cousin. — On l'appelle Dorothée. — Elle est forte sur le clavecin ? — Assez forte. Cependant quelqu'un lui a dit que vous en touchez beaucoup mieux qu'elle. — Mais elle est toute jeune ? — Toute jeune ? oui. — Et elle m'a semblé fort jolie ? — Et il me semble à moi, répondit-elle avec chagrin, il me semble que, dans les circonstances les plus fâcheuses, vous pouvez encore faire très-promptement beaucoup de curieuses remarques, d'intéressantes découvertes et de questions.... désolantes.

A ces mots, elle partit en pleurant et sans vouloir m'entendre. Adélaïde, tout occupée du cha-

grin de son amie, ne vit point ma douleur : Adélaïde vola sur les pas de Sophie. Je restai, moins surpris de mon étourderie, qu'affligé du prompt départ qui la punissait. Les peines de ma jolie cousine m'offraient sans doute plus d'un motif de consolation : cependant j'étais au désespoir quand je rentrai chez moi.

FIN DU TOME SECOND.

